

LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.



Laissez venir à moi les petits enfants
et ne les en empêchez point; car le
royaume de Dieu est pour ceux qui leur
ressemblent. Luc XVIII, 16.



PREMIÈRE ANNÉE

1861

VEVEY
RECORDON FILS
Éditeurs

LYON (CROIX-ROUSSE)
F.-A. SCHUTTEL
Grande rue de Cuire, 13

IMPRIMERIE DE CH. - F. RECORDON A VEVEY.

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.

A nos jeunes lecteurs.

Mes chers enfants,

Celui qui écrit ces lignes aime beaucoup les enfants et il est heureux de pouvoir dire qu'il a bien des amis parmi eux. Il désire de tout son cœur le bonheur, non pas seulement de ceux qu'il connaît, mais de tous les enfants et naturellement surtout de ceux qu'il comptera désormais au nombre des lecteurs de ce petit journal. Même sans nous connaître, des relations d'amitié vont se former entre nous : chaque mois, s'il plaît à Dieu, je vous écrirai quelques pages qui vous parviendront imprimées sous la forme de cette brochure que vous tenez maintenant entre vos mains, que vous avez sous les yeux et que vous lisez. Mon désir ardent est qu'elle puisse vous intéresser et surtout vous amener à Jésus, si vous n'avez pas encore le bonheur de connaître ce meilleur de tous les amis, qui avait

une affection particulière pour les enfants, qui aimait à les prendre dans ses bras et à les bénir ; à ce Jésus qui, par amour pour nous , pour vous aussi , quoiqu'il fût Dieu éternellement béni , est devenu un petit enfant, un enfant comme vous , à part le péché qu'il n'a jamais connu , et a été ainsi le modèle des enfants, comme il est leur Sauveur.

Nous appelons ce recueil : « La Bonne-Nouvelle ; » c'est que , en effet , nous aurons beaucoup de bonnes nouvelles à vous faire entendre ou à vous rappeler. Des nouvelles du ciel, des nouvelles sur Dieu qui y habite, des nouvelles sur le chemin qui y conduit et sur le peuple saint et heureux qui doit y habiter éternellement. Grandes nouvelles , merveilleuses nouvelles, heureuses et vraiment bonnes nouvelles ! Si vous les croyez , chers enfants , elles devront nécessairement vous réjouir d'une joie ineffable et glorieuse.

Nous vous parlerons de la naissance de Jésus , de l'enfance de Jésus , de sa vie entière ici-bas , de la mort de Jésus, ainsi que de sa résurrection d'entre les morts. Oui, nous prendrons un plaisir tout particulier à vous entretenir du Seigneur Jésus, qui ne fit jamais une action mauvaise, ne prononça jamais une mauvaise parole, n'eut jamais dans le cœur une mauvaise pensée ; de Jésus qui allait de lieu en lieu faisant du bien, qui guérissait les malades, rassasiait ceux qui avaient faim, faisait marcher les boiteux, entendre les sourds, et voir les aveugles. Oui, nous aurons à vous redire comment il mourut sur la croix — lui juste à la place des pécheurs — afin que vous pussiez être sauvés ; comment il a porté nos péchés en son corps sur le bois ; comment vos mauvaises paroles, vos méchantes actions

et pensées peuvent toutes être pardonnées ; comment le péché peut être non-seulement pardonné mais surmonté ; comment ce terrible ennemi , la Mort , a été vaincu. Nous vous parlerons de grands hommes et d'hommes pieux ; de petits enfants et de personnes âgées ; de bons et, hélas ! de méchants aussi. Nous vous raconterons comment ce monde a été fait, et comment il doit être un jour consumé par le feu. Nous espérons vous dire de petites histoires, vous prêcher de petits sermons que vous pourrez comprendre, vous écrire de petites lettres, vous donner d'utiles conseils, et vous offrir de petits cantiques ou d'autres poésies. Aimerez-vous à lire notre petit livre ? Voulez-vous essayer d'en profiter ? Si vous ne connaissez pas encore Jésus, désirez-vous le connaître ? Et si vous le connaissez, ne voulez-vous pas prier Dieu de bénir votre lecture de ces pages ?

Mais c'est assez, je ne veux pas vous ennuyer en vous en disant davantage aujourd'hui. Chers enfants, que Dieu vous bénisse tous ! Que la paix soit avec tous ceux d'entre vous qui aiment notre Seigneur Jésus-Christ. Et que dirons-nous à ceux qui ne l'aiment pas encore ? Seulement ceci — pour le moment : Vous ne *connaissez* pas Jésus — non, certainement, car autrement vous ne pourriez pas ne pas l'aimer. Oh ! que Dieu veuille que vous prêtiez une oreille attentive aux bonnes nouvelles que nous vous dirons de Lui. Adieu. Au mois prochain, si le Seigneur le veut.

Votre bon ami

Charles.

La cloche d'avertissement ou la voix de la nouvelle année.



Il y a longtemps, bien longtemps, que deux petites filles offensèrent extrêmement leur tendre et bon père par leurs désobéissances et leur rébellion. Ce fut au point que le père dut les bannir de sa présence; mais comme il avait encore pour elles des pensées de miséricorde, il plaça près d'elles une fidèle gouvernante, dont l'occupation était de veiller à leur conduite, et de leur communiquer les messages qu'il daignait leur envoyer de temps en temps.

Un beau matin, de bonne heure, comme ces deux petites filles dormaient côte à côte, leur gouvernante vint dans leur chambre et leur dit : « Levez-vous, mes enfants, vous avez un long voyage à faire aujourd'hui et vous ne devez plus perdre de temps à dormir. »

— Où allons-nous? demanda l'une des petites filles dont le nom était Diligence.

— Vous allez chez vous; j'espère que vous atteindrez la maison de votre père avant la nuit; car votre frère aîné vous a fait dire que votre père désirait vous voir aujourd'hui même; et quand vous serez de retour, il tuera pour vous le veau gras, et il y aura de la musique et des danses!

— Et notre père veut-il nous pardonner ? demanda Diligence sérieusement.

— Oui, répondit la gouvernante, votre frère aîné a intercédé pour vous, et vous ne serez plus bannies de la maison paternelle ; votre père vous attend et il n'y a pas de doute, que quand vous serez encore à une grande distance, il courra à votre rencontre, se jettera à votre cou et vous baisera.

Alors Diligence se leva, et s'habilla promptement ; et quand elle fut prête, elle appela sa sœur et lui dit : « Ma chère sœur, ne te lèves-tu pas ? »

Alors Indolence se frotta les yeux et répondit faiblement : « Je rêvais si agréablement ; pourquoi me réveilles-tu ? »

Diligence : Je te réveille pour t'annoncer de bonnes nouvelles ; notre père nous a fait chercher !

Indolence : Je vais, mais je ne puis ouvrir les yeux maintenant.

Diligence : Mais nous devons être avant la nuit à la maison de notre père.

Indolence : Il y a bien des heures jusqu'à la nuit ; je ne puis me lever à présent ; il faut que je dorme encore un peu. (Elle ferma donc les yeux, se tourna de l'autre côté, et fut rendormie en peu d'instant.)

Alors la gouvernante dit à Diligence : « Ne perdez pas plus de temps ; ceignez-vous pour votre voyage ; voici un bâton que votre père vous a envoyé et quelques rafraîchissements que sa bonté vous a procurés pour vous fortifier, car le voyage est long. »

— Oh ! répondit Diligence, je ne puis laisser ma sœur derrière moi ! ne doit-elle jamais voir la maison de mon père ? Oh ! ma sœur !

Diligence alors réveilla Indolence et lui dit : « Ma sœur, ma bien aimée sœur , réveille-toi, et viens avec moi. Je vais au pays qui est très-éloigné ; nous avons vécu ensemble dans la maison de notre bannissement. Ob ! allons aussi vivre ensemble dans les maisons de notre père. »

Indolence ouvrit les yeux , et fixa vaguement Diligence. « Je veux dormir encore une heure , dit-elle, puis je te suivrai. » Elle se rendormit donc et Diligence essaya en vain de la réveiller.

Au même instant l'horloge sonna, et la gouvernante dit à Diligence : « Vous ne devez pas attendre davantage, le temps presse. Je tâcherai d'éveiller votre sœur, lorsque vous serez partie. »

Elle mit alors dans les mains de Diligence son bâton et les doux rafraîchissements préparés pour elle ; puis elle lui donna des directions pour son voyage et lui montra la route qui conduisait aux coteaux d'éternité sur lesquels était le palais de son père.

Diligence donna un dernier adieu à sa sœur endormie et tourna son visage du côté de la maison de son père. Les ombres du matin étaient encore longues et la rosée perlait aux herbes , lorsque la petite pèlerine partit. Elle commença son voyage de bonne heure, ses pas étaient légers et enjoués , et l'innocente gaité de l'enfance était sanctifiée et nourrie par la sainte espérance et l'amour.

Pendant ce temps Indolence dormait dans son lit. L'horloge sonna de nouveau et la gouvernante heurta fortement à sa porte. Elle répondit languissamment : « Je vais me lever. » Mais elle dormit jusqu'à ce que la gouvernante heurtât encore plus fort ; alors elle ou-

vril les yeux juste à temps pour compter douze coups sonnés par l'horloge. Ces sons graves et solennels frappèrent son oreille, et elle se souvint que sa sœur était partie à six heures. « Comment la rejoindrais-je ? dit-elle. C'est impossible. »

Au même moment la gouvernante entra et se réjouissant de la trouver éveillée, elle lui répéta affectueusement toutes les tendres invitations de son père; elle insista sur les grandes choses que son frère aîné avait faites pour elle, et la supplia sérieusement de se lever.

Elle parlait avec tant de force que, à la fin, Indolence commença à mettre ses vêtements, et qu'elle promit à la gouvernante de s'habiller promptement. Mais sa fidèle conseillère avait à peine quitté la chambre, qu'un nouvel accès de paresse survenant, elle se persuada qu'il serait mieux pour elle de faire encore un petit somme, avant d'entreprendre son long et fatigant voyage.

Dès longtemps midi était passé et l'après-midi était presque écoulée, lorsque la gouvernante, qui attendait en bas Indolence avec un bâton et des rafraîchissements, remonta dans sa chambre, et à son grand chagrin, elle la trouva rendormie. Elle la réveilla de nouveau et, d'un ton de reproche, elle lui fit compter six heures.

— Voilà douze heures que votre sœur est partie, dit la gouvernante, et elle a sûrement atteint en paix la maison paternelle, tandis que vous dormez ici avec insouciance. Combien de fois cette horloge vous a crié en vain : « Debout et levez-vous ! »

— Il n'est pas encore trop tard, répondit Indolence;

bien des gens commencent leur voyage à une heure plus avancée que celle-ci.

— Il est vrai, reprit la gouvernante, que cela arrive quelquefois, mais c'est rare, car il est très-dangereux et très-fatigant de voyager dans de mauvaises routes, lorsque la fraîcheur du matin est passée et que la lumière du jour se dissipe. Le crépuscule du matin est l'avant-coureur du soleil, et l'on marche alors dans une douce attente; tandis que le crépuscule du soir est suivi des ténèbres de la nuit. Mais venez, mieux vaut tard que jamais. Ne perdez pas un instant pour commencer votre voyage. Réveillez-vous, levez-vous!

— Quand l'horloge sonnera sept heures je partirai répondit Indolence. — J'aurai encore bien du temps jusqu'à minuit; l'air sera plus frais, et je pourrai marcher avec plus de facilité; maintenant la chaleur de la soirée est insupportable.

La gouvernante secoua la tête et se retira, car Indolence avait fermé les yeux, et les avait fermés pour un sommeil éternel. L'horloge sonna sept heures, puis huit, puis neuf, puis dix, et Indolence ne se réveilla point, et avant que onze heures eussent sonné, un messenger arriva à la maison où Indolence était endormie; il était très-pressé et ne pouvait s'arrêter; son message consistait à annoncer que Diligence était arrivée saine et sauve à la maison paternelle, qu'elle était vêtue de blanc, qu'elle avait des bagues aux doigts et des souliers aux pieds, qu'elle se reposait, après son voyage, en la présence de son père et de son frère, et qu'elle était toute réjouie à la vue de leurs sourires et des marques de leur amour. Il devait aussi déclarer à Indolence, que son jour de grâce était passé

pour toujours , et que les portes de la maison de son père lui étaient fermées. Le messenger était, en outre, chargé d'envoyer Indolence au sombre et terrible séjour des serviteurs paresseux et inutiles, au séjour des ténèbres du dehors , là où il y a des pleurs , des lamentations et des grincements de dents ; là où le ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point.

Ainsi fut accomplie cette parole : l'homme ou l'enfant qui aime sa vie la perdra ; et celui qui hait sa vie dans ce monde-ci, la conservera pour la vie éternelle.



Extraits du journal d'un jeune garçon.

Le 31 décembre 18 . . J'allai me coucher vers les 9 heures. On croira peut-être que mon âme était agitée parce que c'était la veille du nouvel-an. Pas du tout. Je remerciai Dieu de toutes les grâces dont il m'avait comblé ; puis je passai de bien doux moments en pensant à l'amour du Seigneur. Ah ! si alors j'avais eu la plume à la main, que de choses j'aurais pu écrire ! Maintenant je ne puis pas décrire le bonheur dans lequel j'étais. Je puis dire , à la gloire de Dieu, que ma conversion date de cette soirée. Dès lors j'ai été bienheureux, jouissant de la paix de Dieu dans mon âme. Je désire que cette page de mon journal ne s'efface jamais de mon souvenir, et qu'elle me rende reconnaissant envers mon Sauveur chaque fois que je la relirai.

Le 1 janvier 18 . . Je fus tout le jour occupé dans mon âme des choses de Dieu , et je fus bien heureux parce que la paix du Seigneur remplissait mon âme.

Le 3 janvier 18. . Le soir Mlle de T. vint avec sa petite sœur et nous fîmes une petite loterie de quelques bonbons fins qui nous restaient de nos étrennes. Voici pourquoi j'en parle : J'eus pour ma part un petit mouton et une lyre. Comme je les regardais, cette pensée me traversa l'esprit comme une flèche, savoir que c'était Dieu qui avait voulu que j'eusse ces objets, pour m'apprendre à être doux comme un agneau, et à chanter ses louanges à l'exemple du roi David. Maintenant je ne sais pas si j'ai tort de m'attacher à ces deux choses, qui ont pourtant produit un bon effet sur moi, en sorte que je me propose de les garder aussi longtemps que je pourrai... Ensuite j'allai me coucher bien heureux, après avoir prié. Je jouissais de la paix de mon Dieu; je savais bien qu'il m'aimait, puisqu'il a donné son Fils unique pour les pécheurs, dont je suis certainement le plus grand.

J'ai oublié de dire que nous eûmes, comme à l'ordinaire une leçon biblique de papa qui nous expliqua le chapitre XXIV de la Genèse, que je trouvai bien remarquable et édifiant. Oh! mon cher père, tu ne sais pas combien je t'aime.

5 janvier. Je désire beaucoup que le Seigneur vienne bientôt... Je suis de jour en jour plus heureux... je me suis aujourd'hui particulièrement réjoui en Christ qui m'a sauvé en mourant pour mes péchés sur la croix en Golgotha.

6.... Oh! comme nous devons aimer ce bon Sauveur qui est venu mourir à notre place, pour nous les plus grands pécheurs!.... J'ai oublié de dire que, pendant ma leçon de piano, j'eus un moment d'impatience et ensuite de malaise. Tout à coup je me rappelai qu'il

était dit, dans l'Écriture, que le joug de Jésus est aisé. Dès ce moment je me sentis de nouveau en paix... Ce verset deviendra un de mes passages favoris : dans mes moments de peine je le lirai ou me le rappellerai pour me consoler et pour retrouver la paix de mon âme... Ah ! je me trouve bien ingrat envers Dieu ... je ne le remercie pas assez pour tous les biens dont il m'a comblé — et pourtant, à chaque heure, je reconnais sa main paternelle qui me soulage dans mon affliction... Je reconnais toujours plus que le joug du Seigneur est aisé... J'aimerais, mon cher papa, que tu m'indiquasses quelques versets bien nourrissants pour l'âme, afin que je puisse les chercher dans mes moments de peine et de découragement, pour me consoler et m'apprendre à toujours plus me reposer sur Christ, qui est *le chemin, la vérité et la vie*. (Ici le père a écrit en marge : Jean X, 27-30 ; Jean XVII ; III, 16 ; XIV, 1-6.)



APPEL AUX CHERS ENFANTS

qui ne connaissent pas encore Jésus.

Cantique

sur le chant de : *C'est le printemps.*

1. Être un agneau
De ton troupeau,
Jésus, Berger fidèle !
Quelle douceur !
A ce bonheur
Lui-même vous appelle.

2. Combien de fois
 Sa douce voix
 A vous se fit entendre !
 Dès aujourd'hui
 Répondez-lui :
 C'est l'Ami le plus tendre.
3. Quel bon Sauveur !
 Pour le pécheur
 Il s'est offert lui-même ;
 Quand je le vois
 Souffrant la croix ,
 Je dis : Ah ! qu'il nous aime !
4. Enfants joyeux !
 Pour être heureux
 Par la Bonne-nouvelle ,
 Lisez, croyez,
 Aimez, priez ;
 Le Sauveur vous appelle,
5. Pour vous bénir
 A l'avenir
 Et vous donner sa gloire.
 Entre ses bras
 N'irez-vous pas
 L'écouter et le croire ?



Venez, enfants, écoutez-moi ; je vous enseignerai la
 crainte de l'Éternel. Ps. XXXIV, 11.



Le couteau perdu.

Mes chers jeunes amis.

Je vais vous raconter une histoire de mon enfance, qui, je l'espère, vous intéressera et vous fera du bien.

Je sais que vous avez tous vos petites joies et vos petits chagrins ; vous les sentez peut-être plus vivement que quand vous serez plus âgés.

Qu'il est amer le cri d'un petit enfant affligé, et pourtant qu'il est gai dans sa joie ! ses chagrins sont souvent de bien courte durée, mais bien profonds tant qu'ils durent.

Mon désir est d'attirer vos pensées vers Dieu, qui peut consoler dans la douleur, et qui peut donner la joie ; c'est pourquoi nous devrions nous confier en Lui en tout temps et le prier pour toute chose. Mais il faut que je

vous raconte ce qui m'est arrivé à l'âge de neuf ou dix ans. J'aimais beaucoup les couteaux de poche ; vous aussi, j'en suis sûr, vous avez des jouets de prédilection : c'est peut-être un fouet ou une toupie, ou des marbres ; ou, si vous êtes une petite fille, ce sera probablement une poupée, la plus grande et la plus belle que vous pourrez avoir. Je demeurais à la campagne où je pouvais courir et jouer dans les bois, et là j'avais amplement de quoi faire usage de mon couteau pour couper des baguettes dont j'enlevais l'écorce en formant des dessins variés, et dont je sculptais les bouts en toute espèce de formes. Malheureusement pour moi, j'avais souvent l'étourderie de perdre mon couteau, c'est ce qui m'arriva en cette occasion.

Mon père avait eu la bonté de m'en acheter un autre tout neuf, dont j'étais extrêmement fier. Il me l'avait donné en me recommandant d'en avoir soin et en me disant que, si je le perdais encore, je n'en aurais plus. Je partis donc plein de joie pour aller essayer mon couteau dans les bois.

Je m'enfonçai dans les buissons, courus dans les hautes herbes et je fis choix des plus belles baguettes ; lorsque j'en eus suffisamment je repris le chemin de la maison avec mon petit paquet sous le bras. Arrivé près de la lisière du bois, et voulant me servir de mon couteau, je m'aperçus avec consternation que je ne l'avais plus. Il n'était dans aucune de mes poches, il n'était pas parmi les baguettes, *il était perdu* ; perdu probablement au milieu des grandes herbes et des buissons.

J'avais donc encore perdu un couteau. J'avais perdu le joli couteau neuf que mon père m'avait acheté et

donné en me recommandant d'en prendre soin. J'avais perdu mon *dernier couteau*. Et 'je n'avais guère l'espoir de le retrouver dans les buissons puisque j'avais couru çà et là dans le bois, sans trop me rappeler exactement les endroits.

J'étais dans un vrai désespoir, lorsqu'une pensée me frappa : « Quoique je ne sache pas où est mon couteau, sûrement le *Seigneur* le sait et il peut me le faire retrouver, je veux donc le prier avant de commencer mes recherches. » Je regardai tout à l'entour pour voir si j'étais bien seul, puis je m'agenouillai derrière un arbre et priai ainsi : « O Dieu ! tu sais que je viens de faire une grande perte en perdant mon couteau ; je ne sais où le chercher, mais *tu le sais* ; c'est pourquoi je te supplie de diriger mes pas vers l'endroit où il est, pour l'amour de Jésus. » M'étant relevé, je me mis à chercher, le cœur un peu soulagé par l'espérance que le Seigneur me conduirait où il était. Lorsque j'eus suivi quelque temps le sentier je tournai à gauche et, promenant mes regards tout autour de moi, je vis mon couteau tout ouvert par terre. Vous pouvez être sûrs que je fus sur le point de danser de joie et que je n'oubliai pas mon bon Père Céleste qui, comme je le croyais, me l'avait fait retrouver et que je devais au moins louer et remercier.

Ainsi donc regardant de nouveau tout autour (car vous devez savoir que j'aurais été un peu honteux si quelqu'un m'avait vu m'agenouiller pour prier) et ne voyant personne, je me mis à genoux près d'un tronc d'arbre et rendis grâce à mon Père céleste, à peu près de cette manière, et les yeux remplis de larmes de gratitude : « O Dieu de bonté, je te remercie de ce que tu as

entendu et exaucé ma prière et de ce que tu as dirigé mes pas vers l'endroit où j'ai retrouvé ce que j'avais perdu. Fais-moi la grâce de t'appartenir pour toujours, pour l'amour de Christ. Amen. » Alors empochant mon trésor, je m'en allai le cœur content, et quoiqu'il y ait bientôt trente ans de cela, je ne l'ai jamais oublié. Je ne puis pas dire que je fusse converti à cette époque, mais j'étais allé à l'école du Dimanche et j'avais appris, dans la Parole, que Dieu peut et veut sauver tous ceux qui viennent à Lui par Christ, qu'il sympathisait à leurs peines et les aidait dans leurs difficultés. C'est ce qui m'avait porté à aller à Lui dans ma détresse.

Maintenant je ne puis pas vous promettre que le Seigneur exauce toujours les prières de ce genre, je veux dire, qui ont rapport à nos couteaux et à nos jouets, mais je sais que le Seigneur aime que les petits enfants aillent à Lui par la prière, et je suis persuadé que s'ils le font, s'ils lui confessent leurs péchés et croient en son Fils Jésus-Christ qui est mort sur la croix pour le péché, il leur pardonnera et les rendra très-heureux. Il aura toujours soin d'eux, et fera que toutes choses concourront à leur bien ici-bas, puis il les prendra auprès de Lui dans le ciel. Quand vous serez dans la peine et que vous crierez à l'Eternel, lors même qu'il ne vous accorderait pas votre requête, il vous donnera la grâce et la force de supporter l'épreuve; il vous accordera la paix et peut-être la joie malgré tout.

Et maintenant, chers enfants, je termine en vous engageant à aller à ce Dieu tout bon, qui vous a tant aimé que de donner son Fils, afin qu'il mourût pour

vous. Allez à ce bon Sauveur qui a dit : « Laissez les petits enfants venir à moi. » Ne voulez-vous pas aller à Lui, quand il vous appelle ainsi ? J'espère que oui.



La première semaine.

Je pense que la plupart d'entre vous, chers enfants, peuvent se rappeler leur première semaine d'école, ou la première semaine de leurs dernières vacances, ou peut-être la première semaine qu'ils ont passée à la campagne ou dans une nouvelle maison. Telle petite fille qui lit ces pages peut se rappeler la première semaine de la vie de son petit frère, et ce souvenir est, sans doute, bien agréable pour elle. Mais la première semaine dont nous allons parler maintenant s'est passée il y a bien, bien longtemps. C'était longtemps avant que votre papa ou votre maman fussent nés, ou même votre grand-père et votre arrière grand-père. C'était avant qu'il y eût des villes ou des villages, ou des maisons ou des tentes, avant que qui que ce soit fût né pour les faire ou pour y demeurer. Cette première semaine fut la semaine dans laquelle le monde tel qu'il est vint à l'existence ; celle où le soleil commença à briller, la lune à croître et à décroître, les étoiles à scintiller, les arbres à grandir, les oiseaux à voler, les poissons à nager, les animaux à aller çà et là, et où le premier homme fut créé, je ne dis pas *naquit*. Aimeriez-vous à entendre parler de cette première semaine ?

Mais qui peut vous parler d'un temps où personne ne vivait pour voir ce qui se faisait et pour le raconter? — Eh bien! chers enfants, la première chose que j'ai à vous dire à l'égard de cette première semaine, c'est que, s'il n'avait pas plu à Dieu de nous en parler, nous n'en aurions rien su. Nous aurions pu supposer que tout avait eu un commencement et nous aurions essayé de deviner comment tout avait commencé, mais nos suppositions auraient sûrement été des plus fausses et nous n'aurions eu aucune certitude à ce sujet. « Par la foi, nous comprenons que les mondes ont été formés par la parole de Dieu; de sorte que les choses qui se voient, n'ont point été faites de choses qui parussent » (Héb. XI, 3).

Ni hommes, ni femmes, ni enfants, ne vivaient alors pour voir et raconter ce qui se fit, mais Dieu, qui créa tout, nous l'a raconté lui-même dans sa Sainte Parole, et, croyant ce qu'il nous en dit, nous comprenons comment les mondes furent créés!

C'est dans le premier chapitre de la Genèse que nous trouvons le récit de Dieu lui-même sur la création « des cieux et de la terre. » D'autres passages de l'Écriture montrent que les anges avaient été créés avant « les cieux et la terre. » Ils étaient présents lorsque Dieu créa les mondes, et nous lisons qu'alors « les étoiles du matin se réjouissaient ensemble, et que les fils de Dieu chantaient en triomphe » (Job. XXXVIII, 7).

Il semblerait aussi que « les cieux et la terre furent créés avant que la première semaine ne commençât. » « Au commencement Dieu créa les cieux et la terre. » Il n'est pas dit que ce fut le premier jour, et nous ne savons pas non plus combien de temps la terre fut

dans l'état dont nous parle le second verset : « Et la terre était sans forme et vide ; et les ténèbres étaient sur la face de l'abîme. » Tel était l'état de cette terre quand la première semaine commença et que « l'Esprit de Dieu se mouvait sur le dessus des eaux. » Faire sortir la lumière, l'ordre et la beauté de ce ténébreux abîme fut l'œuvre des six premiers jours. Quelle œuvre ! Quel autre que le Dieu Tout-Puissant aurait pu l'accomplir ?

Quelle fut l'œuvre du dimanche ou du premier jour ? Ce fut la création de la lumière. « Et Dieu dit : Que la lumière soit. Et la lumière fut. » Ce n'était pas la lumière du soleil, ni celle de la lune ou des étoiles ; le soleil, la lune et les étoiles ne commencèrent pas à luire sur la terre avant le quatrième jour : ce fut la lumière elle-même que Dieu créa le premier jour. Sur le commandement de Dieu la lumière parut là où tout n'avait été que ténèbres. A quoi aurait servi tout ce qui fut créé ensuite, si Dieu n'eût pas dit d'abord : Que la lumière soit ?

Chers enfants, il y a une nouvelle création qui a commencé lorsque Jésus ressuscita des morts. Celle-là aussi eut lieu le dimanche ou le premier jour de la semaine. Même de la naissance de Jésus il fut dit par un ancien patriarche : « L'Orient d'en-haut nous a visités, afin de reluire à ceux qui sont assis dans les ténèbres. » Pendant tout le temps que Jésus fut dans le monde, il fut la lumière du monde ; quand il fut mis à mort, il sembla que le soleil se fût couché, que la lumière se fût éteinte. Mais lorsque Jésus ressuscita, le premier jour de la semaine, c'est alors que la lumière resplendit de tout son éclat. Et quand l'Écriture parle de cette

lumière brillant dans un cœur, jeune ou vieux, elle rappelle le premier jour de la création : « Dieu qui a dit à la lumière de resplendir des ténèbres, » — c'est-à-dire qui a dit : « Que la lumière soit, et la lumière fut » — « est celui qui a relui dans nos cœurs, pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus-Christ » (2 Cor. IV. 6). Cher jeune lecteur, Dieu a-t-il relui ainsi dans votre cœur ?

Le lundi, ou second jour, Dieu fit l'étendue ou l'atmosphère, et sépara les eaux qui sont au-dessous de l'étendue, d'avec celles qui sont au-dessus. Dieu nomma cette étendue cieux, et c'est ainsi que nous disons : les oiseaux des cieux, les vents des cieux, etc.

Le mardi, ou troisième jour, Dieu rassembla les eaux dans les mers et fit paraître le sec, qu'il nomma terre, et il en fit pousser l'herbe, les plantes, les fleurs et les arbres. Pensez à la puissance qui put faire tout cela ! Et avec une si grande facilité ! « Il a dit, et ce qu'il a dit a eu son être ; il a commandé et la chose a comparu. » Ailleurs, nous lisons que « Il a mesuré les eaux avec le creux de sa main » (Es. XL, 12). C'est, il est vrai, un langage figuré, car Dieu, étant Esprit, n'a pas de mains. Mais quelle grande idée cela nous donne de la puissance de Dieu ! Qu'est-ce qu'un homme peut tenir dans le creux de sa main ? Dieu parle de lui comme mesurant les eaux, — c'est-à-dire les mers, les océans, les golfes, les lacs et les rivières, — dans le creux de sa main !

Le troisième jour ayant vu un magnifique tapis s'étendre sur la terre nouvellement créée, l'œuvre du quatrième jour fut la création des luminaires placés

dans l'étendue des cieux ; le soleil pour dominer sur le jour , et la lune pour dominer sur la nuit. Dieu fit aussi les étoiles.

Jeudi, le cinquième jour, les poissons et les oiseaux furent appelés à l'existence. Les airs et les eaux furent ainsi peuplés de tous les êtres vivants qui volent et qui nagent. Les mollusques aussi , qui ne volent ni ne nagent furent créés ce jour-là.

La création du cinquième jour diffère de tout ce qui avait eu lieu précédemment , en ce que ce furent des êtres *vivants* qui furent créés ce jour-là. Les plantes possèdent ce que l'homme appelle la *vie végétale*, mais elles ne peuvent sentir , ni se transporter d'un lieu à un autre. Elles croissent et se fanent ; mais faites-leur tout ce que vous voudrez , elles ne sentent point de douleur, et demeurent attachées, par leurs racines, au sol où elles ont crû. Mais le cinquième jour, « les créatures qui se meuvent et qui ont vie » commencèrent à nager dans les eaux, et « les oiseaux qui volent sur la terre, commencèrent à déployer leurs ailes dans l'étendue des cieux » et à jouir de leur nouvelle existence.

Enfin le vendredi ou sixième jour, furent créés tous les animaux à quatre pieds , — le lion rugissant, le bœuf patient, et toutes les bêtes de la terre, aussi bien que « les reptiles qui rampent sur la terre, » et pour couronner tout cela, « Dieu créa l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu ; il les créa mâle et femelle. » L'homme fut la dernière et la plus noble portion de l'œuvre de Dieu pendant ces six jours. Mais nous ne parlerons pas davantage de lui pour le moment ; « le

premier homme » fera peut-être, si le Seigneur le permet, le sujet d'un numéro subséquent.

En lisant le premier chapitre de la Genèse, combien nous sommes heureux de voir que Dieu est le Créateur de tout. Ce fut Dieu qui fit la lumière, les cieux, les mers, la terre, les plantes, le soleil, la lune, les poissons, les oiseaux, les bêtes à quatre pieds et l'homme lui-même. Dieu fit tout, et simplement par sa parole.

Et tout était très-bon. « Dieu vit que la lumière était bonne. » A la fin du second jour : « Dieu vit que tout ce qu'il avait fait était bon. » Le troisième et le quatrième jours : « Dieu vit que cela était bon » ; de même du cinquième et du sixième jours. « Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voilà, il était très-bon. » Il n'y avait ni douleur, ni souffrance ; il n'y avait alors, ni cris, ni larmes, ni affliction. *Tout était très-bon.* Aussi longtemps que Dieu seul fut à l'œuvre, *tout fut très-bon.* Quel bonheur ce doit être pour nous que d'avoir ce Dieu de bonté, qui a fait toutes ces bonnes choses, pour Père et pour Ami !

Chers enfants, est-il *votre* Père ? *votre* Ami ? Il le devient pour tous ceux, jeunes ou vieux, qui croient au Seigneur Jésus-Christ. N'ayez aucun repos jusqu'à ce que vous sachiez que vous êtes les enfants de Dieu par la foi en Christ Jésus.

Mais six jours ne font pas une semaine. Le septième jour que nous appelons maintenant samedi, ne fut pas un jour de travail, mais un jour de repos. Il nous est dit que Dieu « se reposa au septième jour de toute son œuvre qu'il avait faite. » Il n'est pas nécessaire de vous dire que Dieu n'était point fatigué, et qu'avec lui, le mot : *repos* ne veut pas dire ce sentiment de soulage-

ment que nous éprouvons à la cessation du travail, et que nous nommons repos. Non, mais le septième jour, Dieu vit avec délices tout ce qu'il avait fait, et demeura satisfait de l'excellence de toute la création. Hélas ! le péché ne tarda pas à entrer et à interrompre le repos bienheureux de Dieu dans l'œuvre de ses mains. C'est pour cela que Jésus, le Fils de Dieu, a dû venir souffrir et mourir dans ce monde de péché, et le jour du sabbat ou le septième jour se passa pendant qu'il était dans le tombeau. Mais Dieu le ressuscita des morts, lui, le commencement et le chef de la nouvelle création ; et c'est pour cela que ceux qui connaissent et qui aiment Jésus se réunissent pour chanter, adorer, prier et s'exhorter les uns les autres, non pas le samedi, le septième jour, l'ancien Sabbat, mais le dimanche, le premier jour de la semaine. Puissiez-vous, chers jeunes amis, goûter les bénédictions qui découlent de ces réunions sur la terre, et jouir dans le ciel d'un sabbat éternel !

QUESTIONS SUR LA PREMIÈRE SEMAINE.⁽⁴⁾

1. De quelle première semaine est-il question dans ce que vous venez de lire ?
2. Comment pouvons-nous savoir quelque chose au sujet de cette première semaine ?

⁴ Plusieurs de nos jeunes lecteurs, nous l'espérons, seront bien aises que leurs parents ou leurs instituteurs leur adressent des questions sur ce qu'ils ont lu. C'est pour aider ceux-ci à le faire, que nous donnons les vingt questions ci-dessus ; et si quelqu'un de nos jeunes amis préférerait écrire ses réponses et nous les envoyer, en obtenant de ses parents l'affranchissement de sa lettre, nous serons heureux de les recevoir. La réponse à chaque question se trouve dans l'arti-

3. Qui est-ce qui existait avant la première semaine ?
4. Quoi encore avait été créé avant que la première semaine ne commençât ?
5. Dans quel état était la terre au commencement de la première semaine ?
6. Quelle fut l'œuvre du premier jour ?
7. Quel événement fut le commencement de la nouvelle création ?
8. Quel passage du Nouveau Testament nous rappelle le premier jour de la création ?
9. Qu'est-ce qui fut fait le second jour ?
10. Qu'est-ce que Dieu rassembla le troisième jour ?
11. Que fit-il pousser ce jour-là sur la terre ?
12. Que fit-il le quatrième jour ?
13. En quoi l'œuvre du cinquième jour diffère-t-elle de celle des jours précédents ?
14. Quelles espèces d'animaux furent créés le sixième jour ?
15. Comment Dieu couronna-t-il l'œuvre tout entière ?
16. Qui est-ce qui fut le Créateur de tout pendant la première semaine ? et que dit-il de son ouvrage ?
17. Que fut le septième jour ?
18. Quel jour Jésus passa-t-il dans le sépulcre ?
19. Quel est le jour où les chrétiens se réunissent tout particulièrement maintenant ?
20. Pourquoi est-ce ce jour-là que les chrétiens se réunissent pour le culte ?

cle même que vous venez de lire. Les réponses doivent être courtes, proprement écrites et adressées comme suit :

à M. RECORDON fils, à Vevey (Suisse).

Si l'on trouve que cet exercice contribue à instruire et à intéresser nos lecteurs, nous continuerons, Dieu voulant, à donner dans chaque numéro un article accompagné d'un *questionnaire*.



Encore un mot aux jeunes lecteurs.

Chers enfants,

Si vous saviez que quelqu'un va vous raconter quelque histoire intéressante ou vous annoncer quelque heureuse nouvelle, je suis sûr que, pour la plupart, vous seriez empressés de prêter une oreille attentive. Je sais un peu ce que c'est que d'être entouré d'un cercle d'enfants avides d'entendre, et dont les yeux expriment vivement l'impatience de leur désir.

Or voici un nouveau livre qui s'adresse à vous. Des personnes qui vous aiment, désirent vous parler de choses intéressantes et d'une bonne nouvelle; dans ce but elles ont eu la pensée de publier un petit journal, qui vienne de temps en temps mettre ces choses devant vous.

Un bon nombre d'entre vous savent qu'il a plu à Dieu, dans sa bonté, de nous donner un précieux livre, qu'on appelle *la Bible*. Or nous désirons avant tout vous parler de plusieurs des choses contenues dans le livre de Dieu. Nous vous prions instamment de lire et de relire le Saint Livre.

Le livre de Dieu nous parle de Dieu lui-même qui est dans le ciel. Il nous parle de la création du monde où vous vivez; il nous parle de personnes qui ont vécu dans ce monde—hommes et femmes, jeunes et vieux; il nous dit comment le péché est entré dans ce monde, et quels en sont les tristes fruits, et comment ce monde sera jugé; il parle de choses merveilleuses, solennelles, précieuses. Mais le grand sujet du livre, c'est

la personne du Seigneur Jésus, du Fils de Dieu qui est descendu ici-bas. Il y est dit comment dans son amour, Jésus est mort sur la croix pour les pauvres pécheurs perdus — pour vous, par conséquent, chers enfants, afin que vous puissiez être sauvés. Ce précieux livre vous dit la vérité sur ce que vous êtes, et sur ce que Dieu est. Il vous apporte ce message de Dieu, qu'il « a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle ; » il veut fixer vos yeux sur Jésus ; il vous invite à venir à Jésus, afin que vous soyez pardonnés et sauvés. Ah ! c'est là, par excellence, la bonne nouvelle — la bonne nouvelle venue du ciel, de la part de Dieu. C'est surtout de Jésus que nous vous parlerons, de ce que la Bible dit de Jésus. Le souhait et la prière de notre cœur pour vous, c'est que vous connaissiez et que vous aimiez Jésus.

Nous aurons à vous parler de plus d'un cher enfant dont Dieu a ouvert le cœur, pour croire en Jésus ; quelquefois aussi des terribles effets du péché. Nous aurons encore des conseils et des avertissements à vous donner. Nous espérons aussi vous expliquer différentes portions de la Parole de Dieu, ce qui nous fournira l'occasion de vous adresser quelques questions.

Nous désirons que vous aimiez à lire notre petit livre et qu'il vous soit profitable.

Pour le moment je m'arrête. Que Dieu, en sa miséricorde, bénisse notre petit journal — et par-dessus tout sa sainte et précieuse Parole — pour vous tous !





Les cerises.

Une petite fille, nommée Rose, était en séjour chez un monsieur qui l'aimait beaucoup et faisait tout pour lui faire plaisir. Il avait un beau et grand jardin et dans ce jardin il y avait beaucoup de groseilles. Un jour il dit à Rose qu'elle pouvait aller se régaler de groseilles, mais qu'elle ne devait pas prendre une seule cerise.

— « Oh ! pensa Rose, je n'ai pas besoin de cerises si je puis manger autant de groseilles que je voudrai. » Elle courut donc vers les groseilliers, aussi heureuse que possible. Au bout d'un moment, il lui vint à l'idée d'aller regarder les cerises — elle n'en voulait point prendre — oh ! non ! Les voilà belles, rouges, grosses et mûres. Elle regarda — puis elle en toucha une, et à la fin elle en mangea une quantité.

— Eh bien ! Rose, lui dit le monsieur quand elle fut rentrée à la maison, as-tu mangé des groseilles ?

— Oui, je m'en suis régalée.

— As-tu mangé autre chose que des groseilles ?

Rose baissa la tête ; que pouvait-elle répondre ? Mais pourquoi lui faisait-il cette question ? Il n'avait pas vu Rose manger les cerises ; personne ne l'avait vue que Dieu, car elle était toute seule. Ah ! Rose ne savait pas que les cerises avaient laissé une tache noire tout autour de ses lèvres, en sorte que chacun pouvait voir ce qu'elle avait fait. Et dois-je vous dire ce qui a laissé des taches noires sur votre cœur, mon cher enfant ? C'est le péché. Oui, quand vous avez dit un mensonge, et que personne ne l'a su, la marque en est restée sur votre cœur. Si vous avez commis une désobéissance, il se peut que personne ne le découvre et que vous-même l'oubliez entièrement ; mais, ah ! il reste une tache ! Dieu voit ces taches. Combien en voit-il sur votre cœur ? Il y en avait des milliers sur le mien une fois. Mais Dieu ne peut pas vous laisser entrer au ciel avec *une* seule tache noire sur vous. Non, non, pas même avec la tache d'une mauvaise pensée. Que pouvez-vous donc faire ? Ne désirez-vous pas être avec Lui pour toujours ? Vous devez aller à Jésus, maintenant, immédiatement, aujourd'hui, et lui demander de laver les taches noires de vos péchés dans son sang précieux. Il est mort pour vous. Il mourut afin que vous ayez la vie. Vos péchés n'auraient jamais pu être pardonnés, s'il n'en avait reçu le châtement. Oh ! allez à Lui et dites-Lui : « Lave-moi et je serai plus blanc que la neige. »



Le premier homme.

Quelqu'un de mes jeunes lecteurs a-t-il vu un tout petit enfant le jour de sa naissance ? Peut-être que non ; mais vous avez tous vu de bien petits enfants ; et vous aimez à les voir , portés dans les bras de leur nourrice , ou endormis sur les genoux de leur mère. Peut-être aimez-vous à tenir votre petit frère , ou à le bercer pendant qu'il dort. Quelle entière impuissance ! Il ne peut ni courir , ni se tenir debout , ni s'asseoir. Il ne saurait ni parler ni jouer. Si sa mère , ou quelqu'un à la place de sa mère , ne lui donnait à manger , n'avait soin de lui , il mourrait bientôt. Il n'y a pas longtemps que vous étiez tous de tout petits enfants ; mais vous avez grandi , et vous êtes devenus des garçons et des filles. Vos pères et mères , et toutes les grandes personnes dans ce monde , ont été une fois de tout petits enfants , faibles et impuissants. Ils ont tous été soignés , instruits , élevés ; et ainsi ils ont tous grandi jusqu'à devenir des hommes et des femmes. Mais le premier homme ne fut jamais un petit enfant. Comme je vous l'ai dit , en vous parlant de la première semaine , l'homme ne *naquit* pas , mais *fut créé*. Adam fut parfaitement un homme , du moment que Dieu l'eut créé. Il n'eut pas à être soigné , à aller à l'école , et à arriver par degrés à l'état d'homme. En corps et en intelligence , il fut aussitôt et parfaitement un homme.

Voilà la première chose que j'ai à vous dire au sujet du premier homme.

Mais avant de vous parler encore de lui , je désire

vous dire quelque chose du « second homme ». Savez-vous qui est le « second homme » ? « Le second homme est le Seigneur [venu] du ciel » (1 Cor. XV, 47). Jésus est le second homme. Or quand il vint dans le monde pour sauver les pécheurs, comment pensez-vous qu'il vint ? Fut-il, comme Adam, parfaitement un homme du moment qu'il parut ici sur la terre ? Non, il naquit en ce monde — un tout petit enfant dans un état d'impuissance ! Merveille des merveilles ! Le Créateur de toutes choses, Dieu béni éternellement, « s'abaissa jusqu'à devenir un tout petit enfant dans les bras de sa mère ! » Celui qui doit être un jour le Juge des vivants et des morts, naquit à Bethléem, fut emmené en Egypte, puis ramené, et élevé à Nazareth ; et il grandit, comme vous, mes chers jeunes lecteurs, vous grandissez — depuis l'état de petit enfant à celui de jeune garçon, et depuis ce dernier à l'état d'homme. Ne semble-t-il pas que savoir cela amène Jésus bien près de vous ? Il sait quels sont les chagrins de l'âge le plus tendre et de l'enfance plus avancée, car il a passé par ces deux états ; seulement, il n'y avait point de péché en lui ! Puissiez-vous tous le connaître, vous confier en lui, l'aimer, le servir, et vivre avec lui pour toujours !

Mais revenons au premier homme. Non-seulement il fut créé ou fait *homme*, au lieu de grandir depuis sa tendre enfance, mais, quand Dieu allait créer ce qui devait couronner l'œuvre de la création, il ne dit pas : Que l'homme soit, comme il avait dit : « Que la lumière soit » ; « Qu'il y ait une étendue », et ainsi de suite. Non : toutes les autres parties de l'œuvre des six jours furent appelées à l'existence par la simple parole de Dieu. « Il a dit, et ce qu'il a dit a eu son être ; il a

commandé et la chose a comparu. » Mais quand il s'est agi de créer l'homme, Dieu parla comme s'il eût pris conseil à cet égard. « Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image , selon notre ressemblance. » Nous pouvons apprendre par là que Dieu pensait plus à l'homme qu'à tout le reste de cette création inférieure. Quand vos parents font leur œuvre de chaque jour , ils disent à un enfant : Fais ceci, à un autre ou à un domestique : Fais cela; mais quand il s'agit de faire une chose d'une grande importance, ils prennent conseil entr'eux, et ils disent : Faisons ainsi ou ainsi. Eh bien ! quand Dieu allait créer l'homme, au lieu de dire simplement : Que la chose soit faite, il se parle à lui-même, pour ainsi dire, à ce sujet, et il dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ».

Ce qu'il y a à remarquer ensuite, c'est que le corps du premier homme fut d'abord créé, et qu'après cela l'âme fut donnée. « Or l'Éternel Dieu avait formé l'homme de la poudre de la terre. » Son corps fut d'abord créé. Les os, les muscles, les nerfs; la chair et le sang et la peau; ces choses, ainsi que tous les organes des sens, les yeux, les oreilles, le nez et la bouche — tout le corps en un mot — furent d'abord formés de la poudre de la terre. Mais le corps, qui avait été ainsi formé, était sans vie; il avait des yeux, mais ne pouvait voir; des oreilles, mais ne pouvait entendre; des mains, mais ne pouvait travailler; des pieds, mais ne pouvait courir. Pour ne pas parler de l'intelligence, ce corps ne pouvait ni sentir, ni se mouvoir. Mais Dieu le laissa-t-il dans cet état sans vie? Non. « L'Éternel Dieu avait formé l'homme de la poudre de la terre, et

il avait soufflé dans ses narines une respiration de vie ; et l'homme fut fait en âme vivante».

Nous voyons ainsi que le premier homme — comme tous les hommes aujourd'hui — était composé de deux parties : le corps , formé de la poudre de la terre ; et l'âme, le souffle de Dieu, que Dieu souffla dans ses narines , en sorte qu'il devint une âme vivante. Il pouvait maintenant voir de ses yeux , entendre de ses oreilles, et goûter de sa bouche. Il pouvait maintenant et se mouvoir et sentir ; et plus encore que tout cela, il pouvait penser et comprendre, et se souvenir. Il était capable d'aimer et de haïr , d'espérer et de craindre, de choisir et de refuser. Quand Dieu lui parla , il put comprendre ; et il avait lui-même la faculté de parler de manière à être compris par d'autres. Chers enfants, c'est la possession de ces merveilleuses facultés , qui fit la différence entre l'homme et les bêtes qui périssent. C'est la possession de ces facultés , malgré leur perversion par le péché, qui vous rend si différents des chats et des chiens, des brebis et des bœufs. C'est là ce qui nous rend tous responsables devant Dieu.

Il y avait un grand but pour lequel Dieu créa l'homme, savoir, qu'il « dominât sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux , et sur le bétail , et sur toute la terre , et sur tout reptile qui rampe sur la terre ». Dieu avait déjà fait la terre, l'air et les mers ; il les avait tous peuplés d'êtres vivants ; et maintenant, en dernier lieu, il fit l'homme pour être seigneur et dominateur sur tout cela. Gen. II, 19, nous donne un tableau frappant de cette domination. Vous savez très-bien, chers enfants, que des choses qui appartiennent à vos parents , ou à d'autres personnes , ont reçu les noms

qu'il a plu à leurs possesseurs de leur donner. Un homme bâtit ou achète une maison, et lui donne le nom qu'il veut. Mais quant aux choses qui sont à vous, aux choses qu'on vous donne, et spécialement quant à celles que vous avez vous-mêmes imaginées ou faites, vous aimez à leur donner vous-mêmes un nom. J'ai entendu de bien jeunes enfants dire d'une chose qui était à eux : Donnons-lui tel ou tel nom. Eh bien ! dans le passage dont nous venons de parler, nous lisons : « L'Eternel Dieu avait formé de la terre toutes les bêtes des champs et tous les oiseaux des cieux ; puis il les avait fait venir vers Adam, afin qu'il vit comment il les nommerait, et afin que le nom qu'Adam donnerait à tout animal, fût son nom ? » C'est ainsi qu'il fut montré qu'Adam était dominateur sur toute cette création inférieure.

Mais Dieu avait aussi préparé un jardin, dans lequel Adam devait demeurer. Il y a eu bien des jardins — et il y en a encore — d'une étendue et d'une beauté surprenantes ; mais un jardin planté par Dieu devait être un endroit d'une véritable beauté. Ce fut dans un tel lieu que Dieu mit « l'homme qu'il avait formé ». Dans ce jardin croissait « tout arbre désirable à la vue et bon à manger » ; de sorte que les yeux de l'homme s'ouvrirent tout d'abord au milieu de tout ce qui était agréable et odoriférant et délicieux. Et tout cela eut lieu sans soucis ou soins de sa part, sans qu'il eût rien arrangé ou préparé : tout avait été fait et préparé pour lui, par les mains de son Créateur, avant même que celui à qui les choses étaient destinées, eût été appelé à l'existence. De quelles preuves de la sagesse, de la

puissance et de la bonté de Dieu, Adam ne fut-il pas ainsi entouré !

Et quel était le retour que Dieu attendait pour tant de soins et d'amour ? L'obéissance. Ce fut de l'homme seul, dans ce monde inférieur, que fut demandée l'obéissance à Dieu. Les animaux furent créés obéissants à l'homme par l'instinct de leur nature ; mais le Créateur demandait de l'homme l'obéissance à lui-même. Dieu fit le soleil pour donner son éclat, et il le donna, sans qu'il lui eût été prescrit un commandement qu'il n'aurait d'ailleurs pu entendre ni comprendre. Sans qu'il y eût de la part du soleil ni intelligence, ni volonté, Dieu fit qu'il se levât et qu'il se couchât, et fit tomber ses rayons brillants, d'abord, sur une moitié de ce monde, puis sur l'autre moitié. C'est ainsi que les vents soufflent, que la marée monte et descend ; que les arbres fleurissent et portent du fruit ; c'est ainsi même que les oiseaux, les bêtes, et les poissons remplissent le but pour lequel ils ont été faits. Mais Dieu avait fait l'homme capable d'entendre sa voix, de comprendre ses paroles, d'obéir ou de désobéir à ses commandements. Ce fut à l'homme qu'il fit connaître sa volonté. Il ne le chargea point d'une quantité de lois — difficiles à comprendre, et plus difficiles encore à garder. Il ne lui en donna qu'une, et cette loi unique était toute simple ; il était facile de se la rappeler, et facile d'y obéir. Il y avait *un* arbre au milieu du jardin, appelé l'arbre de la science du bien et du mal ; et il était défendu à Adam de manger de cet arbre-là : « Puis l'Éternel Dieu commanda à l'homme, en disant : Tu mangeras librement de tout arbre du jardin ; mais quant à l'arbre de la science du bien et du mal, tu n'en man-

geras point ; car, dès le jour que tu en mangeras , tu mourras de mort » (Gen. II , 16, 17). C'est ainsi que Dieu mit l'homme à l'épreuve , quant à la question de savoir s'il obéirait ou non à son Créateur.

Or, chers enfants, que pouvait-il y avoir de plus juste que cela ? Le monde entier n'appartenait-il pas à Dieu ? Il l'avait créé ; tout y était à Lui ; et il avait de sa propre volonté placé l'homme pour dominer sur tout cela. Le jardin d'Eden , ce bel endroit — siège et centre de la domination d'Adam — était un don qu'il tenait de la libéralité de son Créateur. Il ne renfermait pas un arbre qu'Adam eût créé ou planté. Tout appartenait à Dieu. Adam lui-même était une créature de Dieu : il avait reçu de Dieu sa vie et son être. Ni son corps , ni son âme , ne lui appartenaient à lui-même. Le Dieu qui l'avait créé , et qui lui avait donné toutes choses, avait assurément le droit d'exiger de lui l'obéissance volontaire dont lui seul avait été créé capable. Mais ce n'était pas un service pénible qui lui avait été demandé. Dieu avait donné à l'homme un libre accès à ce que renfermaient Eden et le monde entier ; mais il ne devait pas manger de l'arbre de la science. Se conformer à cette unique restriction , alors qu'un si libre accès était accordé quant à toute autre chose , c'était assurément la preuve d'obéissance la plus facile que Dieu pût exiger ou que l'homme pût fournir.

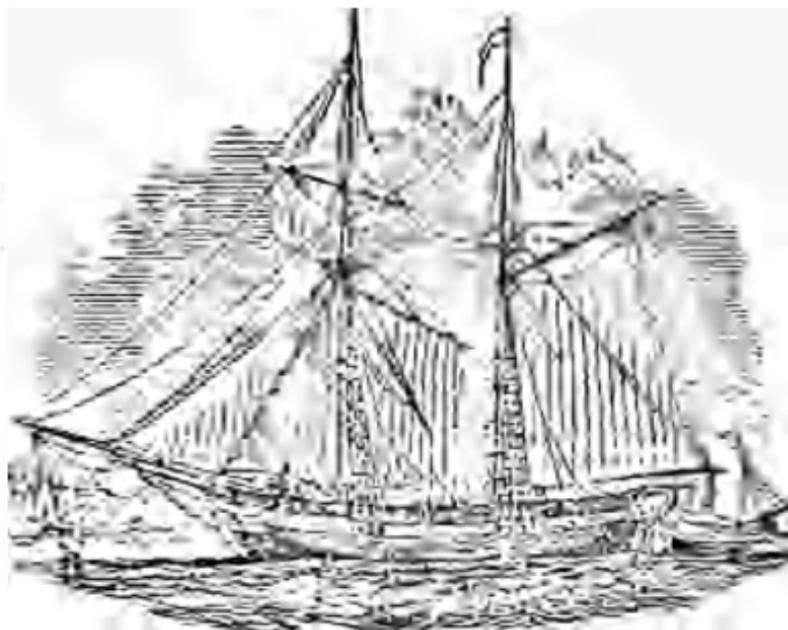
Il ne nous est pas dit combien de temps l'homme fut obéissant. Pendant ce temps — qu'il eût été long ou court , — l'homme fut innocent. Créé à l'image de Dieu, créé droit, l'homme jouissait avec reconnaissance des dons de la libéralité de son Créateur. Sans péché, sans honte , et sans crainte , il était heureux en usant

de tout ce que Dieu lui avait donné, et il ne craignait pas de rencontrer Dieu. Il n'avait aucun de ces désirs du mal, que vous éprouvez si souvent. Il était complètement étranger à ces luttes entre le sentiment du devoir et l'amour du péché, qui sont connues de tous mes jeunes lecteurs. Il n'avait pas peur de Dieu. Il n'avait aucune crainte de mourir. Combien il devait être heureux ! Il n'avait qu'à obéir à un commandement unique, et à s'abstenir du fruit du seul arbre qui lui fût défendu, et ce bonheur aurait continué. Mais, hélas ! il désobéit ; et tout fut changé, tout fut ruiné, non-seulement pour lui-même, mais pour nous aussi. Mais nous en parlerons dans un autre article, si le Seigneur le permet.

QUESTIONS SUR LE « PREMIER HOMME ».

1. Qui est « le second homme » ?
2. En quoi le premier homme différa-t-il de tous les autres ?
3. « Le second homme » ressemblait-il, *sous ce rapport*, au premier homme, ou aux autres hommes ?
4. Comment Dieu parla-t-il de la création de l'homme ?
5. De quelles parties l'homme est-il composé ?
6. D'où fut formé le corps de l'homme ?
7. Comment l'homme devint-il « une âme vivante » ?
8. Qu'est-ce qui rend l'homme responsable devant Dieu ?
9. Mentionnez un grand but pour lequel l'homme fut créé.
10. Quelle sorte de séjour Dieu avait-il préparé pour la demeure de l'homme ?
11. Quel retour Dieu attendait-il de l'homme ?
12. Qu'est-ce que Dieu défendit ?
13. Quel fut l'état de l'homme, tant qu'il fut obéissant ?





La prière d'une enfant exaucée.

Vous avez sans doute tous entendu parler de cette immense étendue d'eau, qu'on appelle la mer, et qui entoure bien des pays. L'histoire que vous allez lire m'a été racontée par un pilote. Un pilote est un homme chargé de guider les vaisseaux à travers les écueils et les bancs de sable, contre lesquels ils pourraient se heurter et être mis en pièces ou arrêtés. Ce pilote se rendit un jour dans son bateau auprès d'un vaisseau qui était à l'ancre non loin d'un port anglais... Ayant hélé [appelé] le capitaine, il l'avertit qu'il y avait des bas-fonds dangereux dans les environs et lui donna des conseils affectueux sur la direction qu'il devait suivre. Le capitaine le remercia de sa bonté et l'invita à venir déjeuner à bord. Le pilote accepta l'invitation, attacha son canot au flanc du grand navire, grimpa sur le pont et suivit le capitaine et son contre-maitre pour déjeuner dans la cabine. Une circonstance le frappa, c'est que, bien différent de la plupart des marins, le

capitaine, en se mettant à table, rendit grâces au grand Dispensateur de tout bien. Son attention fut aussi attirée par un carton suspendu à la paroi de la cabine et sur lequel était tracées en grandes lettres ces paroles solennelles :

«PRÉPARE-TOI A LA RENCONTRE DE TON DIEU.»

Le capitaine, voyant les yeux de son visiteur fixés sur cette inscription, lui demanda s'il connaissait Dieu. C'est une question solennelle, et à laquelle j'espère que mes lecteurs peuvent répondre comme le pilote le fit : « Oh ! oui, je le connais ». — « Eh bien ! dit le capitaine, aussitôt qu'il fut seul avec le pilote, puisque vous connaissez et aimez Dieu, vous serez bien aise de savoir comment j'ai été amené à le connaître. Vous voyez cette marque, ajouta-t-il en montrant une ligne tracée à travers le plancher de la cabine, c'est en cet endroit que j'ai été amené à Christ, il y a deux ans. » Il raconta alors à mon ami le pilote l'histoire suivante.

Pendant bien des années il avait été un grand pécheur. Tous ceux qui n'aiment pas le Seigneur Jésus sont des pécheurs, mais le capitaine était en outre adonné à une terrible habitude d'ivrognerie ; il dépensait à boire tout ce qu'il gagnait, et laissait sa femme et ses enfants presque sans nourriture et sans vêtements. Combien ce devait être triste pour eux ! et combien ceux de mes jeunes lecteurs, à qui Dieu a donné de bons parents chrétiens qui prennent soin de leurs corps et de leurs âmes, doivent en être reconnaissants !

Vous pouvez bien penser que cet homme était misérable, « car la voie des transgresseurs est pénible » et « il n'y a aucune paix pour le méchant, a dit mon Dieu. »

L'un des enfants, une jeune fille d'environ treize ans, avait trouvé une amie en une bonne dame qui la mena à une école du Dimanche, l'habilla et lui parla de Jésus, dont l'amour pour les pécheurs l'avait porté à mourir pour leur salut. Le cœur de cette dame fut réjoui de voir ses instructions bénies de Dieu pour amener cette pauvre fille à la connaissance de Jésus.

Il paraît que ce fut par le moyen du troisième chapitre de l'évangile de Jean que Dieu avait parlé à son cœur, et en revenant de l'École ce soir-là, elle raconta à sa mère cette grande grâce et obtint de son père qu'il lui permit de lui lire ce même chapitre. Pauvre enfant ! elle espérait que les paroles qui lui avaient été en si grande bénédiction, seraient aussi utiles à son père ; mais il n'en fut pas ainsi alors.

Peu de temps après sa conversion, cette enfant devint très-malade et son état empira bientôt tellement qu'à la fin le docteur abandonna tout espoir de guérison. Quand on lui dit que son état était désespéré, elle répondit gaiement : « S'il n'y a plus d'espoir quant au corps, il n'en est pas de même de mon âme. »

Ses parents toujours désireux de la voir se rétablir, consultèrent un autre médecin, fort habile, lequel conseilla au père de la prendre avec lui sur mer. La mère redoutait d'abord beaucoup de confier sa fille aux soins de son ivrogne de père, mais elle consentit enfin à la laisser aller puisque le voyage sur mer semblait offrir une dernière chance de rétablissement.

Avant de partir, le capitaine prit à bord, en quantité, tout ce qui avait déjà attiré tant de malheurs sur sa femme et ses enfants, c'est-à-dire de l'eau de vie, du rhum, du tabac, etc.

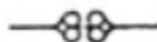
Il y avait quelques semaines qu'ils avaient quitté les côtes, et le vaisseau voguait rapidement, lorsqu'un soir, un peu avant minuit, il heurta contre un banc de rochers. Le capitaine et son équipage étaient ivres, mais ce choc si soudain les fit revenir à eux-mêmes, car ils comprirent parfaitement quel sort affreux les attendait à moins qu'ils ne fussent sauvés par un miracle. Le premier choc fit craquer et trembler le vaisseau d'un bout à l'autre, et à l'instant le capitaine s'écria : « Mettez à l'eau le canot ou nous périrons tous ! » Combien ces paroles durent alarmer ces méchants hommes ! Périr dans la profonde mer, loin de leur patrie et de leurs amis, sous le sombre ciel de minuit et avec tous leurs péchés sur leurs têtes !

On mit à l'eau le canot ; le capitaine, qui avait oublié son enfant, courut dans sa cabine pour y prendre sa montre, et comme il la décrochait du mur, il entendit, au milieu du bruit et du tumulte de cette terrible scène, une douce voix en prière. Se retournant il vit son enfant à genoux et l'entendit dire : « Seigneur, sauve-nous, ou nous périssons ! » En ce même instant, comme si c'eût été une réponse immédiate à cette prière, le contre-maitre cria d'en haut : « Le vent a changé ! Le vaisseau est dégagé d'entre les rochers ! Tous à l'œuvre pour carguer les voiles. ! »

Le capitaine était confondu. Sa longue vie de péché ; l'immense bonté de Dieu en exauçant si instantanément la prière de son enfant ; le passage soudain d'une destruction inévitable à un état de sécurité, toutes ces choses le troublèrent tellement qu'il tomba à genoux à l'endroit même où il fit plus tard une marque sur le plancher de la cabine ; et pour la première fois de sa

vie on put dire de lui : « Voilà , il prie. » Le même Dieu qui avait exaucé la prière de son enfant et sauvé le vaisseau avec les vies de tous ceux qui étaient à bord, entendit maintenant le cri du pécheur repentant et le reçut en grâce par le précieux sang de Jésus, entre les bras duquel il put se jeter pour l'éternité. Le lendemain matin il fit jeter à l'eau toutes les liqueurs qui étaient sur le navire afin qu'elles ne pussent plus tenter ni lui ni ses gens.

« N'est-ce pas ici un tison arraché du feu ? »



Les temps des Gentils ou des nations.

Daniel II et VII.

Ceux d'entre vous, mes chers enfants, qui sont déjà assez âgés pour comprendre une instruction un peu développée, reçoivent peut-être des leçons d'histoire ou aiment à lire des livres sur l'histoire des divers peuples de la terre. Nous voudrions aussi vous parler de l'histoire des nations, mais en prenant dans la Parole de Dieu et non dans les écrits des hommes, tout ce que nous aurons à vous dire.

Les chapitres II et VII du prophète Daniel renferment, par exemple, un cours complet d'Histoire universelle, écrit par l'inspiration de l'Esprit de Dieu qui ne peut tromper ni se tromper; et remarquez-le, tandis que les hommes ne peuvent raconter que les faits du passé, le Saint-Esprit, dans ces chapitres et ailleurs,

a tracé, d'une main sûre et d'avance, tous les grands traits de l'histoire des nations de ce monde, traits dont plusieurs n'ont pas encore eu leur accomplissement ou sont encore à venir. Rappelez-vous seulement que, sous l'Ancien Testament, tous ceux qui étaient en dehors d'Israël, étaient les Gentils ou les nations; maintenant, il y a de plus, sur la terre, l'Eglise de Dieu. (1 Cor. X, 32).

Disons d'abord, ce que nous vous expliquerons peut-être plus tard, s'il plaît à Dieu, que, quoique la terre tout entière soit au Seigneur, Canaan ou la Judée est particulièrement la Terre du Seigneur, comme Israël est le Peuple de l'Eternel, et Jérusalem est sa Ville. Or, touchant cette ville, le Seigneur Jésus a dit: « Jérusalem sera foulée par les Gentils ou les nations, jusqu'à ce que les *temps des Gentils* soient accomplis » (Luc XXI, 24). Je désire maintenant vous faire voir les passages de l'Ecriture qui parlent des Temps des Gentils. C'est un sujet d'une grande importance pour nous, parce que nous sommes Gentils d'origine et que nos Temps ne sont pas encore à leur fin, quoique nous ne puissions nous attendre à ce qu'ils se prolongent beaucoup plus longtemps. Nous savons qu'à cause des péchés de son peuple choisi, Dieu le livra entre les mains de Nébucadnetzar. C'est avec lui que commencèrent les Temps des Gentils et ces deux chapitres du Livre de Daniel nous donnent l'Histoire de ces Temps. Nous voyons deux songes et leur interprétation, tous deux venant également de Dieu. Ils placent devant vos yeux, sous la forme de tableaux, deux vues différentes des mêmes événements.

Nébucadnetzar, dans sa vision, eut une représen-

tation des puissances des Gentils sous la forme *d'une grande statue dont la splendeur était excellente et terrible à voir*, et *une pierre* lui fut montrée, comme devant seule détruire ces puissances et prendre leur place.

Daniel, dans sa vision, eut une représentation des puissances des Gentils, sous la figure de quatre grandes bêtes, et il lui fut donné de contempler dans toute sa gloire celui qui devait les juger et prendre leur place.

Je désire pour vous, mes chers enfants, ainsi que pour moi-même l'œil et le discernement de l'homme aimé de Dieu, et non celui du roi païen.

Presque tous ceux qui ont étudié la prophétie sont d'accord concernant ces doubles figures des quatre grandes puissances des Gentils, qui devaient dominer successivement après que Israël eut cessé d'être «à la tête,» à cause de sa désobéissance. (Deut XXVIII, 13, 44).

La tête d'or et la bête ressemblant à un lion représentaient Nébucadnetzar et le grand empire Assyrien ou plutôt Babylonien, dont il était le chef. Daniel lui-même vit la fin de cette puissance (Dan. V). — La poitrine et les bras d'argent, et l'ours dévorant représentaient l'empire des Mèdes et des Perses, qui succéda à celui de Babylone. Le ventre et les hanches d'airain, et la bête semblable à un léopard avec quatre têtes, représentaient l'empire Macédonien-grec. Les jambes de fer et la quatrième épouvantable bête représentaient l'empire Romain, dont les deux parties, celle d'Orient et celle d'Occident étaient figurées d'une manière frappante par les deux jambes.

Je m'arrête ici pour vous engager à réfléchir à la fin de toute puissance et vanité terrestre, telle qu'elle est décrite dans ces merveilleuses visions. Peut-être qu'en lisant l'histoire du monde, vos jeunes esprits ont été éblouis par la grandeur mondaine. Son « excellente splendeur » a peut-être séduit vos regards, ou « sa terrible forme » excité votre étonnement. D'abord l'empire Babylonien avec ses immenses richesses et sa merveilleuse capitale. Secondement, l'empire Perse avec son luxe et ses raffinements *argentés*, ou avec ses conquêtes sous le vaillant Cyrus. Troisièmement, la grandeur d'airain des Grecs sous Alexandre, et les diverses contrées, semblables aux taches d'un léopard, que son ambitieuse activité ajouta à son empire. Quatrièmement, l'accablante puissance de l'empire Romain, et son état actuel, divisé, faible et dégradé, qui est représenté par le mélange de fer et de terre des pieds.

Qu'avez-vous pensé de toutes les diverses tentatives de l'homme pour se glorifier lui-même? Cette grande statue était l'image d'un homme et montre justement tout ce qu'un homme voudrait faire pour être célèbre sur la terre. — D'un autre côté, que pensez-vous de la pierre coupée *sans mains*? Christ n'a rien de façonné par l'homme. Jamais aucun homme n'aurait pu le concevoir, tel qu'il est, Lui, la *Puissance* de Dieu, mais méconnue des hommes. Comme *pierre* il peut être rejeté par ceux qui bâtissent, mais comme grande montagne, son royaume remplira la terre, renversant et remplaçant d'une manière bénie tout ce que l'homme a bâti. Êtes-vous contents, chers enfants, qu'il doive en être ainsi? Aimez-vous assez Christ pour préférer qu'il règne sur la terre plutôt que qui que ce soit, dont

vous avez entendu parler? Comprenez-vous que l'éclat de la gloire de Dieu efface toute « l'excellente splendeur » des rois de la terre? Voyez dans l'histoire de cette grande statue la fin de toute puissance, pompe et vanité mondaines. Les rois peuvent croire leurs trônes solides, et s'attendre à ce que leurs couronnes descendent à leurs enfants et aux enfants de leurs enfants, mais les royaumes de ce monde sont déjà à Christ de droit, et Il s'en mettra bientôt en possession de fait, et le conseil donné aux rois et aux juges est : « Baisez le Fils » (Ps. II).

L'or éblouissant, le brillant argent, l'airain poli, le fer pesant et dur et la terre de potier (emblème de la faiblesse des puissants gouvernements d'à présent) seront tous semblables à la balle que le vent chasse au loin, quand l'Eternel se lèvera pour ébranler terriblement la terre.

Il paraît que cette vision ne fut d'aucune utilité pratique pour Nébucadnetzar. Immédiatement après, il fait une statue d'or, qui devait être adorée. Dieu vous donne de vous attacher à Lui et de détourner vos cœurs de ce monde qui passe.

Considérons maintenant la vision de Daniel. Tout enfant de Dieu reconnaîtra que ces grands royaumes terrestres ont les caractères de bêtes féroces et dévorantes, et tout enfant de Dieu, comparant avec ces puissances la vraie gloire et la beauté du Fils de l'homme, se réjouira à l'avance de voir venir ce jour que Daniel annonçait déjà, où toute domination Lui appartiendra. Remarquez aussi ceci, chers enfants. Daniel vit clairement que ceux qui souffriraient avec Christ et pour Christ régneraient avec Lui. Il vit que

certaines personnages nommés saints, dont un grand nombre avaient souffert persécution, reçoivent à la fin la même portion que Christ. Ils possèdent le Royaume avec Lui. Si donc nous sommes haïs par ceux qui haïssent Christ, c'est un signe que nous sommes unis à Lui et semblables à Lui, et quoique pénible à la chair, c'est une position bénie pour l'âme. Christ désire que ses rachetés le confessent maintenant devant leurs pauvres semblables, et Il les confessera dans cette scène glorieuse dont Daniel eut une représentation (Matth. X, 32). Le prophète vit, dans les visions de la nuit, le Fils de l'homme qui venait avec les nuées des cieux pour recevoir le royaume de son Père (comparez Ps. II, 7-9; Luc XIX, 12). Mille milliers le servaient et dix mille milliers assistaient devant Lui — ce fut en leur présence, en présence du Dieu vivant et en présence de son Fils, que le jugement se tint et que les livres furent ouverts. — Pensant d'avance à un tel jour, Paul pouvait bien dire à ses frères: « Il m'importe fort peu d'être jugé par vous, ou de jugement d'homme. Celui qui me juge, c'est le Seigneur ». Cherchez, chers enfants, à connaître le jugement du Seigneur à votre égard, dès *maintenant*. Ce que d'autres peuvent penser de vous importe peu, mais ce que Dieu pense de vous, voilà le point important. Celui qui croit au Fils ne sera *pas jugé*, mais celui qui ne croit point est déjà jugé (Jean III, 18). « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Christ » etc. (Rom. VIII, 1). Et Jésus dit: « En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, et croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle, et il ne vient point en jugement; mais il est passé de la mort à la vie » (Jean V, 24).

Un mot maintenant sur ce qui nous concerne particulièrement dans ces Prophéties. Tous ceux d'entre vous qui ont lu l'histoire de France, d'Angleterre ou de Suisse, savent que les Romains ont possédé une fois tous ces pays. Oui, pendant plusieurs siècles les pays que nous habitons ont fait partie du quatrième empire, et ils sont, par conséquent, sans aucun doute, une des dix divisions de ce qui est décrit sous l'emblème des orteils de la statue, en partie de fer et en partie de terre de potier, et sous l'image des dix cornes de la quatrième bête. Le jugement, qui attend le reste de l'ancien empire Romain, tombera donc certainement aussi sur ces pays. La bête, qui en était le type, fut vue par Daniel jusqu'à ce que son corps fût détruit et livré aux flammes dévorantes. La raison de cette destruction est aussi donnée, c'est à cause de *grandes choses dites* contre le Tout-Puissant par cette puissance, qui est représentée montant comme une petite corne entre et pourtant après les autres cornes. Dieu punit sur tous le péché d'un seul, si tous, d'une manière ou d'une autre, ont participé à ce péché. Si vous ne vous convertissez pas, vous pouvez être appelés à voir comment cela sera accompli. Dieu vous donne d'être réconciliés avec Lui, et non opposés à Lui afin qu'ainsi vous échappiez à ce terrible jugement !



Avec le Père.

Sur l'air : «Où, pour nos âmes Jésus prie».

«La nuit est bien sombre, ô mon père ! »
S'écriait le petit François,

« Je n'ose aller seul, sans lumière,
 A travers les champs et le bois.
 Ensuite, tu le sais, mon père,
 Il faut traverser un ruisseau,
 Et si je ne vois pas la pierre,
 Je risque de tomber dans l'eau. »

Le père quitte son ouvrage,
 Il prend la main de son enfant,
 Il le conduit, il l'encourage
 Et le console en cheminant.
 La petite main dans la sienne
 Fait aussitôt tarir les pleurs :
 François n'a plus ni peur, ni peine ;
 Son père est là : plus de douleurs.

Ici, mes chers amis, je trouve
 Une parabole pour vous.
 La crainte que François éprouve
 Nous donne une leçon à tous.
 Quel sombre chemin que la vie !
 Qui peut connaître l'avenir ?
 A Jésus donc que chacun crie :
 « Avec nous, oh ! veux-tu venir ? »

Ce bon Sauveur, cet Ami tendre,
 Pour vous mort comme un criminel,
 Vit maintenant pour vous entendre
 Et vous faire entrer dans le ciel.
 Et si vous deviez, à votre âge,
 Passer le torrent de la mort,
 Jésus, qui connaît ce passage,
 Serait là pour vous mettre au port.





Le petit Succat.

Il y a environ 1500 ans, vivait en Ecosse un petit garçon nommé Succat. Il avait une bonne et pieuse mère qui cherchait à lui apprendre à connaître Dieu. Mais Succat aimait mieux jouer que d'entendre parler de choses sérieuses. Bientôt ses parents allèrent demeurer en France. Un jour que Succat s'amusait avec ses deux sœurs sur le bord de la mer, quelques hommes s'élançèrent d'un bateau sur le rivage, s'emparèrent des enfants et les emmenèrent sur leur vaisseau qui partait pour l'Irlande. Là, Succat fut vendu comme esclave. Je ne sais pas ce que devinrent ses sœurs. Quelle dut être sa douleur de se voir si loin de chez ses parents ! Mais il y avait quelque chose encore qui le rendait fort malheureux, c'étaient ses péchés. Il pensait combien il avait péché, et cela le tourmentait.

Mais bientôt il comprit le grand amour de Dieu et alors il fut heureux. Dieu lui donna son Saint-Esprit par lequel il fut conduit à Jésus et alors il aima à prier. Il priait jusqu'à cent fois par jour. La nuit dans

les bois et sur les montagnes il cherchait le Seigneur. La pluie, la neige et le froid ne pouvaient l'en empêcher. Petit lecteur, aimez-vous à prier ?

Le temps s'écoula et Succat put rentrer chez lui. Mais il ne pouvait se reposer, il se sentait poussé à retourner prêcher l'Évangile aux pauvres Irlandais. La nuit il lui semblait entendre une voix qui lui disait : « Viens, saint enfant, habiter de nouveau parmi nous. » Il retourna en Irlande. Des foules accoururent pour l'entendre. Il n'avait pas de cloche pour faire savoir aux gens quand et où ils devaient se réunir, en sorte qu'on battait du tambour pour les rassembler tous. Dieu bénit sa prédication pour le bien de beaucoup d'âmes. Et maintenant nous devons prendre congé de Succat, ou, comme il fut appelé par la suite, de Saint-Patrick. Je vous demanderai seulement encore une fois : « Chers enfants, aimez-vous à prier ? »



L'entrée du péché.

Je vous ai déjà parlé, cher lecteur, de la première semaine, et vous vous rappellerez sans doute qu'aussi longtemps que Dieu seul fut à l'œuvre, tout était très-bon. Je vous ai parlé aussi du premier homme, de son innocence et de son bonheur, au moment où il sortit des mains de son Créateur. Gen. II, nous apprend en outre comment la première femme fut créée, pour être une aide à l'homme. Mais nous avons maintenant à considérer un sujet bien différent — l'entrée du péché dans ce monde où tout était bon. Le changement est bien triste en vérité : mais nous avons besoin de le con-

naitre, autrement Dieu ne nous en aurait pas parlé dans sa parole bénie.

Pourquoi fut-ce un péché pour nos premiers parents de manger de l'arbre de la science du bien et du mal ? Dieu l'avait défendu — voilà tout. Si Dieu ne leur avait pas commandé de s'abstenir de cet arbre, il n'y aurait pas eu de péché à en manger, pas plus qu'il n'y en avait à manger de tous les autres arbres. Mais lorsque Dieu eut dit : « Tu n'en mangeras point », ce fut un péché d'en manger. Désobéir à Dieu, c'est péché. Ce que Dieu défend peut être mauvais en soi ; ou bien, ce peut être une chose qui devient mauvaise uniquement parce qu'il l'a défendue. Mais dans l'un et l'autre cas, comme dans tous les cas, désobéir à Dieu, c'est pécher. Dieu n'avait donné à Adam et Ève qu'un seul commandement. La violation de ce commandement unique, ce fut le premier péché.

Mais qu'est-ce qui put induire nos premiers parents à désobéir à Dieu ? Ils n'avaient pas une nature inclinée au mal, comme nous l'avons. Ils étaient droits, créés à l'image de Dieu, et ils avaient tout ce qui pouvait les rendre reconnaissants et obéissants envers leur Créateur plein de bonté. Comment donc en vinrent-ils à pécher ? L'Écriture nous le dit. Comme il y est écrit, sur un autre sujet : « Un ennemi a fait cela ». Satan, plein de haine contre Dieu, et envieux du bonheur de l'homme, prit la forme d'un serpent, et par la bouche du serpent, parla à la mère du genre humain : Mais il ne commença pas par dire sans détour : Je désire que vous péchiez — que vous désobéissiez à Dieu. Non ; il se mit à l'œuvre d'une manière plus rusée. Il commença par faire une question. Comme s'il eût appris

avec étonnement quel commandement Dieu leur avait donné , il dit : « Quoi ! Dieu a dit : Vous ne mangerez point de tout arbre du jardin » ? Il fait semblant d'être un meilleur ami que Dieu, pour nos premiers parents ; il leur demande en effet s'il était possible que Dieu leur enviât l'usage de quelque arbre du jardin. Vile insinuation ! Qu'il est triste qu'elle ait pu trouver entrée dans leurs cœurs !

De la part d'Ève, il y eut trois choses qui amenèrent sa ruine. D'abord, elle parla avec le tentateur. Or parler avec la tentation, c'est le droit chemin pour lui céder. En second lieu, elle ne répondit pas par les paroles mêmes de Dieu. Dans l'étendue de son amour, Dieu avait dit : « Tu mangeras *librement* de *tout* arbre du jardin », mais , dans sa réponse à Satan, Ève omet les mots « *librement* » et « *tout* », comme si elle eût déjà commencé à faire moins de cas qu'auparavant de la bonté de son Créateur. Troisièmement , elle parut assez disposée à manger de l'arbre , n'eût été la peine prononcée. Quand nous n'avons rien pour nous retenir du péché que la peur de la punition , Satan peut bientôt nous persuader de la mettre de côté.

Enhardi par la manière dont la femme avait écouté et répondu , Satan donne maintenant directement un démenti à Dieu. L'Éternel Dieu avait dit : « Dès le jour que tu en mangeras , tu mourras de mort ». « Le serpent dit à la femme : Vous ne mourrez nullement ». Et ce ne fut pas même tout. Au commencement, il avait seulement *donné à entendre* que Dieu leur enviait le fruit de l'arbre défendu ; maintenant il le déclare sans détour, et fait mine d'expliquer le pourquoi. « Mais Dieu sait , dit-il, qu'au jour que vous en mangerez, vos

yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal». Par ces paroles il tâche d'envenimer leurs esprits contre Dieu, et de leur donner un nouveau motif pour consommer le péché auquel il les tente. Ce nouveau motif, c'était le désir d'être les égaux de Dieu. Oh ! qu'il est triste qu'ils aient mordu à un tel appât, sans faire attention à l'hameçon qu'il cachait — hameçon par lequel Satan cherchait à les entraîner à la destruction ! Mais vous allez lire quel fut son succès, dans les paroles mêmes de l'Écriture. Les voici.

« La femme donc voyant que [le fruit de] l'arbre était bon à manger, et qu'il était agréable à la vue, et que [cet] arbre était désirable pour donner de la science, en prit du fruit, et en mangea, et elle en donna aussi à son mari [qui était] avec elle, et il en mangea. » Triste témoignage de l'entrée du péché dans le monde ! Ce fut par le moyen des oreilles, qui écoutèrent la voix du tentateur, et par le moyen des yeux, qui regardèrent le fruit défendu à travers le verre présenté par le tentateur, que le péché entra dans le cœur d'Eve. Vous savez tous que si vous regardez à travers un verre bleu, tous les objets paraîtront bleus, et qu'ils paraîtront verts, si le verre est vert. La femme regardait maintenant à travers le verre que Satan — lui, le père du mensonge — tenait devant ses yeux. Il n'est donc pas étonnant qu'elle n'ait pu voir autre chose que mensonge. En leur défendant de manger de cet arbre, Dieu avait assurément *montré* que le fruit *n'était pas* bon à manger : mais la femme *vit* qu'il *était* bon à manger. Si Dieu avait toujours eu dans son cœur la place qui lui appartenait, elle n'aurait pas pu trouver

du plaisir pour ses yeux dans ce qu'il avait défendu ; mais maintenant elle *voyait* « qu'il était *agréable* à la vue ». Se confiant à la parole de Satan plutôt qu'à la parole de Dieu, elle *vit*, en outre, « que [cet] arbre *était désirable* pour donner de la science ». Que pourrait-il y avoir d'une plus effrayante fausseté que cela ? Il est vrai qu'en mangeant de cet arbre il y avait à gagner une certaine sorte de science ; mais un pareil gain est la perte la plus terrible qu'il puisse y avoir, une telle science *ne peut être désirable*. Cependant Ève, agissant d'après les vanités mensongères qu'elle *voyait*, prit du fruit de l'arbre, et en mangea ; elle en donna aussi à son mari, et il en mangea.

Nous sommes obligés de réserver, pour les considérer plus tard, la nature de cet acte et ses conséquences terribles et solennelles. Vous penserez peut-être que ce n'est pas une « bonne nouvelle » que d'apprendre de telles choses que celles-là. Et si c'était là tout ce que nous eussions à vous dire, la nouvelle serait en effet bien loin d'être bonne. Mais nous avons à vous parler de *bonnes* nouvelles ; et je ne veux pas prendre congé de vous pour un mois, sans rappeler à votre pensée Jésus, « le second homme ». De lui il était écrit, bien longtemps avant qu'il vînt dans ce monde : « Il ne jugera point sur la vue de ses yeux, et ne reprendra point sur l'ouïe de ses oreilles. » Il ne chercha pas des accommodements dans la tentation comme la mère du genre humain, et n'y céda pas, comme fit Adam. Ses tentations furent infiniment plus rigoureuses que la leur. Il n'était pas dans le jardin d'Eden, entouré de délices, mais dans le désert, où il fut constamment pendant « quarante jours, tenté par Satan, et il était avec

les bêtes sauvages» (Marc I, 13). Lisez le récit de sa tentation dans Matth. IV, et dans Luc IV. Il répondit, par la parole de Dieu, à tout ce que l'ennemi put dire ou faire ; et Satan fut forcé de prendre la fuite. C'est ce Jésus, celui qui était sans péché et parfait, ce Sauveur béni, qui, plus tard, mourut sur la croix, afin que des pécheurs, tels que vous et moi, pussent avoir le pardon et la paix, la délivrance et la joie éternelle. Oh ! puissent vos cœurs être attirés à Lui ! Alors vous connaîtrez combien plus le croyant reçoit dans « le second homme » que n'ont perdu tous les hommes par le moyen du premier. Puisse telle être votre bienheureuse portion, à cause du Seigneur Jésus-Christ ! Amen !

QUESTIONS SUR « L'ENTRÉE DU PÉCHÉ. »

1. Qu'est-ce que le péché ?
2. Qui fut le tentateur de nos premiers parents ?
3. Les poussa-t-il ouvertement au péché ?
4. Comment se mit-il à l'œuvre ?
5. Nommez les trois choses, de la part d'Ève, qui amenèrent sa ruine.
6. Quel fut le nouveau motif pour pécher, que suggéra le tentateur, quand il parla pour la seconde fois ?
7. De quoi Satan est-il le père ?
8. Quelle fut la scène de la tentation de Christ ?
9. Par quel moyen Christ fut-il vainqueur du tentateur ?
10. Comment Christ donna-t-il, plus tard, la preuve de son amour pour les pécheurs ?



Christ, la lumière des Gentils ou des nations.

Dieu est le Dieu des Gentils aussi bien que des Juifs. Christ est la lumière des Gentils, comme il est la gloire de son peuple d'Israël ! Combien cela est important pour nous ! Nous ne sommes pas de la race d'Israël, mais « *pêcheurs d'entre les Gentils,* » et puisque Paul dit : « Il est arrivé de l'endurcissement en Israël, dans une partie, *jusqu'à ce que* la plénitude des Gentils soit entrée » (Rom. XI, 25), il faut que nous soyons dans les temps des Gentils, et que la plénitude des Gentils ne soit pas encore entrée, car Jérusalem est toujours foulée et Israël est toujours aveuglé.

Ces temps sont remarquables en ce que la puissance est entre les mains des Gentils et non des Juifs, et en ce que les Gentils participent à ces privilèges qui autrefois n'appartenaient qu'aux Juifs. Le salut (Rom. XI, 11), la réconciliation (vers. 15), la foi (vers. 20), la bonté de Dieu (vers. 22), telles sont les bénédictions dont l'apôtre parle comme étant maintenant accordées aux Gentils, et plusieurs siècles auparavant, Christ, par la bouche d'Ésaïe, exprime quelle consolation il trouve dans la promesse de Dieu au jour où Israël refusera de se rassembler : « Je t'ai donné pour lumière aux nations, afin que tu sois mon salut, jusqu'au bout de la terre » (Es. XLIX, 5, 6). Combien sont belles, dans ce même sens les paroles du vieillard Siméon ! Voyez-le debout dans le temple, avec l'enfant Jésus dans ses bras, disant au Seigneur : Maintenant *mes yeux* ont vu *ton salut* ». Puis avec cette largesse de cœur

que donne le Saint-Esprit, il est conduit à penser à d'autres qui seront aussi réjouis par le salut de Dieu. « *Tu l'as préparé (ton salut, c'est-à-dire ton Christ) devant la face de tous les peuples; une lumière pour la révélation des nations (tout d'abord), et la gloire de ton peuple d'Israël* » (Luc II, 30-32). Comme par la puissance du Saint-Esprit, le cœur de Siméon triomphait des préjugés nationaux, comme il débordait quand il bénissait Dieu de ce que son Christ devait éclairer les pauvres et ignorantes nations, auxquelles son peuple juif, en général, n'avait pas de meilleur nom à donner que celui de « chiens ». Siméon attendait, il est vrai, la consolation d'Israël, mais il pouvait se réjouir que d'autres participassent à cette consolation bénie, aussi bien que lui-même.

Quand l'Éternel, par le prophète Malachie, reproche aux Israélites qu'ils ne l'honoraient pas comme un père, et ne le craignaient pas comme un Seigneur (I, 6), et qu'il déclara qu'il ne prenait point de plaisir en leur culte souillé (vers. 7-10), il prononça cette gracieuse promesse concernant les Gentils : « Depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant, mon nom sera grand parmi les nations, et en tout lieu on offrira à mon nom le parfum et une oblation pure (vers. 11). Comment cela pouvait être, l'apôtre Paul nous l'enseigne (Rom. XV, 16). Par la réception de l'Évangile de Dieu, l'oblation des Gentils est agréable, étant sanctifiée par le Saint-Esprit. Avant la fin des temps des Gentils l'Évangile du royaume doit être prêché pour servir de témoignage à toutes les nations (Math. XXIV, 14), et quelques-uns parmi les nations le croiront certainement.

Sondons les Ecritures pour connaître quelle est la position et le bonheur de ceux que le Dieu des Gentils appelle (Rom. IX, 23, 24) des vaisseaux de miséricorde, préparés pour la gloire, d'entre les Gentils. — Et d'abord, l'Eternel déclare par Esaïe qu'ils seront amenés à le *chercher et à le trouver*, car il dit à qui il veut parmi eux : « Regarde à moi — Regarde à moi. » Mes chers enfants, avez-vous cherché et avez-vous trouvé Jésus ; l'avez-vous connu comme l'Agneau de Dieu, ôtant le péché du monde ? Il n'est pas encore trop tard. Les temps des Gentils ne sont pas encore accomplis. Christ dit encore aux aveugles : « Regardez à moi. » Oh ! que vos yeux soient ouverts ! Si vous saviez ce qui est empreint sur la figure de Jésus — la grâce — la miséricorde — l'amour qui pardonne, — vous vous détourneriez de toute autre chose attrayante et diriez de Lui : « Oui, tout ce qui est en Lui est aimable. » N'attendez pas jusqu'à ce qu'Il vienne sur les nuées. Regardez à Lui maintenant — qu'un regard amène le salut, car lorsqu'Il viendra, si vous n'avez jamais regardé à Lui à salut, ce sera pour la destruction qu'on le verra. — « Vous tous les bouts de la terre, regardez à moi et soyez sauvés » (Es. XLV, 22), est une parole bien encourageante adressée aux pécheurs d'entre les Gentils. — Dieu a donné Christ pour être la lumière des nations (Es. XLII, 6). Christ se réjouit de ce qu'Il est glorifié aux yeux de l'Eternel à cause de cela, durant sa réjection par Israël (XLIX, 5). Les saints d'entre les Juifs s'en réjouissent, comme firent Siméon et Paul, et les Gentils sont aussi appelés à s'en réjouir (Rom. XV, 10, 11). Plus les ténèbres sont gran-

des, plus il y a de joie en voyant la lumière. Les ténèbres des Gentils sont d'épaisses ténèbres.

Mes chers enfants, vous êtes-vous réjouis dans la lumière? Christ est-il une lumière pour vous? Par nature, nous sommes dans les ténèbres, nous ne pouvons voir ce que Dieu est. Christ sait ce que Dieu est. Dans ce sens Il est la lumière. Chacun, naturellement, a de fausses idées concernant Dieu. L'Évangile de Christ seul corrige ces idées. Croyez-vous que Dieu soit ce que l'Évangile dit qu'Il est, ce que Christ montre qu'Il est? S'il en est ainsi vous vous *réjouirez*. Vous louerez et célébrerez l'Éternel, ainsi que les nations sont invitées à le faire (Rom. XV, 10, 11; Ps. CXVII, 1). — En outre les Gentils auront le bonheur d'être gouvernés par Christ et ils sont appelés à avoir espérance en Lui (Rom. XV, 12).

Mais, hélas! chers enfants, les Gentils comme les Juifs sont devenus indifférents aux jugements et à l'amour de Dieu. Les Gentils comme les Juifs ont abusé de tous les dons et de toutes les grâces de Dieu; ni les Juifs ni les Gentils, comme nation, n'ont reçu Christ. Le temps où cela aura lieu est encore à venir. Des individus furent et sont encore choisis parmi les Juifs, pour être éternellement sauvés, mais la nation le détestait et le déteste encore (Es. XLIX), et la nation fut jugée et l'est encore jusqu'à ce jour. Ils dirent: « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous. » Christ considère ceux-là comme ses ennemis, et « ils seront tués devant Lui » (Luc XIX, 14, 27). Ils seront misérablement détruits — brisés — écrasés, — telles sont les expressions que le Seigneur emploie (Math. XXI, 41, 44). Dans une autre occasion Il parle de ceux qui re-

jetèrent son amour comme étant des meurtriers qui seront détruits par les troupes du roi, et dont la ville sera brûlée (XXII, 1-7).

Le Seigneur *supporte* encore les Gentils; ils ne sont pas encore *retranchés*, ni abandonnés pour être jugés. Pendant plus de 1800 ans, l'Évangile leur a été prêché et l'est encore, des individus ont été et sont chaque jour recueillis parmi eux pour le salut éternel. Cependant comme *nations*, les Gentils détestent Christ autant que les Juifs le faisaient. Toute leur histoire le montre. Notre précédente leçon nous a montré la fin de leurs temps, mais les livres prophétiques en parlent beaucoup plus longuement encore, et nous devons les étudier, car ces choses nous concernent de très-près !



REGARDEZ.

« Vous tous les bouts de la terre, regardez vers moi, et soyez sauvés ; car je suis le Dieu Fort, et il n'y en a point d'autre » (Esaïe XLV, 22).

ÉCOUTEZ.

« Écoutez, et votre âme vivra » (Esaïe LV, 3).

CROYEZ.

« Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé, toi et ta maison » (Actes XVI, 31).

VENEZ.

Jésus dit : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos » (Matthieu XI, 28).





Le rouge-gorge reconnaissant.

Pendant un hiver très-rigoureux, je me rendis un matin, pour passer la journée, chez deux dames qui demeuraient alors à la campagne. La neige couvrait la terre, je les trouvai assises auprès d'un bon feu dans un petit salon bien chaud et bien confortable. Elles venaient de terminer leur déjeuner ; la plus jeune émiettait du pain dans une soucoupe et me dit qu'elle préparait le repas d'un petit visiteur qui venait chaque matin.

Je me demandais qui ce pouvait être qui devait manger ce déjeuner, et quand Mlle J. s'écria : « Chut ! je l'entends, » mes yeux se dirigèrent du côté de la porte, croyant voir entrer leur ami. Cependant je m'aperçus qu'elles regardaient du côté de la fenêtre, et quand on

l'eut ouverte, alors entra en sautillant un charmant petit rouge-gorge qui se mit à becqueter les miettes de pain, non-seulement dans la soucoupe, mais aussi dans la main de mon amie.

Il ne paraissait pas éprouver la moindre crainte, mais de temps en temps il la regardait avec ses petits yeux noirs en gazouillant gaîment. Lorsqu'il eut terminé son repas il poussa un petit cri perçant comme pour dire : merci, et s'envola dans un bois près de la maison.

Il y avait de jolis sentiers dans ce bois, et un peu plus tard dans la journée, mes amies m'invitèrent à m'y promener avec elles. Mlle J. avait pris des miettes de pain pour son « petit ami » et, les répandant sur le sol, elle se mit à appeler « Pierrot ! Pierrot ! » Je me cachai afin qu'il ne fût pas effrayé par la vue d'une étrangère. Dès que son amie l'eut appelé, on entendit un léger frôlement dans les buissons, et bientôt parut le joli rouge-gorge qui se mit à becqueter les miettes de pain à ses pieds. — Cela m'étonna et je dis : « Après tout il ne vient que pour ce que vous lui donnez. Ce sont les miettes qu'il aime et non pas vous. »

« C'est ce que nous allons voir, » répondit Mlle J. Elle s'éloigna passablement des miettes et appela de nouveau : « Pierrot ! Pierrot ! » en étendant sa main. A l'instant le fidèle petit oiseau quitta ses miettes, se percha d'abord sur une petite branche droit au-dessus d'elle, pour voir tout autour si elle était bien seule, puis sauta en bas et s'établit sur sa main d'un air tout à fait à l'aise et heureux. « Certainement, dis-je alors, il vous aime mieux que les miettes. »

Nous quittâmes le bois et nous avançâmes dans la

campagne. Nous avons bien marché plus d'une demi-lieue lorsque je crus voir un autre rouge-gorge qui nous observait d'un arbre voisin. « Je crois que tous les rouges-gorges de la contrée vous connaissent, » dis-je à Mlle J. Elle regarda dans la direction de mon doigt et, après un instant d'hésitation, s'écria : « Eh ! c'est mon petit chéri ! Pierrot ! Pierrot ! »

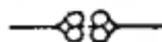
L'oiseau se mit immédiatement à battre des ailes et à gazouiller comme s'il était ravi d'être remarqué par son amie. Nous l'observâmes alors avec plus d'attention et vîmes qu'il la suivait partout où elle allait, voltigeant de buissons en buissons et ne la quittant pas de vue jusqu'à ce qu'elle atteignît la maison ; alors il fit un cri comme pour lui dire adieu et s'envola dans son bois natal.

J'ai su par mes amies que cet incident ne se répéta pas une ou deux fois seulement, mais chaque fois qu'elles sortaient de la maison pour faire leurs promenades, et lorsqu'à la fin de l'hiver elles durent quitter cette campagne elles furent bien affligées de se séparer de leur cher et fidèle petit oiseau, et sans doute qu'il les regretta aussi, quoiqu'il pût alors trouver de la nourriture dans les bois et n'eût plus besoin de miettes.

Maintenant, chers enfants, quelle leçon pouvez-vous retirer de l'histoire du petit rouge-gorge ? Voyez combien il était reconnaissant envers son amie pour quelques pauvres miettes de pain. N'avez-vous pas, *vous*, un Ami qui vous a nourris, non pas pendant un hiver, mais pendant toute votre vie, qui vous a donné, en outre, des vêtements, une maison, de bons parents et des amis qui vous aiment ? Avez-vous jamais remer-

cié votre ami pour tout cela ? Si vous ne l'avez pas fait, vous pouvez prendre exemple du rouge-gorge. Il y a *un* don plus précieux que tout autre que nous tenons de Dieu, c'est son Fils qu'il a donné pour mourir pour les pécheurs. Vous savez que vous êtes tous des pécheurs, et comme tels en danger de la mort éternelle. Mais lorsque nous étions « encore des pécheurs, Christ est mort pour nous » (Rom. V, 8). Jésus, le Fils de Dieu (Jean I, 34), le don ineffable de Dieu (2 Cor. IX, 15), est le vrai pain du ciel, et ceux qui mangent de ce pain vivront éternellement (Jean VI, 58).

Maintenant si vous croyez ce que Dieu vous dit de Jésus, votre ami, et vous confiez en son sang pour vous laver de vos péchés, vous mangez de ce pain vivifiant. Alors vous aimerez Celui qui vous a tant aimé et vous ne le redouterez pas, mais vous écouterez sa voix et essayerez de le suivre (Jean X, 27), comme l'oiseau suivait son amie. C'est-à-dire vous chercherez à savoir ce qu'il vous dit dans sa Parole, et à lui être semblables. Et vous ne serez *jamais* séparés de votre ami, comme le fut le rouge-gorge, mais vous serez pour toujours avec lui dans le ciel.



Une conversion.

Carletta.

M. B., incrédule de trente ans, semblait s'enraciner dans son incrédulité; tous ses amis chrétiens l'avaient abandonné, sauf un seul, qui déclara qu'il continuerait de le voir et de prier pour lui tant qu'il vivrait.

« Je veux, disait-il, croire qu'il passera des ténèbres à la merveilleuse lumière du Dieu vivant. »

Aussi chaque fois que M. H. se rencontrait avec son ami, il lui parlait des intérêts de son âme.

Un jour, les deux amis se trouvèrent ensemble dans un hôtel pour dîner. Le repas fini, ils se disposaient à sortir, quand les sons argentins d'une voix d'enfant fixèrent leur attention. « Quelle voix harmonieuse ! Quels doux accords, quelle pureté, quelle finesse dans cette voix, quelle mélodie ! » s'écria B.

— Va-t'en, paresseuse, cria d'une voix de colère un des garçons de service. Va-t'en d'ici au plus vite, entends-tu !

— Laissez-la entrer, dit B. en s'avançant.

— Nous ne permettons pas à ces gens-là d'entrer ici, dit le garçon, mais elle peut aller dans la salle de lecture, si vous voulez.

— Cela m'est égal, pourvu que je puisse l'entendre chanter, répliqua B.

Les deux amis suivirent la petite; elle était enveloppée d'un manteau en lambeaux, qui laissait voir la taille la plus fine et la plus délicate; ses pieds mouillés laissaient sur le parquet une empreinte humide. Curieux de voir sa figure, qui semblait très-distinguée, B. l'attira dans la partie la plus éclairée de la salle, où il n'y avait qu'un très-petit nombre de lecteurs. Là il put remarquer, sous un teint olivâtre et malgré des traits amaigris et vieillis par la souffrance, des signes de jeunesse, que faisaient ressortir encore d'épais cheveux noirs et deux yeux dont la douceur aurait amolli le cœur le plus dur.

— Cette enfant est malade, dit B. avec compassion.

— Que chantes-tu, ma petite ? ajouta-t-il.

— Je chante en italien et un peu en français, répondit-elle avec douceur.

B. regarda ses souliers.

— Mais, s'écria-t-il, ces chaussures sont pleines de trous, elle a les pieds tout trempés !

Pendant ce temps l'enfant commença à chanter. Elle avait rejeté son manteau en arrière et elle joignit ses petites mains sur sa poitrine. L'air et les paroles étaient des plus simples. Sa petite chanson commençait ainsi :

Il y a une heureuse patrie
Loin dans les cieux...

Sa voix était mélodieuse et comme céleste.

— Où as-tu appris cette chanson ? dit B., quand l'enfant eut fini.

— A l'école du dimanche, répondit la petite fille, avec simplicité.

— Penses-tu qu'il y a une autre vie, où l'on est heureux ? continua B.

— Oui, j'en suis sûre, et je vais chanter là, dit-elle d'une voix si calme et si décidée, que tous en furent surpris.

— Tu vas chanter là ?

— Oui, Monsieur, maman me l'a dit ; elle a chanté avec moi, jusqu'à ce qu'elle soit tombée malade ; alors elle m'a dit qu'elle ne chanterait plus sur la terre, mais qu'elle chanterait là-haut, dans le ciel.

— Eh bien, et après ?

— Après elle mourut, Monsieur. — Et ses larmes coulaient le long de ses joues, colorées par l'émotion.

— Mais si elle est morte, toi, tu peux vivre, ma petite.

— Oh ! non, Monsieur, non, dit l'enfant avec vivacité, j'aime mieux aller auprès de maman ; souvent j'ai mal au côté, et je tousse comme elle ; là-haut il n'y aura plus de chagrin, tout y est si beau !

— Et comment le sais-tu ? demanda l'incrédule.

— Maman me l'a dit.

Ces paroles simples et assurées frappèrent B. Lui aussi avait eu une mère qui priait. Il eut de la peine à contenir son émotion. Il fit un appel à ceux qui l'entouraient, et bientôt l'enfant se retira les poches bien garnies, et en possession de plus d'argent qu'elle n'en avait jamais vu.

B. suivit la petite fille dans les rues sombres de la ville ; ils arrivèrent bientôt au réduit obscur et humide où gisait son père malade. Carletta (c'était son nom) se jeta dans ses bras, en lui montrant ce qu'elle avait apporté.

— O papa, voilà de quoi t'acheter du bouillon et des oranges !

— Je vous remercie, Monsieur, dit le père ; je suis bien malade, et nous avons faim et froid. Que Dieu vous bénisse !

B. le quitta en promettant de revenir.

Un mois plus tard les deux amis s'acheminaient ensemble vers la demeure du père de Carletta, lorsqu'ils rencontrèrent un convoi funèbre et apprirent que l'enfant était doublement orpheline. Carletta était elle-même malade. B. la trouva couchée et d'une pâleur effrayante. Il s'assit à côté d'elle tandis qu'elle tournait vers lui ses grands yeux noirs pleins d'expression.

— Tu n'es donc pas mieux, mon enfant ?

— Oh ! non, Monsieur ; mon père est allé là-haut et j'y vais aussi.

— Là-haut ! Et B. regarda involontairement son ami.

— Je voudrais pouvoir chanter encore pour vous, dit l'enfant en joignant ses petites mains.

— Tu voudrais chanter ?

— Oh ! oui, mais cela me fait tant de mal ! Là-haut je ne souffrirai plus.

— Est-ce que tu as entendu parler de Jésus ? dit l'ami de B.

— Oh ! oui.

— Et sais-tu qui il était ?

— Le bon Jésus ! murmura l'enfant avec un doux sourire.

— Oh ! mon ami, ceci me brise ! dit B. en couvrant son visage avec son mouchoir.

— Ne pleurez pas ! oh ! ne pleurez pas ! dit l'enfant ; je suis si heureuse !

Et son regard brillait d'une joie céleste.

— Pourquoi es-tu si contente ? dit B.

— Je suis contente de m'en aller. Je souffre du froid, de la faim.... J'ai tant souffert l'hiver passé ! mais ma mère me chantait des cantiques ; elle me disait que, si j'étais sage, le Sauveur m'aimerait et me conduirait dans une meilleure demeure ; aussi j'essaye d'être sage pour y aller bientôt ; je chanterai là-haut, et je serai si heureuse ! Christ enverra ses anges pour me chercher. Oh ! que j'ai sommeil.

Elle ferma les yeux en soupirant légèrement.

— La foi et l'espérance, sont-ce de vains mots ? de-

manda H. , pendant que les deux amis contemplaient ces traits pâles, beaux d'une beauté céleste.

— Ah ! mon cher ami, pour changer de place avec cette enfant, je renoncerais à tout ce que je possède, répondit B. d'une voix entrecoupée.

— Pour lui ressembler, vous n'aurez besoin de rien donner ; vous n'avez qu'à renoncer à votre obstination, à vos doutes incrédules ; regardez à Jésus-Christ ; imitez ce jeune enfant qui va chanter les louanges de son Sauveur dans le ciel. Que la raison se taise devant une foi si simple et si sentie !

Il n'y eut pas de réponse.

Un docteur entra, se tint à une petite distance et secoua la tête. A ce moment les mains de Carletta étaient en mouvement, les bras levés, les yeux ouverts et tournés vers le ciel.

— Oh ! regardez, regardez, s'écria-t-elle, voilà ma mère, voilà les anges ; ils chantent tous, ils chantent tous !

Sa voix s'altéra, ses bras retombèrent, ses yeux, qui resplendissaient d'une lumière céleste, se tournèrent vers ceux qui l'entouraient, comme un muet témoignage de reconnaissance.

— Il n'y a pas de doute que l'âme triomphe maintenant, soupira M. H.

— C'est étonnant ! répliqua B. Est-elle partie ?

Il s'élança de sa chaise comme s'il eût voulu la retenir ; mais le front était déjà froid comme le marbre, les yeux avaient perdu le feu de la vie : elle était morte en les regardant.

— Veux-tu prier ? dit H. à son ami.

Pendant un instant il n'y eut pas de réponse ; alors vinrent des larmes, et il s'écria en sanglotant :

— Oui, prions, prions.

Et à côté de ce jeune enfant mort s'éleva une prière vers le trône de Dieu. Cette prière ne fut-elle pas entendue ?

(Archives du Christianisme.)



Comment apprenez-vous vos leçons ?

Une petite fille est assise avec un livre sur la table devant elle. Elle paraît le regarder, mais je ne pourrais pas dire qu'elle le lit avec attention. Non, car elle pense à tout autre chose ; son esprit est occupé d'un dîner auquel elle est invitée pour le lendemain. Cependant elle se souvient qu'il faut qu'elle apprenne ses leçons. Comme elle désire que ce soit bientôt fini ! elle est ennuyée de rester assise et tranquille, et elle aimerait beaucoup mieux sortir et courir. Mais un petit chat entre dans la chambre et, ayant trouvé un peloton, il se met à le rouler sur le plancher, et Emilie détourne les yeux de son livre pour le regarder jouer. Quand donc saura-t-elle sa page ? Nous la laisserons pour visiter une autre jeune fille, qui s'appelle Caroline. Elle a aussi des devoirs à faire, et même fort difficiles. Caroline n'a pas beaucoup de goût pour ses leçons, mais elle fait tous ses efforts pour les bien apprendre. Dois-je vous dire pourquoi ? C'est parce qu'elle aime le Seigneur Jésus. Elle désire regarder à Lui dans tout ce qu'elle fait. Quand elle apprend une

leçon , elle s'efforce de l'apprendre bien , pour Lui plaire. Voyez avec quelle attention elle lit son livre. Ecoutez ! l'on entend de la musique dans la rue ; Caroline l'entend aussi et elle aimerait à y aller voir. Mais elle pense que ce serait mal. Elle se rappelle que son Sauveur ne cherchait pas sa propre satisfaction, et elle redouble d'application à son ouvrage. Bientôt sa leçon est apprise et , le cœur content , elle peut aller jouer.

Jeune lecteur, à laquelle ressemblez-vous — à Emilie ou à Caroline ?



Extraits du journal d'un jeune garçon.

1 mars 18.. « Je suis dans un grand bonheur aujourd'hui : je vois que le Seigneur a exaucé mes prières et qu'il me bénit de plus en plus. Ce bon Sauveur qui me comble de bienfaits , dont je suis complètement indigne, et qui écoute mes faibles prières, oh ! combien je dois le bénir et l'aimer , en lui demandant encore de disposer mon cœur à le faire. En effet , je serais bien loin de pouvoir le faire par moi-même, car, sauf le mal, nous ne pouvons rien faire qui ne soit une pure grâce de Dieu... Bénissons et louons donc le Seigneur ; reconnaissons notre faiblesse et notre néant devant Lui, et donnons gloire, gloire à jamais'au Souverain Maître des cieus et de la terre, qui s'appelle de ce nom immense : **L'ETERNEL**, qui est le Tout Puis-

sant, et qui, dans son amour ineffable, s'est abaissé jusqu'à nous afin de nous racheter et de nous amener à Lui pour être éternellement heureux auprès de Lui !
Amen !

**Prière de parents chrétiens en faveur de
leurs enfants.**

O Jésus ! d'Israël berger doux et fidèle,
Dont le cœur est d'amour si plein !
Tu chéris les agneaux que ta voix tendre appelle,
Et tu les nourris dans ton sein.

Laissez-les approcher, nous dis-tu, je les aime,
Ne méprisez pas ces petits ;
Car ce fut pour bénir tous ceux qui sont de même
Que des hauts cieus je descendis.

Nous te les consacrons par notre humble prière,
Seigneur ! écoute nos accents ;
Joyeux d'avoir en Toi, nous-mêmes, un bon Père,
Que nos enfants soient tes enfants !

Que tous nos chers enfants t'aiment, cherchent ta face,
Sauveur miséricordieux !
Prends-les entre tes bras, afin que de ta grâce
Tous les dons reposent sur eux.

S'ils doivent, orphelins, demeurer sur la terre,
Tu seras leur sûr protecteur ;
Et si nous, nous devons pleurer sur leur poussière,
Tu consoleras notre cœur.





Le péché effacé.

Fragment d'une lettre à une petite fille.

« Lorsque ma chère petite fille saura lire sa Bible, elle apprendra que la raison pour laquelle il y a tant de chagrins et de douleurs dans le monde, c'est parce qu'il y a tant de péché. Tu n'aurais pas sujet de pleurer, comme tu le fais probablement souvent, si tu n'avais pas un méchant petit cœur et si tes chers frères et sœurs n'avaient pas aussi de méchants petits cœurs. Mais Dieu nous enseigne, par sa *grâce*, à nous pardonner les uns aux autres ; et lorsque nous sommes affligés à cause de nos méchants cœurs, Dieu nous dit

qu'il nous a tant aimés que de donner son cher Fils pour mourir à *notre place* ; et encore , que si nous croyons en Jésus tous nos péchés seront pardonnés. Et il nous pardonne nos péchés si pleinement, si entièrement, qu'il ne s'en *souvient* même plus. Il *les efface*. J'avais écrit le mot péché à l'endroit où est cette tache , mais maintenant tu vois qu'il n'en reste pas trace. De même, lorsque nous croyons en Jésus, Dieu met le précieux sang de Christ sur tout ce qui est dans nos méchants cœurs, et alors, au lieu de voir le péché sur nous, il voit le sang de son cher Fils. Que le Seigneur t'accorde cette grâce, telle est la prière de ton bien affectionné ***.



Ce qu'est le péché.

Lorsque Adam et Ève mangèrent du fruit dont Dieu leur avait dit de ne pas manger, ce fut comme s'ils eussent dit : « Dieu n'a pas le droit de nous ordonner de faire telle chose ou de ne pas faire telle autre. Nous sommes nos propres maîtres, et nous ferons comme il nous plaira ». Or il y avait là rébellion ; et le péché est une rébellion — rébellion contre Dieu. Qu'il serait triste, qu'il serait horrible pour un enfant de parler de cette manière à son père ou à sa mère. Et pourtant, chers enfants, c'est tout comme si vous parliez ainsi, chaque fois que vous désobéissez à vos parents. Mais quelle affreuse chose que nos premiers parents aient pu ainsi parler de Dieu ! N'est-ce pas horrible au delà de toute expression ? Il est vrai que leurs lèvres ne proférèrent pas ces pa-

roles; et il en est de même de nous quand nous péchons contre Dieu. Mais leurs actions le disaient, si leurs lèvres ne l'exprimaient pas; et nous, nous en faisons autant, toutes les fois que nous désobéissons à Dieu, et que nous péchons ainsi contre lui.

L'acte de nos premiers parents semble dire: « Nous ne devons rien à Dieu. Il est bien agréable de vivre, de posséder des facultés telles que les nôtres, et d'avoir des objets à l'égard desquels nous pouvons exercer ces facultés; mais nous ne devons rien à Dieu pour tout cela. Nous aimons bien voir la lumière, entendre le chant des oiseaux, sentir le parfum des fleurs, et savourer les fruits qui mûrissent autour de nous, mais ce n'est pas à Dieu que nous sommes redevables du moindre de ces agréments. Il n'a aucun droit, en raison de ces choses, à notre obéissance ou à notre amour ». Quelle vile ingratitude il y avait là ! Chers enfants, le péché est de l'ingratitude. Et quoique nous eussions tous honte de proférer de telles paroles, combien souvent nos actions n'ont-elles pas fait entendre ce langage ?

En désobéissant à Dieu, ce fut comme si nos premiers parents eussent dit : « Nous ne nous mettons pas en peine de plaire à Dieu. Il paraît qu'il lui serait agréable que nous ne touchassions pas à cet arbre qui est au milieu du jardin; mais nous préférons nous faire plaisir à nous-mêmes en en mangeant, sans nous mettre en peine si la chose lui plaît ou si elle lui déplaît. En un mot, nous ne faisons aucun cas de son approbation, et il nous est indifférent que nous la possédions ou non ». Quel mépris de Dieu ! Quelle insensibilité à sa faveur ! Chers enfants, tout

péché renferme le mépris de Dieu. Toutes les fois que nous faisons ce que nous savons devoir lui déplaire, nous disons, par nos actions, que nous ne nous soucions pas de lui être agréables ou non.

Il est vrai qu'il y avait une menace; et la femme, au premier abord, parut la craindre. Mais quand elle eut écouté plus au long les paroles de l'ennemi, et qu'elle eut étendu sa main pour prendre de ce fruit, elle semblait dire : « J'ai surmonté mes craintes. Dieu ne dit pas la vérité. Je ne crois pas que je mourrai de mort; Dieu dit que je mourrai de mort, mais sa parole n'est pas vraie. » Quel outrage à Dieu, que de le faire ainsi menteur! Mais le péché outrage toujours Dieu de cette manière. Il procède de l'incrédulité; or l'incrédulité donne toujours un démenti à Dieu.

Adam, il est vrai, ne fut pas trompé. C'est ce que nous dit 1 Tim. II, 14. Son acte, par conséquent, fut une bravade directe contre Dieu. Ce fut comme s'il eût défié Dieu d'accomplir sa menace.

Dieu avait créé l'homme à son image, et l'avait établi sur toutes les œuvres de ses mains. Mais nos premiers parents ne se contentèrent plus de la place que Dieu leur avait donnée; ils aspirèrent à devenir comme Dieu lui-même, « sachant le bien et le mal ». Quel orgueil! Quelle ambition!

Remarquez aussi, chers enfants, comment le péché consiste encore à choisir le *moi* à la place de Dieu. Considérez presque tous les traits du péché de nos premiers parents, et vous en verrez la preuve. Y avait-il rébellion, ainsi que nous l'avons vu? Qu'était-ce que cela, sinon *la propre volonté*, choisir de faire leur propre volonté au lieu de la volonté de Dieu? Y avait-

il manque de cœur et mépris de la faveur de Dieu ? Qu'était-ce que cela , sinon *se plaire à soi-même* ? Ils aimèrent mieux se plaire à eux-mêmes que de plaire à Dieu. Y avait-il un démenti donné à la vérité de Dieu, et un défi à sa juste colère ? Qu'était-ce que l'une et l'autre de ces dispositions, sinon *la confiance en soi-même* ? Ils préférèrent se confier en leurs propres pensées et en leur propre force , plutôt que de se confier en Dieu et en sa parole. Leur souhait fut-il d'être égaux à Dieu ? Qu'était-ce que cela, sinon *s'élever soi-même* de la manière la plus mauvaise ? S'élever soi-même, se confier en soi-même, plaire à soi-même, faire sa propre volonté ; tels sont les caractères qui distinguent le péché, partout où on le trouve.

Mais, tandis que, d'un côté, le péché consiste à préférer ainsi le *moi* à Dieu, de l'autre Satan est celui qui, en réalité, prend la place de Dieu dans le cœur du pécheur. Adam et Ève se méfièrent de Dieu ; mais ce fut parce qu'ils avaient commencé à se fier à l'ennemi de Dieu. Ils choisirent Satan pour leur ami, à la place de Dieu. Ils mirent en doute la parole de Dieu, mais ils crurent le mensonge de Satan. Ils ne songèrent qu'à se plaire à eux-mêmes, et ne se soucièrent pas de plaire à Dieu ; mais ce fut Satan — lui meurtrier — qui trouva son plaisir dans la ruine de ses victimes, aussi bien que dans leur rébellion contre Dieu. En un mot, l'homme devint l'ennemi de Dieu, et l'esclave de Satan.

Il nous reste encore à retracer les effets de ce terrible changement. Mais pensez, chers lecteurs, à l'amour que Dieu a montré, après toutes ces choses, en envoyant son propre Fils dans le monde, pour sauver

les pécheurs. Croyez à cet ineffable amour. Réfugiez-vous en Jésus, auprès de ce Sauveur béni. Mettez votre confiance en son sang précieux. Ce sang purifie de tout péché. Oh ! puissiez-vous être les témoins de sa puissance pour sauver !

QUESTIONS SUR « CE QU'EST LE PÉCHÉ. »

1. Quel est le trait qui vous a été d'abord présenté, dans le péché de nos premiers parents ?
2. Quelle autre vile disposition fut manifestée par leur acte ?
3. Quelle était la chose dont ils ne se soucièrent pas ?
4. Qu'est-ce qui fut ainsi manifesté ?
5. Comment Ève outragca-t-elle Dieu ?
6. Comment le péché l'outrage-t-il toujours ainsi ?
7. En quoi le péché d'Adam différa-t-il de celui d'Ève ?
8. En péchant contre Dieu, que préférons-nous à Dieu ?
9. Mentionnez les différents caractères du péché sous ce rapport ?
10. En préférant leur propre voie à celle de Dieu, qui choisissaient-ils pour leur ami ?
11. A quoi avez-vous été exhortés ?



Babylone et l'Antichrist.

Apoc. XIII, XVIII, XIX.

Dans les anciens temps, Babylone était la plus grande et la plus riche cité du monde. Les hommes commencèrent à la bâtir bientôt après le déluge, disant : « Acquérons-nous de la réputation » et ils ne cessèrent de bâtir que quand ils ne purent plus se comprendre les uns les autres (Gen. XI, 1-9). Elle fut d'abord ap-

pelée Babel, c'est-à-dire confusion, parce que ce fut là que l'Éternel confondit le langage de toute la terre. Nemrod, petit-fils de Cam, qui commença d'être puissant sur la terre, fit de Babel le commencement de son royaume (Gen. X, 10). Elle devint de plus en plus considérable, et seize siècles après sa fondation, nous savons que Nébucadnetzar, se promenant dans son palais royal, s'écria : « N'est-ce pas ici *Babylone la grande*, que j'ai bâtie pour être la demeure royale, par le *pouvoir de ma force* et pour la gloire de ma *majesté* ». Nous connaissons le jugement qui frappa le roi pour s'être enorgueilli, mais la leçon qu'il donne aux autres n'a dès lors pas beaucoup servi. Le cœur de l'homme est le même aujourd'hui. L'homme continue à se vanter de ses actions, de sa puissance, il continue à rechercher sa propre gloire et non la gloire de Dieu. Jérémie L et LI, et Esaïe XIII, XXI, et XLVII traitent de la gloire de Babylone et prédisent sa ruine. Daniel la vit passer en d'autres mains, V, 31. A cette époque Babylone était appelé « le marteau de toute la terre », parce qu'elle avait brisé tant de nations; elle était le siège de la première Bête, comme qui dirait l'ancre du lion. Babylone était aussi comparée à une coupe d'or, remplie de vin et qui enivrait et rendait folles les autres nations. Cela veut probablement dire que d'autres nations, par leurs communications avec elle, prirent part à ses abominations. N'oublions jamais que, durant tout le temps des Gentils, aucune régénération nationale n'a lieu. A l'heure qu'il est les nations ont tous les principes et le caractère de Babylone. Quoique Babylone, telle qu'elle était alors, « soit tombée », les villes des nations ont encore le caractère de Babylone,

et par conséquent le même jugement les attend (Apoc. XVI, 19). L'apôtre Jean, mû par le même esprit qu'Ésaïe et Jérémie, décrit en termes semblables, mais encore plus terribles, la gloire et la désolation de Babylone (XVIII). Il importe moins pour nous de savoir quel endroit en particulier il avait en vue, que d'examiner soigneusement si nos goûts, nos désirs et nos sentiments ressemblent à ceux de Babylone. Lisons la description toute entière et interrogeons nos cœurs. Il y a quelques points qui peuvent parler même à la conscience d'un enfant. Au vers. 7, nous lisons : « elle s'est glorifiée et a été dans les délices et a dit *en son cœur* (souvenez-vous, chers enfants, que Dieu entend ce que vous dites dans vos cœurs) : « Je siége en reine, je ne suis point veuve et je ne verrai point de deuil ». Votre cœur est-il semblable au cœur de Babylone, se glorifiant en lui-même et non en Dieu ; — aimant le plaisir et non pas Dieu ; ne désirant que joie, indépendance et prospérité terrestre ? Des multitudes seront dans cet état jusqu'à la fin. Ils diront « paix et sûreté » la veille même de leur soudaine destruction (1 Thess. V, 3). — L'apôtre Jean dit dans son Épître : « N'aimez pas le monde ni les *choses* qui sont au monde ; si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui. Car tout ce qui est au monde, c'est-à-dire la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est point du Père, mais est du monde. Et le monde passe avec sa convoitise » (1 Jean II, 15-17). Dans la description que l'apôtre nous donne de Babylone nous voyons clairement tout cela — les convoitises ou désirs de la chair et des yeux sont décrits, comme aussi la manière dont ils passent (12-14). Ap-

pliquez cela à vos consciences et moi à la mienne. Vos âmes sont-elles comme l'âme de Babylone, désirant des choses bonnes et excellentes, convoitant de beaux vêtements, trouvant vos plaisirs dans les joueurs de harpe, de hautbois, et les musiciens et dans l'exoès du luxe de Babylone? (vers. 22, 23). Je suis sûr que oui, à moins que vous ne connaissiez quelque chose de meilleur. Je suis sûr que oui, à moins que vous n'ayez senti l'attraction de la croix de Christ, par laquelle vous êtes crucifiés au monde et le monde vous est crucifié. Si vos cœurs sont donnés au monde, vous êtes citoyens de Babylone dans laquelle vous demeurez; si vos cœurs se reposent sur Christ, vous êtes citoyens de la Jérusalem céleste. Si vous restez en communion avec les pensées et les désirs de Babylone et des autres villes des nations, vous tomberez quand elles tomberont et leurs ruines vous écraseront: si vous êtes amenés à la communion de Christ, vous serez enlevés avec tout son peuple au-dessus des désolations de la terre, pour le rencontrer en l'air. — Toute créature de Dieu est bonne, mais l'homme pèche en les employant pour sa propre gloire et non pour la gloire de Dieu. Si celui qui aime Dieu a des biens de ce monde, il doit les employer pour Dieu (1 Jean III, 17). Celui qui aime les plaisirs hait Dieu et son peuple (Apoc. XVIII, 6, 20, 24). Les persécutions des saints sont toujours en rapport avec l'amour du monde et de sa gloire. Dans le royaume de Babylone sous Nébucadnetzar vous voyez le commencement des terribles persécutions contre les saints; or retenez dans vos jeunes cœurs le fait béni que trois jeunes hommes (peut-être trois enfants), par la grâce de Dieu, lui rendirent témoignage alors. Que ne pouvez-

vous faire aussi par la même grâce ! Nébucadnetzar fit une statue d'or pour être adorée ; dès lors l'homme a constamment élevé quelque chose de contraire à l'Esprit de Dieu, pour lequel il demande respect si ce n'est adoration. Prenez garde que vous ne soyez tentés de respecter, bien moins encore d'adorer ce que l'homme a élevé. Considérez la fidèle hardiesse de ces trois enfants (Dan. III, 16). Considérez aussi l'amour du Fils de Dieu envers eux, marchant avec eux dans le feu, parce qu'ils ont *abandonné leurs corps* pour ne servir aucun dieu que leur Dieu, et ne se prosterner point devant aucun autre (25, 28). Ce n'était pas une petite preuve de foi en Dieu que de ne pas suivre le torrent d'adorateurs de *tous* les peuples, les nations et les langues pour aller adorer la statue d'or. Le cor, le clairon, la harpe, la saquebute, le psaltérion, la symphonie et toute sorte de musique les invitaient par leurs sons doux et séducteurs, mais ils les invitèrent en vain, ils surmontèrent tout *par la foi*.

Dans la vision prophétique, nous avons vu que Nébucadnetzar représentait la première *Bête*. Il fit cette statue d'or. Dans un certain sens on pourrait dire qu'elle était l'image de la Bête, car la Bête l'éleva, quoique n'ayant pas l'intention de se représenter lui-même comme la tête d'or. — Maintenant considérez attentivement un passage prophétique qui répond à cette histoire. L'apôtre Jean, qui comme Daniel était un homme tendrement aimé de Dieu, vit en vision une bête (Apoc. XIII), la *dernière* Bête qui doit être sur la terre. Elle était beaucoup plus terrible et plus puissantes que les bêtes que Daniel avait vues. Vous savez que l'une de celles-ci était comme un lion, une autre

comme un ours, une troisième comme un léopard, mais cette dernière était semblable à ces trois bêtes féroces (vers. 2). L'une des premières bêtes avait quatre têtes; une autre dix cornes, mais cette dernière avait sept têtes et dix cornes; c'était un vrai monstre. Mais ce n'est pas tout; — ces bêtes ou rois régnèrent selon leur propre volonté et leur puissance, et il ne nous est pas dit qu'ils possédèrent une plus grande portion de la puissance de Satan que bien d'autres méchants hommes, mais Jean dit que cette dernière Bête avait la puissance, le trône et la grande autorité du dragon, c'est-à-dire du diable. Satan est tout entier en elle. Comparez 2 Thess. II, et chacun verra qu'aucune autre bête n'est comme cette Bête (Apoc. XIII, 4). Ainsi que nous l'avons vu dans d'autres prophéties, une bête représentait un royaume ou plutôt la tête d'un royaume. Nous croyons qu'il en est de même ici. L'autre Bête qui monta après cette première bête si différente de toutes les autres (vers. 12-19), représente un faux prophète (XIX, 20). Le Seigneur a annoncé qu'avant son retour il s'élèvera de faux christes et de faux prophètes, qui feront de grands prodiges et des miracles, pour séduire même les élus s'il était possible. Mais la sauve-garde des saints sera que Christ le leur a prédit (Matth. XXIV, 24). La Bête décrite ici peut à bon droit être appelée le faux Christ et le faux Prophète. Dans d'autres passages elle est appelée l'Antichrist (1 Jean II. 18). La Bête s'empare *du pouvoir* qui appartient à Christ comme Roi et exige le culte qui appartient à Christ comme Dieu. Pour l'aider dans ses usurpations, son compagnon, le faux prophète, a le pouvoir de Satan pour faire des miracles. Deux de ces miracles

sont décrits : l'un est la descente du feu du ciel, l'autre la permission de donner une âme à l'image de la Bête afin qu'elle parlât. Ce n'est donc plus, comme dans les jours de Nébucadnetzar, pour une image muette que le culte est commandé, mais pour une image miraculeuse et qui peut parler. La difficulté de résister et de vaincre est donc d'autant plus grande, mais quelques-uns auront la patience et la foi nécessaires pour cela (vers. 10), c'est-à-dire ceux dont les noms sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau. Il y aura donc encore de fidèles témoins de Jésus sur la terre, qui seront exposés à cette épreuve de leur foi; alors quant au seul moyen d'échapper, il n'y a aucun doute, c'est de donner sa vie pour Christ.

La suite prochainement.



Extrait d'une note au crayon, écrite par un enfant, convalescent d'une très-rude atteinte de la même maladie, à laquelle sa jeune sœur avait succombé.

« Jésus s'est tenu près de moi tout le temps de ma maladie, et la grandeur de son amour remplissait tout mon être.

« Je ne trouve pas que cette maladie soit une affliction. Je suis dans les mains de Christ, et il m'aime beaucoup. Quel précieux Sauveur !

« Il m'aime trop pour me laisser. J'ai la confiance qu'il demeurera avec moi.

« Priez beaucoup pour moi. Que Jésus soit avec vous. »





« Jésus au milieu. »

— « Voici le cher grand-papa », s'écriait le petit Georges qui faisait partie d'un joyeux groupe d'enfants, « courons à sa rencontre et prions-le de nous raconter une de ses jolies histoires ».

A ces mots tous quittèrent sur-le-champ leurs jeux pour faire ce que Georges leur demandait.

— Nous vous apporterons un siège, cher grand-papa, et vous pourrez vous reposer tandis que nous vous écouterons, dit un des enfants.

Le bon grand père prit le siège qu'on lui offrait et sourit à la vue des joyeux visages qui faisaient cercle autour de lui. Il aimait à voir les enfants heureux et était toujours prêt à leur faire plaisir lorsque la chose était en son pouvoir. Ce qu'il désirait avant tout, c'était de les voir participants du vrai bonheur ; il cher-

chait donc à les amener à penser à Dieu , à aimer sa Parole, et à aller de bonne heure à Jésus qui, lorsqu'il était sur la terre, disait : « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les empêchez point ».

« Eh bien ! dit-il en jetant les yeux tour à tour sur les chers enfants qui se pressaient autour de lui, vous m'avez placé au milieu de vous. Savez-vous qui est celui dont il est dit : « Il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas » ?

« Je désire ardemment que chacun de vous le connaisse , car le connaître , c'est avoir la vie éternelle, comme il est écrit dans la Parole de Dieu : « C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu et Jésus-Christ que tu as envoyé ».

« Oui, c'est Jésus, le Fils de Dieu, qui a été au milieu de nous, et savez-vous pourquoi il venait ici-bas. La Bible répond encore : « C'est une chose certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu au monde pour sauver les pécheurs. » Quand il était sur la terre nous le voyons souvent *au milieu* de bien des groupes, où se trouvaient des enfants comme vous, desquels il ne se détournait pas. Non, il nous est dit qu'il en prenait dans ses bras et les bénissait.

« Il y eut un temps où il ne fut qu'un enfant lui-même, et nous lisons qu'il fut trouvé dans le temple *assis au milieu* des docteurs. Il leur parlait de la Parole de Dieu qui faisait ses délices. J'aimerais vous voir tous prendre intérêt à ce livre divin, la grande lettre que Dieu nous a écrite, dans laquelle il nous dit ce que nous sommes, de quoi nous avons besoin et quelles sont ses pensées d'amour et de grâce envers nous.

« Et tandis que Jésus s'occupait ainsi des affaires de Dieu, comme il le dit : « Il me faut être occupé des affaires de mon Père », quand sa mère et Joseph vinrent le chercher, comme il leur fut obéissant ! Nous lisons qu'il descendit avec eux à Nazareth et qu'il leur était soumis.

« Une autre fois qu'il était entouré de la foule, quelques personnes lui amenèrent une pauvre femme pécheresse ; on désirait qu'il la condamnât ; or Jésus n'est pas venu pour condamner, mais pour sauver les pécheurs. Il fit sentir à ceux qui amenaient cette pauvre femme qu'ils étaient, eux aussi, des pécheurs ; mais, hélas ! ils s'éloignèrent du seul être qui pût les sauver, et il est dit que Jésus fut laissé seul avec la femme *au milieu*. La pauvre misérable pécheresse, et Jésus le Sauveur étaient ensemble, et c'était pour chercher et sauver ceux qui étaient perdus, qu'il était venu.

« Il y a encore un autre passage de la Parole de Dieu, où il est dit que *Jésus* était *au milieu* ; ce fut quand il fut cloué à la croix par des mains criminelles ! « Ils le crucifièrent, et deux autres avec lui, un de chaque côté, et *Jésus au milieu*. » Quel retour pour tout l'amour, toute la compassion qu'il leur avait témoignés pendant sa vie ! Mettre à mort le Seigneur de vie et de gloire ! Il fut mis au nombre des transgresseurs, mais quoique nous sachions que ce fut le méchant cœur de l'homme qui complota, et des mains criminelles qui exécutèrent cet acte abominable, nous savons aussi que Christ mourut pour nous, que le sang qui coula de ses mains blessées et de son côté percé, purifie de tout péché. Ainsi quoique nous « fussions

tous morts » (c'est-à-dire dans le péché), la précieuse assurance que donne l'Écriture est que Christ « est mort pour tous ».

« Il y avait des personnes qui, pendant la vie de Jésus, l'avaient suivi, et qui se souvenaient de lui après qu'il eut été si cruellement mis à mort et couché dans le tombeau. Le premier jour de la semaine, le jour où Jésus ressuscita des morts, ses amis étaient réunis ensemble et Jésus « vint et se tint *au milieu d'eux* » : et quelles, pensez-vous, furent les paroles qu'il leur dit ? Ah ! je ne doute pas que quelques-uns d'entre vous ne fussent heureux d'entendre les mêmes paroles sortir de la bouche de Jésus : « Il leur dit : La paix soit avec vous, et il leur montra ses mains et son côté ».

« C'est Jésus qui peut donner la paix, c'est lui qui l'a faite. Nous étions rebelles envers Dieu, mais Jésus, par sa mort sur la croix a fait la paix, et Dieu qui est appelé le Dieu de paix, l'a ressuscité des morts, et la première chose que fit Jésus au milieu de ses disciples affligés et tremblants fut de parler de paix.

« Peut-être que quelques-uns d'entre vous pensent : Mais tout cela avait lieu lorsque Jésus était sur la terre. Alors il pouvait être au milieu de ses disciples, mais maintenant qu'il est remonté au ciel, c'est différent. Que direz-vous donc quand je vous rappellerai qu'il a dit : Partout où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là *au milieu d'eux* ! Vous voyez que, si nous connaissons Jésus et si nous aimons son nom, chaque fois que nous nous assemblerons en son nom, il sera au milieu de nous.

« Oh ! apprenez donc à penser à ce bon Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, qui « étant riche s'est fait pau-

vre pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions rendus riches ».

Pensez à lui, l'enfant obéissant de Nazareth. Pensez à lui, qui, seul, pouvait dire à la pécheresse : « Femme, je ne te condamne point non plus, va et ne pêche plus ». Pensez à lui, élevé sur la croix, souffrant, mourant pour les pécheurs. Pensez que c'est sa présence qui réjouit les cœurs de ses disciples après sa résurrection, et que maintenant chaque fois que quelques-uns se réunissent en son nom, il se trouve au milieu d'eux. Puissiez-vous penser à lui jusqu'à ce que vous deveniez comme lui.

Il y a encore une autre scène où Jésus doit figurer et que j'aimerais à vous faire remarquer. C'est lorsque tous ceux qui l'auront aimé ici-bas et qui auront été lavés dans son sang, seront enlevés auprès de Dieu.

Là encore, ce sera Jésus au milieu. Jésus est représenté comme l'Agneau au milieu du trône et au milieu des anciens. Et tous lui donnent louanges, actions de grâces et adoration. Puissent mes petits amis être du nombre de cette heureuse compagnie, rachetée par le sang et lavée dans le sang de l'Agneau.

J'engage les chers jeunes lecteurs de la Bonne Nouvelle à réfléchir dans leurs cœurs sur ce que ce vieillard disait aux petits enfants qui l'écoutaient. Vous avez besoin d'un Sauveur aussi bien qu'eux. Si vous n'avez pas cherché un refuge en Jésus, allez immédiatement. Il n'a jamais repoussé aucun de ceux qui sont venus à lui, et ne le fera pas maintenant.

« Je ne repousserai point celui qui vient à moi », telles sont ses propres paroles.



La prière exaucée.

— Femme, — disait un jour de sa grosse voix le menuisier Jacques, au moment où un marchand forain passait devant sa boutique, avec sa balle sur le dos, — tu devrais bien acheter une robe à cette petite ; elle en a bon besoin ! Et la femme, sans y rien comprendre, mais avec une satisfaction bien réelle invitait le marchand à entrer. Celui-ci entra en effet, déposa sa balle sur une table, déploya ses étoffes, vanta leur bon marché, répondit de la solidité des couleurs etc. etc., enfin fit ce que fait un marchand. La femme examina chaque pièce, s'informa de ce qu'elle coûtait, puis se décida pour une cotonne qui lui paraissait devoir remplir son but. Le marchand en mesura la quantité nécessaire, puis Jacques, à qui on était allé faire voir l'emplette, entra pour payer, et le marchand repartit.

Pendant tout ce temps la petite Suzanne, celle pour qui était la robe, avait été présente, mais n'avait presque pas fait entendre sa voix ; elle s'était tenue modestement dans un coin de la chambre, auprès du berceau de son petit frère qu'elle amusait.

Suzanne n'avait plus de père, le sien était mort, et celui qu'elle appelait de ce nom maintenant n'était pas ce qu'il aurait dû être pour elle. Sa mère l'avait épousé en secondes noces, mais n'avait pas tardé à s'en repentir, car cet homme grossier ne la rendait pas heureuse, et se montrait dur, en général, envers la pauvre Suzanne, qui cependant faisait ce qu'elle pouvait pour lui obéir et le contenter. Si Jacques avait connu Dieu il eût sans doute agi d'une toute autre manière, mais il ne le connaissait pas, ne s'en inquiétait pas, se

souciait fort peu si ce qu'il faisait lui était agréable ou non ; enfin Jacques suivait sa pente naturelle , autant que faire se pouvait. Jacques allait à l'auberge où il laissait une bonne partie de son argent, et négligeait de fournir aux besoins de sa famille , surtout pour ce qui concernait les vêtements, trouvant qu'on en avait toujours assez, et particulièrement lorsqu'il était question de Suzanne , pour laquelle il lui semblait qu'on faisait toujours trop.

Maintenant que mes lecteurs connaissent un peu l'histoire de cette petite fille, ils ne seront plus étonnés qu'elle se soit tenue tranquille , pendant que le marchand étalait ses étoffes, au lieu de crier, comme tant d'autres enfants l'auraient fait : « Maman, achète-moi ceci, maman achète-moi cela ; je n'aime pas celle-ci, j'aimerais mieux celle-là etc. etc. La petite Suzanne ne dit rien de semblable ; elle reçut avec reconnaissance l'étoffe qu'on venait de lui acheter, puis se tint tranquille, le cœur heureux, ce qu'on pouvait lire dans son regard, et ne demandant rien de plus.

Comme nous l'avons dit, Jacques était entré pour payer le marchand ; cette fois il n'avait pas fait une seule réflexion pénible, mais il avait été tout autrement qu'à l'ordinaire. Lorsqu'il fut de nouveau à son ouvrage, comme la mère s'apprêtait à reprendre le sien dans la cuisine, la petite Suzanne s'approcha d'elle, et la tirant par sa robe lui parla ainsi : « Maman, tu sais que j'ai été à l'école du dimanche chez Mlle M. Elle nous a dit que quand on avait besoin de quelque chose il fallait seulement le demander au Seigneur, et qu'il le donnerait. Eh bien, j'avais besoin d'une robe, je n'osais presque plus sortir le dimanche avec

la mienne, ni aller avec les autres enfants ; il me semblait qu'ils devaient se moquer de moi. Alors j'ai demandé au Seigneur de m'en donner une, et je pense bien que c'est Lui qui m'a donné celle-ci, quand même c'est papa qui l'a payée ! »

La mère tout émue ne sut que répondre. Elle ne connaissait pas par expérience cette foi simple qui s'adresse à Dieu pour toute chose, elle n'aurait jamais pensé qu'on osât lui demander une robe ; l'enfant avait cru ce qu'on lui avait dit de Dieu d'après la Bible, s'était adressée à Lui dans son besoin, et ce Dieu d'amour qui entend le cri des corbeaux, et leur donne leur pâture, lui avait répondu.

La mère comprit alors que si, dans cette occasion, Jacques avait été porté de bonne volonté envers la pauvre Suzanne, s'il avait agi contre sa propre nature, contre son habitude, c'était parce que Dieu l'avait voulu ; parce que Celui qui incline les cœurs comme des ruisseaux d'eaux, avait incliné le sien de cette manière.



A nos jeunes lecteurs.

Mes chers jeunes amis !

En lisant l'intéressante histoire de *Carletta*, j'ai pensé qu'il pourrait vous être utile de vous entretenir un peu de ce qui concerne l'amour de Dieu envers les pauvres pécheurs, et de ce qu'est un tel amour. — Si je vous adressais cette question : que vous faut-il être, ou que devez vous faire, pour que Dieu vous aime ?

vous me répondriez probablement : que vous devez être bien sages et aimer Dieu de tout votre cœur ! Eh bien , mes jeunes amis , permettez-moi de vous dire que c'est là une grande erreur. N'allez pourtant pas croire que ma pensée soit, qu'il ne faille pas être sage, ou que ce ne soit pas bien d'aimer Dieu et son cher fils Jésus ; oh ! non , mes jeunes amis , ce n'est pas là ma pensée, car celui qui s'est livré à la mort pour des pécheurs n'est-il pas digne qu'on l'aime ; et cela, non-seulement un jour, mais toujours ? Mon but est de vous faire comprendre quand vous pouvez et devez le faire.

Commençons donc notre entretien par lire un passage très-important ; le voici : « Nous l'aimons, dit l'apôtre Jean, parce qu'il nous a aimés le premier » (1 Jean IV, 19). Vous voyez , mes jeunes amis , que l'apôtre ne dit pas : que Dieu nous aime parce que nous l'avons beaucoup aimé ; non , il dit tout le contraire : « Nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier. » Il avait , sans nul doute , une raison , un motif pour parler ainsi ; c'est pourquoi, il est bon que vous le connaissiez.

Prenez donc votre Bible , et ouvrez-la , au Deutéronome chap. VI, 5 ; — là , nous voyons que l'Éternel exigeait d'être aimé de son peuple , qui était sous la loi : « Tu aimeras l'Éternel » etc. — ainsi commence ce verset. L'homme devait donc aimer Dieu, qui l'exigeait et sa bénédiction dépendait de son obéissance ; mais le verset que nous venons de voir ne fait aucune mention de l'amour de Dieu pour l'homme ; remarquez bien cela. Maintenant , je vous adresse une seconde question : les Israélites ont-ils observé le commandement que Dieu leur avait donné ? Un prophète

nous répond : Non ! — Daniel , dans son humble confession des péchés dit : ... « tous ceux d'Israël ont transgressé la loi » etc. (chap. IX, 11). — L'Israélite donc, pas plus qu'aucun autre homme, n'a jamais aimé Dieu de tout son cœur , de toute son âme et de toutes ses forces, comme Dieu le demandait. C'est pourquoi, par la loi , nul homme ne peut hériter de la bénédiction, car, n'accomplissant pas ce qu'elle ordonne, l'homme, quel qu'il soit , est placé sous la malédiction , selon qu'il est écrit : « Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les pratiquer » (Deut. XXVII , 26). Vous voyez donc , mes jeunes amis , que l'homme ne peut, par sa *propre force* , aimer Dieu *de tout son cœur*, et vous ne le pouvez pas davantage, quelque grand que soit votre désir de le faire ; c'est pour cela que j'ai dit : que c'était une grave erreur que de croire que l'homme fût capable de répondre , par ses seules forces , à l'ordonnance de Dieu. Souvenez-vous donc, chers enfants , que pour aimer Dieu il ne faut pas vous placer *sous la loi* ; cette loi que l'homme n'a pas accomplie et qu'il n'accomplira jamais !

Peut-être se trouvera-t-il , dans le nombre de mes jeunes lecteurs, quelques-uns qui diront en eux-mêmes : dans ce cas que faire, et sur quel terrain faut-il être placé pour aimer Dieu ? C'est là , en effet , une question importante à éclaircir , et je vais tâcher d'y répondre ; mais n'oubliez pas notre passage de l'apôtre Jean , déjà cité. Vous avez votre Nouveau Testament, ouvrez-le dans l'Évangile de Jean, chap. III. Lisez le verset 16^e : « Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit

en Lui, ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle ». Eh bien, nous avons vu que l'homme sous la loi était sous la malédiction, car il n'aimait pas Dieu de tout son cœur. Voyez-vous maintenant la différence importante qu'il y a ici ? Qu'est-ce que Dieu dit dans le verset que nous venons de lire ? — dit-il à l'homme de l'aimer ? Non ! mais que dit-il ? *Dieu a tant aimé le monde*. Ce n'est donc plus le commandement : « tu aimeras »... ou tu mourras, que Dieu nous fait entendre. Or, si Dieu montre ainsi son amour envers le monde ; est-ce parce que les hommes sont devenus meilleurs, plus sages ou plus obéissants ? Hélas ! non, mes jeunes amis, c'était parce que le monde était plongé dans le mal et que personne ne pouvait être sauvé sans l'amour de Dieu. Il a donc fallu que cet amour de Dieu fût *entièrement gratuit*, car l'homme étant méchant n'y avait aucun droit. Il en est de même *de la vie éternelle*, mentionnée dans notre verset, elle est un *don gratuit* de Dieu, une chose que Dieu donne sans argent et sans aucun prix, au pauvre pécheur qui croit en Jésus. D'ailleurs, cette vie éternelle est tellement précieuse, que l'homme, avec tous ses efforts, ne serait pas venu à bout de se la procurer.

Mes jeunes amis, voilà comment, *sous l'Évangile* et non *sous la loi*, Dieu parle à nos cœurs de son amour à lui, — de cet amour parfait, par lequel il a pris connaissance de notre état de péché, de nos désobéissances qui nous entraînaient vers l'affreuse perdition, afin d'empêcher que nous périssons tous. Que si vous dites : quelle preuve avons-nous pour croire qu'il en est bien ainsi ? Écoutez, vous dirai-je, le même apôtre qui dit : « En ceci est manifesté l'amour de Dieu pour

nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique au monde, afin que nous vivions par lui ; — en ceci est l'amour, — non que nous ayons aimé Dieu, mais en ce que LUI nous a aimés » (1 Jean IV, 9-10).

Maintenant, chers enfants, comprenez-vous comment et pourquoi vous devez aimer Dieu ? Est-ce pour qu'Il vous aime beaucoup ? Oh ! non, répondent quelques-uns de vous, c'est parce qu'Il nous a aimés le premier ! Eh bien, oui, mes chers enfants, c'est en cela que consiste *le motif* que nous avons d'aimer Dieu, et qui doit toujours nous porter à l'aimer. Ceux d'entre vous qui ne croient pas que Dieu les aime, chercheront à aimer Dieu, afin d'être aimés de lui ; mais ce n'est pas de cette manière qu'il désire vous aimer, car Il ne pourrait pas vous aimer assez, et vous avez besoin d'être aimés parfaitement ; car, quoique vous soyez jeunes encore, vous êtes des pécheurs ; souvent vous avez désobéi à Dieu, de même qu'à vos chers parents et ainsi vous méritez le jugement. Mais Dieu a pensé à vous, mes jeunes amis, comme si vous étiez bien âgés, afin de vous pardonner vos péchés et de vous donner aussi la vie éternelle. « Celui qui croit au Fils de Dieu a la vie éternelle ».

Adieu, mes jeunes amis, pour aujourd'hui je vous quitte, en demandant à Celui qui nous aime, sans que nous l'eussions mérité, qu'il fasse reposer sa sainte bénédiction sur vous.





FÊTE DU SAISON



BOUCHE DE FER

TOURNE DE FER

La résurrection.

Leçon tirée de l'histoire naturelle.

Les petits garçons et les petites filles, qui lisent ce livre, sont sans doute curieux de savoir ce que sont ces étranges petits objets que leur présente la gravure qui est sous leurs yeux. Quelque singuliers qu'ils pa-

raissent, ils peuvent cependant vous enseigner quelque chose et c'est pourquoi nous allons les laisser parler.

Et d'abord, afin de faire connaissance, nous devons vous informer que notre nom est semence de pin ou sapin, appelée aussi *pignon*. La famille à laquelle nous appartenons est fort ancienne, car nos ancêtres ont existé même avant le déluge, et nous sommes si nombreux que l'on trouve des milliers de nos parents, surtout dans les pays du Nord, vivant ensemble en harmonie, et formant des forêts entières de plusieurs lieues d'étendue, à l'ombre desquelles habitent la tourterelle et le pigeon, la pie et le corbeau, l'aigle et le vautour, et où bien d'autres animaux sauvages trouvent un abri et un refuge sous notre ombre protectrice. Nous sommes aussi utiles que nombreux, et vous n'en douterez pas, lorsque nous vous aurons dit que les plus grands mâts des plus grands vaisseaux sont tous des membres de notre famille. Et cependant quelque élevés qu'ils soient, ils étaient une fois aussi petits que nous. Si vous regardez la gravure vous verrez le dessin du petit berceau dans lequel nous fûmes couchés, bercés par la brise dans les bras de notre mère, pendant tout le printemps et l'été. A côté de notre berceau vous voyez la main qui nous a protégés pendant plus d'un violent orage, quand la foudre éclatait autour de la tête de notre mère et que la tempête secouait rudement ses beaux vêtements verts. Vous n'auriez pas cru, n'est-ce pas ? que nous fussions dignes de tous ces soins !

Dans notre état naturel, chacun de nous est à peu près de la grosseur d'une petite noisette, et aussi dur qu'un morceau de bois; et cependant nous avons la

vie, quoique nous ne puissions pas courir comme vous ; nous restons couchés côte à côte dans notre petit berceau, comme vous nous voyez dans la gravure (car nous sommes jumeaux) pendant tout le joli printemps et le chaud été , protégés par les branches et nourris par la sève de l'arbre, notre père, jusqu'à ce que vienne en automne , le moment pour nous de quitter notre confortable retraite. Alors notre mère ouvre sa main ; le vent « qui souffle où il veut » nous secoue doucement, nous tombons à terre, où nous nous enfonçons chacun dans un petit tombeau et là nous mourons. Pendant l'humide automne et le froid hiver, vous ne nous verrez plus et il vous semblera que nous avons disparu pour toujours. Cependant, quelque jour, quand vous vous y attendrez peut-être le moins et ne penserez pas du tout à nous, nous lèverons nos têtes hors de nos lits de terre , et chacun de nous sortira avec une vie nouvelle, de nouveaux membres, un nouveau corps et une magnifique robe neuve d'un vert tendre, ombré de brun ; si différent, et cependant le même petit pignon que vous auriez mis dans le sol.

Et maintenant, cher petit lecteur, n'est-il pas merveilleux que de pauvres petites semences comme nous, puissent devenir de nobles arbres ? Et d'autant plus merveilleux que cette grande transformation se fasse après que nous avons été dans la terre pendant des jours, des semaines et des mois, que nous avons vraiment été *morts* et réduits en poussière, entièrement, à l'exception d'un petit germe, que vous ne pourriez pas voir, même avec vos bons yeux, si vous cherchiez à le découvrir maintenant. Mais quelque merveilleux que cela soit certainement , nous avons quelque chose de

plus merveilleux encore à vous dire, c'est que la Bible, qui est la sainte Parole de Dieu, nous dit que ceux qui aiment le Seigneur Jésus-Christ, reçoivent une vie nouvelle, même dans ce monde; une vie de Dieu; une vie qui, parce qu'elle est divine, ne peut jamais mourir, jamais périr, jamais être perdue, en sorte que lors même que leur vie *naturelle* passerait, lors même que leurs corps naturels seraient couchés dans le tombeau pour y devenir poussière, et quoique bien, bien des jours, des années et même des siècles puissent passer sur eux, cependant, comme le petit germe de la semence du pin, dont nous venons de parler, la vie divine, qui leur est donnée en Christ Jésus, ressuscitera leurs corps du tombeau. Et justement comme le petit Pignon sort de son lit de terre, semblable en nature, en forme et en beauté, au noble sapin d'où il a tiré sa vie, de même ceux qui dorment en Jésus, sortiront de la tombe, non pas avec les pauvres corps pécheurs et mortels qu'ils ont maintenant, mais avec des corps semblables à celui que Jésus a maintenant à la droite de Dieu dans le ciel, et cela *parce que* la vie qu'ils ont est de lui.

Si vous me demandez quand cela aura lieu, je vous répondrai: quand le Seigneur Jésus descendra du ciel pour enlever son peuple auprès de lui — et il *peut* venir pendant que vous lisez ce journal! Oui, et s'il venait dans cet instant, tous les siens qui vivent maintenant ici-bas, comme la petite semence de pin avant qu'elle soit dans la terre, seraient changés « en un moment, en un clin d'œil » et enlevés, avec ceux qui seraient sortis de leurs tombes, à la rencontre du Seigneur en l'air.

Aimez-vous le Seigneur Jésus, chers petits lecteurs? S'il n'en est pas ainsi, oh! ne posez pas votre tête sur votre oreiller cette nuit, avant d'avoir reçu le message de son amour. Alors vous l'aimerez parce qu'ils vous a aimés le premier.



Ce que fit le péché.

Comprenez-moi bien, cher lecteur. En parlant de ce que fit le péché, je désire que vous ne regardiez pas le péché comme une partie en cause, et la personne qui commet le péché comme une autre. Ce que fit le péché dans nos premiers parents, fut précisément *ce qu'ils firent eux-mêmes en péchant*. Ils étaient eux-mêmes les pécheurs. L'acte de désobéissance à Dieu fut leur propre acte. Nous avons considéré dans notre dernier article la nature de cet acte — *ce qu'est le péché*; maintenant nous considérerons ses effets — *ce que fit le péché*.

Son premier effet sur nos premiers parents fut de les rendre honteux. Jamais auparavant ils n'avaient senti la rougeur leur monter aux joues; mais le péché introduisit *la honte* dans le monde. L'innocence leur avait été meilleure que tout autre vêtement; mais le péché les dépouilla de cette robe sans tache. « Les yeux de tous deux furent ouverts; ils connurent qu'ils étaient nus ». Ils n'avaient pas besoin de quelqu'un pour leur annoncer le fait, ni pour leur reprocher leur honte. Leur propre conscience les accusait: et pour cacher leur honte, et à leurs propres yeux et aux yeux l'un de l'autre, « ils cousirent ensemble des feuilles

de figuier, et s'en firent des ceintures ». Est-ce sur Adam et Ève seuls que le péché produisit ce terrible effet? Quel est celui, d'entre tous mes jeunes lecteurs, qui n'a jamais senti sur sa joue la rougeur de la honte, lorsqu'il a eu la conscience d'avoir mal fait — d'avoir péché? La honte fut le premier effet du péché.

Son second effet, ce fut *la crainte*. Les feuilles de figuier cousues ensemble par nos premiers parents, pouvaient servir pour eux-mêmes et à l'égard l'un de l'autre ; mais lorsqu'ils eurent entendu « au vent du jour, la voix de l'Éternel Dieu qui se promenait par le jardin, Adam et sa femme se cachèrent de devant l'Éternel Dieu parmi les arbres du jardin ». Le péché fit naître la crainte dans l'homme. Il n'avait pas craint de désobéir à Dieu ; mais il craignit de rencontrer le Dieu auquel il avait désobéi. Et n'y a-t-il aucun de mes jeunes lecteurs qui sache par sa propre expérience ce que cela signifie? Ah! oui. Au milieu de vos compagnons et en plein jour, vous ne craignez peut-être pas de mal faire. Vous pouvez dire des mensonges, désobéir à vos parents, proférer de mauvaises paroles, et faire encore bien des choses qui sont mauvaises. Mais quand vous êtes seuls, ou dans l'obscurité, il y a quelque chose au dedans de vous qui vous rappelle votre péché, et qui vous fait craindre. Pourquoi cette crainte d'être seul? Pourquoi vous arrive-t-il de cacher votre tête sous les couvertures de votre lit? Oh! c'est le péché qui vous fait avoir peur — qui vous fait avoir peur de Dieu. « J'ai entendu ta voix dans le jardin, et j'ai craint parce que j'étais nu, et je me suis caché. »

Mais la honte et la crainte ne furent pas les seuls effets du péché: le péché produisit dans l'homme *la folie* aussi bien que *la crainte*. Pouvait-il y avoir une plus grande folie que d'essayer de se cacher à Dieu? L'homme en péchant ne perdit pas ses facultés: il ne cessa pas d'être responsable à cause d'elles; mais il cessa d'en faire un bon usage. Qu'il dut avoir complètement perdu la connaissance de Dieu, pour supposer que l'ombrage, même le plus épais, pourrait le dérober à cet œil qui voit tout! Chers enfants, apprenez par cœur les paroles de David et rappelez-les à votre mémoire, chaque fois que vous êtes tentés de pécher, ou que vous voulez cacher quelque chose à Dieu. Les voici: «Éternel, tu m'as sondé, et tu m'as connu. Tu connais quand je m'assieds et quand je me lève, tu aperçois de loin ma pensée. Tu m'enceins, soit que je marche, soit que je m'arrête; et tu as accoutumé toutes mes voies. Même avant que la parole soit sur ma langue, voici, ô Éternel! tu connais déjà le tout. Tu me tiens serré par derrière et par devant, et tu as mis sur moi ta main. Ta science est trop merveilleuse pour moi, et elle est si haut élevée, que je n'y saurais atteindre. Où irai-je loin de ton Esprit; et où suivrai-je loin de ta face? Si je monte aux cieux, tu y es; si je me couche au sépulcre, t'y voilà. Si je prends les ailes de l'aube du jour, [et] que je me loge au bout de la mer; là même ta main me conduira, et ta droite m'y saisira. Si je dis: Au moins les ténèbres me couvriront; la nuit même sera une lumière tout autour de moi. Même les ténèbres ne me cacheront point à toi, et la nuit resplendira comme le jour, [et] les ténèbres comme la lumière» (Ps. CXXXIX, 1-12).

De quelle manière complète le péché détourna de Dieu le cœur de l'homme, qu'il désirât se cacher à celui qui était son meilleur ami ! Il n'y eut pas seulement la folie de penser qu'il pourrait le faire, mais la *méfiance à l'égard de Dieu, l'aversion pour Dieu*, en sorte qu'il pût désirer de se cacher ainsi à lui : il n'y avait pas encore eu de la part de Dieu une seule parole ou un seul acte, pour exclure l'homme de sa présence, lorsque l'homme lui-même chercha à s'éloigner de Dieu. L'homme montra ainsi que, comme pécheur, il n'avait point de cœur pour Dieu, avant même que Dieu eût prononcé aucune sentence d'exil contre l'homme. Hélas ! « la pensée de la chair est inimitié contre Dieu » (Rom. VIII, 7).

Considérez maintenant de quelle manière nos premiers parents tâchèrent de s'excuser eux-mêmes, et de *rejeter le blâme sur d'autres*. Au lieu d'avouer franchement ce qu'ils avaient fait, et de se soumettre à Dieu, ils ajoutèrent subterfuge à subterfuge. Pourquoi Adam n'aurait-il pu dire du premier abord, que le péché était la cause de sa crainte, au lieu de dire qu'il craignait parce qu'il était nu.

Et ensuite, lorsque Dieu lui demanda s'il avait mangé de l'arbre défendu, il blâma la femme, et alla jusqu'à blâmer Dieu lui-même. « La femme que tu m'as donnée [pour être] avec moi, m'a donné [du fruit] de l'arbre, et j'en ai mangé. » Quel manque de cœur et de bonté pour sa femme, dans ces paroles — quel outrage à Dieu ! La femme, de même, rejeta le blâme sur celui qui l'avait séduite : « Le serpent m'a séduite, et j'en ai mangé ». Tels furent donc les effets moraux du péché — ses effets sur l'âme des premiers trans-

gresseurs : la honte, la crainte, l'ignorance de Dieu, la méfiance à l'égard de Dieu et l'aversion pour lui, et, en même temps, l'obstination et la dureté de cœur qui les portèrent à blâmer les autres, et jusqu'à Dieu même, plutôt que de reconnaître qu'ils avaient péché. Voilà ce qu'il produisit par sa propre influence immédiate — s'étendant dans l'âme, comme quelque terrible maladie dans le corps, se reproduisant ou plutôt se perpétuant. Mais il y eut encore *d'autres effets du péché, par lesquels Dieu exprima sa sainte, sa juste haine du péché*. N'eût été le péché, la femme n'aurait pas été dans l'esclavage qu'elle a eu à endurer dans la plupart des pays et dans la plupart des âges ; elle n'aurait pas été non plus la victime de la douleur qu'elle a eu partout à souffrir (Voyez Gen. III, 16). N'eût été le péché, la terre n'aurait point été maudite ; les épines et les chardons n'auraient pas été son produit naturel ; et les hommes n'auraient pas non plus eu besoin de travailler et de suer pour se procurer de la terre le pain qui nourrit leur corps. N'eût été le péché, la mort, avec toute la faiblesse et toutes les maladies qui lui frayent le chemin, aurait été inconnue. Ce fut le péché qui introduisit dans le monde la tristesse, l'esclavage, le travail, la fatigue, et la douleur et la mort. Ce fut à cause du péché que Dieu expulsa l'homme du jardin d'Eden. « Ainsi il chassa l'homme ». C'est ainsi que l'homme est devenu un exilé, éloigné de Dieu, sous une sentence de mort, à cause du péché.

Le péché de nos premiers parents fut commis avant qu'ils eussent un seul enfant. Ils ne devinrent les parents de la famille humaine qu'après le moment de leur chute. Ce ne fut donc qu'une nature déchue qu'ils

purent transmettre à leur postérité. Au jour « que Dieu créa l'homme », il le fit à *la ressemblance de Dieu*. Mais « Adam vécut cent trente ans, et engendra un fils à *sa ressemblance, selon son image* » (Gen. V, 3). C'est ainsi que l'Écriture rend raison du fait que le péché et la mort règnent sur toute la famille humaine. « Voici ce que j'ai trouvé; c'est que Dieu a créé l'homme droit; mais ils ont cherché beaucoup de discours » (Ecclés. VII, 29). « Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché » (Rom. V, 12). « Dans l'Adam tons meurent » (1 Cor. XV, 12). Dieu déclare d'un bout à l'autre de sa parole que tous les hommes, par leur nature et par leurs actes, sont pécheurs. « Car il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu » (Rom. III, 22, 23). Le premier-né d'Ève fut un meurtrier; et dans un des premiers chapitres de la parole de Dieu, nous lisons que Dieu vit « que la malice des hommes était très-grande sur la terre, et que toute l'imagination des pensées de leur cœur n'était que mal en tout temps » (Gen. VI, 5). Chers enfants, comment pouvons-nous être délivrés de cette affreuse condition? La chose aurait été impossible, si Dieu n'avait pas « envoyé son Fils unique au monde, afin que nous vivions par lui » (1 Jean IV, 9). « [Cette] parole est certaine et digne d'être entièrement reçue, que [le] Christ Jésus est venu au monde pour sauver les pécheurs » (1 Tim. I, 15). « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu » (Luc XIX, 10). Que Dieu vous donne de sentir le besoin que vous avez de ce divin Rédempteur, et de le recevoir par la foi

sans plus tarder ! « A tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, [savoir] à ceux qui croient en son nom » (Jean I, 12). Puisse telle être la portion bénie de chacun de ceux qui lisent ces articles ! Amen !

QUESTIONS SUR « CE QUE FIT LE PÉCHÉ ».

1. Contre quelle méprise le premier paragraphe vous prémunit-il ?
 2. De quoi le péché dépouilla-t-il nos premiers parents ?
 3. A quoi eurent-ils recours, quand ils virent qu'ils étaient nus ?
 4. Quel fut le premier effet du péché ?
 5. Quel en fut le second effet ?
 6. Ces effets furent-ils restreints aux premiers transgresseurs ?
 7. Quels autres encore ont senti la honte et la crainte que produit le péché ?
 8. Comment fut-il démontré que le péché avait produit la folie dans l'homme ?
 9. Qu'avait fait le péché dans le cœur de l'homme ?
 10. Qu'est-il dit de « la pensée de la chair » ?
 11. Comment agirent nos premiers parents, lorsque Dieu les interrogea au sujet de leur péché ?
 12. Enumérez les effets moraux du péché sur les premiers transgresseurs.
 13. Nommez en quelques mots les autres effets du péché.
 14. En quoi Adam différait-il de sa postérité ?
 15. Quel fut le caractère de son premier-né ?
 16. Quel tableau Dieu nous donne-t-il de l'homme, dès les premiers temps ?
 17. De qui devrions-nous sentir que nous avons besoin ?
 18. Comment celui-là peut-il être reçu ?
 19. Quel est le privilège de tous ceux qui le reçoivent ?
-



Dieu pense continuellement à nous.

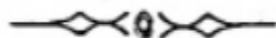
Un certain nombre de petits garçons étaient rassemblés un jour autour de leur maîtresse d'école et lisaient, dans un livre très-intéressant, la description du corps humain, lequel, comme le dit David, « est formé d'une façon si admirable et si merveilleuse ». Ce livre leur expliquait de quelle manière le sang coule de leur cœur à travers leur corps tout entier, puis retourne au cœur après avoir été purifié en traversant les poumons.

« Qui est-ce qui lui fait faire cela? » demanda un très-petit garçon. — Plusieurs de ses condisciples répondirent à la fois: « Dieu ». — « Et qu'arriverait-il

si le sang s'arrêtait un seul instant, c'est-à-dire s'il cessait de circuler ? » demanda la maîtresse. — Un enfant répondit : « Nous mourrions ». — « Est-ce vrai ? » demanda Louis, — mais il y a tant de gens dans le monde que je m'étonne que Dieu puisse faire tant de choses à la fois. Et s'il allait nous oublier un moment ! — « Oh ! non, dit Alfred, Dieu pense continuellement à nous ». — « Oui, en effet, chers enfants, et que deviendrions-nous s'il n'en était pas ainsi ? Vous ne pourriez pas vivre un instant de plus si Dieu ne vous donnait pas de l'air à respirer, et cependant quand vous aspirez le bon air frais, vous ne vous inquiétez jamais de savoir s'il y en aura encore assez pour vous demain. Vous êtes venus déjeuner ce matin et vous avez mangé votre pain et bu votre bon lait, comme si la chose était toute naturelle. Mais supposons que, pendant une année seulement, il ne fût point tombé de pluie pour faire gonfler la semence dans la terre, qu'il n'y eût point eu de soleil pour mûrir le blé et faire croître l'herbe pour la vache, d'où votre déjeuner de ce matin aurait-il pu venir ? Supposons que le soleil ne se fût pas du tout levé aujourd'hui ? vous auriez été dans une obscurité complète, et sans lumière et sans feu pour vous chauffer, vous seriez morts. Supposons que les pauvres brebis n'aient plus de laine, d'où tireriez-vous le bon habit qui vous a tenus si au chaud pendant tout l'hiver ? N'est-il donc pas parfaitement vrai que Dieu pense continuellement à vous ? Oui, Dieu n'oublie *jamais*, même pour un instant, une seule des créatures qu'il a créées. Aucun *passereau* ne « tombe en terre » sans sa permission. Et maintenant, sauriez-vous me dire quelle est la

meilleure preuve que Dieu ait donnée qu'Il pense à vous? Il savait que vous, petits enfants, de même que les grands garçons et les grandes filles, que tous seraient *pêcheurs*, et *comme tels* ne pourraient jamais être au ciel avec lui. Eh bien! Il vous aime tant qu'Il a trouvé un moyen par lequel vous pouvez y entrer. Il a envoyé son Fils unique pour mourir sur la croix, ainsi qu'on vous l'a dit souvent, pour souffrir la punition du péché à votre place, afin que vous pussiez être toujours avec Dieu dans le ciel. Oui, et il continue de penser à vous. Il a fait écrire la Bible où vous pouvez lire tout cela; il vous a donné votre bonne mère, et lui a mis au cœur de vous parler de son amour, presque avant que vous sussiez parler. Il fait prêcher l'Évangile — la Bonne Nouvelle — en beaucoup d'endroits, et il met au cœur de vos amis de vous la faire entendre et de prier pour que vous y croyiez. Oui, en effet, Dieu pense toujours à vous. Et ne penserez-vous pas à Lui? Recevez-vous, jour par jour et heure par heure, toutes les bonnes choses qu'il vous donne, sans jamais le remercier? sans jamais même penser à lui? Et surtout, écouterez-vous toujours et de nouveau ce qu'on vous dit de son Fils Jésus-Christ, et refuserez-vous d'aller à lui. Il a dit qu'il ne repoussera point *celui* qui vient à lui. Oh! allez donc immédiatement, chers enfants, et vous verrez qu'il ne *vous* oubliera jamais; il vous donnera son Saint Esprit, qui vous fera penser à *lui* et vous rendra capable de plaire à Celui qui pense continuellement à *vous*.

Un ami des petits.



Babylone et l'Antichrist. Apoc. XIII, XVIII, XIX.*(Suite de la page 84.)*

Une autre chose qu'il importe beaucoup de ne pas oublier en considérant ce sujet solennel, c'est que tous les ennemis de Dieu se ressemblent en certains grands points, car Satan agit en tous, de même que tous les bien-aimés de Dieu se ressemblent, car l'Esprit de Dieu agit en tous. Les grands traits caractéristiques de Babylone et de l'Antichrist dominant depuis longtemps dans le monde et dans ce qui s'appelle l'Eglise. Les convoitises de la chair et les convoitises des yeux et l'orgueil de la vie; l'orgueil de Babylone et les désirs de Babylone ont mis les âmes en danger depuis le jour où la première pierre de Babel fut posée, même depuis qu'Ève prit le fruit dans le Jardin. L'apôtre, qui avertit les enfants de Dieu de ces choses, leur annonce aussi plusieurs Antichrists. L'esprit de Babylone et de l'Antichrist peut être appelé universel. Il se trouve partout où l'homme se rencontre, il se trouve parmi ceux qui ont une fausse religion et parmi ceux qui n'ont pas de religion. Quelques personnes ont signalé Rome comme étant Babylone et les papes l'Antichrist; personne ne peut douter du caractère babylonien de l'une et des principes Anti-chrétiens des autres. Rome s'est largement glorifiée elle-même et a persécuté le peuple de Dieu; les papes, à divers égards, ont usurpé pour eux-mêmes ou pour leur système la puissance de Christ et le culte qui lui est dû. On ne peut nier cela, mais si mauvais que soit le système catholique romain, Babylone semble représenter quelque chose de plus

étendu encore, l'Antichrist est un être plus terrible encore. L'esprit de Babylone est certainement *vu*, et l'esprit de l'Antichrist est certainement *senti* dans des systèmes et parmi des gens qui, loin d'avoir aucune alliance avec le Pape, le haïssent et sont prêts à le détruire. L'Antichrist semble être un roi qui n'a aucune religion, qui ne connaît et ne veut pas qu'on connaisse aucun autre Dieu que lui-même (Apoc. XIII, 11 ; 2 Thess. II, 4). Il n'est pas comme le Papisme une corruption du christianisme, mais une apostasie. Ce n'est pas un mélange de pernicieux mensonges avec la confession du Père et du Fils, mais un reniement absolu du Père et du Fils (1 Jean II, 22) ; ou l'assertion mensongère que Jésus-Christ n'est pas venu en chair (1 Jean IV, 2, 3). Cet esprit a été dans le monde depuis des siècles ; il se répand toujours plus et continuera à se répandre, et ceux qui ne reçoivent pas l'amour de la vérité croiront à ce mensonge, et recevront l'Antichrist qui viendra en son propre nom, au lieu du Christ béni, qui vint au nom de son Père (2 Thess. II, 10-12 ; Jean V, 42-44). Il y a dans le Papisme une multitude de blasphèmes religieux, mais celui-ci sera un blasphème d'impiété : non-seulement le méchant se fera égal à Dieu, mais il se placera *au-dessus* de Dieu, *contre* Dieu et *sans* Dieu dans le monde. — Le Papisme semble préparer le chemin pour l'Antichrist, et il en est de même de toute fausse religion, car nous savons que ceux-là seulement qui auront reçu l'amour de la vérité seront sauvés de son pouvoir. Quand les erreurs d'une fausse religion viennent à être exposées et que rien de meilleur n'est connu, les âmes sont immédiatement précipitées dans l'incrédulité. De telles erreurs

commencent à se découvrir, car beaucoup d'âmes courent çà et là, et la science augmente. Mais cette découverte, comme cela a eu lieu dernièrement en diverses contrées, jette plusieurs personnes dans un complet reniement de Christ. Les dix cornes ou rois qui donnent leur puissance à la Bête haïssent la Babylone mystique, ce système inique de fausse religion qui auparavant régnait sur les rois de la terre. Quand donc les puissances terrestres rejeteront le Papisme ou toute autre fausse forme de religion, elles ne s'inclineront pas devant Christ, mais devant l'Antichrist. Elles peuvent ravager Rome et tout ce qui en dépend, et dans leur haine de sa longue et vaste tyrannie religieuse, elles peuvent la détruire par le feu, mais ce ne sera pas pour préparer leurs royaumes à se soumettre à Christ à son arrivée, mais afin de donner leur pouvoir à la Bête, *jusqu'à ce que* les paroles de Dieu soient accomplies (Apoc. XVII). Les nations secoueront les entraves qui les gênent à présent, non pour servir Christ, mais l'Antichrist, et elles seront irritées quand toute leur gloire et la sienne sera effacée par le souffle du Seigneur à son arrivée.

Souvenez-vous donc, chers enfants, qu'une fausse religion, malgré ses formes et ses cérémonies, diffère peu de point de religion et ne vaut pas davantage aux yeux de Dieu. Que personne ne vous induise en erreur. C'est un temps de déception. Tout se hâte vers la terrible fin que les Prophéties annoncent et décrivent.

La *vérité* et l'*amour* de la vérité — *Christ* et l'*amour* de Christ peuvent seuls vous sauver.



**La petite fille qui trouve que Dieu ne
répond pas.**

« Mademoiselle , disait un jour la jeune Wilhelmine à sa gouvernante qui venait de l'engager à prier , je prierais bien si Dieu me répondait ; mais il ne répond rien quand je lui parle, jamais il ne me dit un mot ! »

La gouvernante garda le silence remettant sa réponse à une autre fois.

Il y avait une apparente vérité dans ce que disait Wilhelmine , et cependant Wilhelmine avait tort, car elle n'avait pas vraiment prié jusqu'ici. Wilhelmine avait fait à peu près comme le petit Théodore qui, lorsque toute la famille commençait à prendre son repas, et au moment même où le père venait d'achever la prière, se mettait à dire : « Papa, on n'a pas prié ; » à quoi le père répondait : « Tu te trompes, mon enfant, on a prié , seulement Théodore n'a pas prié ; ce que Théodore a fait s'appelle ne pas prier » ; et l'enfant demeurait confus, sentant bien que le père disait vrai. — Oui, Wilhelmine avait bien répété des prières, mais Wilhelmine n'avait jamais réellement prié !

Et ne pourrait-il pas arriver à quelques-uns des enfants qui liront ces lignes de se reconnaître à un tel portrait. Qui sait combien il en est qui n'ont jamais prié en effet , jamais parlé réellement à Dieu ; combien il en est , par exemple , qui sont venus s'asseoir à table sans songer, ni à rendre grâces à Celui qui leur donne la nourriture, ni à le prier de la bénir pour eux, enfin qui y sont venus tout juste comme des oiseaux.

Enfin, passe pour des oiseaux d'agir ainsi. Les oi-

seaux n'ont pas été créés à l'image de Dieu ; personne non plus ne s'est donné la peine de les instruire si ce n'est que père et mère leur ont appris à voler ; mais l'homme (et l'enfant est un homme avant qu'il ait grandi), l'homme a été créé à son image. Des oiseaux il nous est dit que les eaux les produisirent en toute abondance, et qu'ils volèrent vers l'étendue des cieux, mais de l'homme, qu'en est-il raconté ? Que Dieu l'avait formé de terre, puis animé, c'est-à-dire rendu vivant, par une inspiration de sa propre vie ; qu'il avait soufflé dans ses narines, et que l'homme avait été fait en âme vivante. Ainsi donc l'homme avait été fait à l'image et à la ressemblance de Dieu ! Comprenez-vous cela ? Il n'est pas besoin de vous dire, je pense, que Dieu n'ayant pas un corps, ce n'est pas en cela que l'homme lui ressemblait ; non, mais l'homme, ayant une part de la vie de Dieu, était capable de comprendre ce que Dieu lui disait ; il pouvait lui parler, communiquer avec lui. Pensez quel honneur, quel privilège, lui était accordé, et ce que Dieu devait attendre d'une créature à laquelle il avait tant confié. Et puis Dieu avait établi l'homme *roi* sur toute la création ; il avait fait que tout lui obéissait, tandis que l'homme lui-même obéissait à son Dieu. De plus Dieu avait placé l'homme dans un beau jardin qu'il avait planté de toutes sortes d'arbres magnifiques dont le fruit était excellent, et Dieu lui avait permis d'en jouir librement, ne lui défendant qu'une seule chose, l'arbre de la science du bien et du mal...

Vous savez ce qui est arrivé : l'homme a désobéi, l'homme a péché, l'homme a été chassé du jardin et de la présence de Dieu, et l'homme, c'est tous les hom-

mes, tous les enfants, car ce premier homme les renfermait tous, les représentait tous !

Ainsi donc voilà l'homme tombé, l'homme loin de Dieu, l'homme devenu étranger à Dieu, l'homme n'aimant plus à communiquer avec lui, le fuyant au contraire et étant devenu son ennemi !

Mais bien que l'homme soit devenu tel, Dieu n'abandonne pas ses droits sur lui ; l'homme, pour être loin de Dieu, n'est pas devenu semblable à un oiseau, ou à telle autre créature qui peut profiter de ses bienfaits tant qu'elle en a besoin, puis cesser d'exister quand le moment est là. Non, l'homme est un être responsable, c'est-à-dire qui a à répondre de sa conduite, et voilà pourquoi Dieu l'amènera en jugement. Pensez ce que c'est, mes enfants, que de venir en jugement, de venir rendre compte de tout ce qu'on a fait, de tout ce qu'on a dit, de tout ce qu'on a pensé ! Qui ne tremblerait ? On peut se persuader qu'il s'écoulera un long temps jusque-là ; peu importe, le moment viendra, voilà ce qui est sûr.

Mais il me semble entendre tout à coup quelqu'un d'entre vous s'écrier : Et que nous faut-il donc faire pour échapper à ce terrible jugement ? Ce qu'il vous faut faire, mes enfants ? rien vous-mêmes, car vous ne sauriez faire aucune chose. Ce qu'il fallait faire, Dieu l'a fait ! Dieu a envoyé dans le monde son propre Fils, qui a été parfaitement homme comme nous, excepté le péché. Celui-là a porté nos péchés en son corps, à la croix, et ainsi les a effacés, les a ôtés, en sorte que Dieu ne les voit plus, ne s'en souvient plus. Ce n'est pas tout. Jésus nous a ouvert un autre Eden, dont on ne pourra plus jamais être chassé, un Eden qui s'appelle

le paradis de Dieu, où l'on est avec Dieu, où l'on voit sa face qui est un rassasiement de joie, où l'on chante ses louanges, enfin où l'on est plus heureux que je ne saurais jamais vous le dire. Et l'enfant qui aura écouté Jésus, qui l'aura reçu dans son cœur, cet enfant là aura reçu la vie une seconde fois, oui, la vie éternelle, cet enfant aura recommencé à porter l'image de Dieu, imparfaitement sans doute, aussi longtemps qu'il aura son corps de péché, né du vieil Adam, mais réellement cependant, parce qu'il a reçu la vie du second Adam qui est Christ. Et cet enfant aura appris à écouter Dieu, à entendre Dieu, à parler à Dieu, en un mot à marcher avec Dieu.

Espérons que Wilhelmine a compris cela, alors certainement elle n'aura plus dit que Dieu ne lui répondait pas.



Lettre d'un père à sa jeune fille,
à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance.

Chère enfant, tu as encore beaucoup à apprendre, n'est-ce pas ? Dans toute espèce de branches d'études et surtout dans celle qui doit être l'étude de toute notre vie, c'est-à-dire dans la connaissance de Dieu en Christ. Et cependant, il n'est pas besoin de science humaine pour connaître Dieu et trouver sa précieuse paix en Jésus. « Je te rends grâce, ô Père ! disait Christ, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce que tu les as révélées aux petits enfants. » En effet, le savant ou le soi-disant sage d'ici-bas, qui s'appuierait sur sa sagesse et son érudition pour aller à Dieu, n'y parviendrait jamais, parce que

s'il y parvenait, il pourrait se glorifier en lui-même, et qu'il faut que si quelqu'un se glorifie, il se glorifie dans le Seigneur seul. Au reste, l'on peut dire encore que les grandes et précieuses promesses, qui résument tout l'évangile, ces promesses par lesquelles nous sommes faits participants de la nature divine et qui sont toutes oui et amen en Christ, c'est-à-dire qui sont certaines et dignes d'être entièrement reçues.... ces promesses nous sont faites dans les termes les plus simples, les plus clairs — qui sont à la portée même des petits enfants. Un seul exemple: Je suppose, ma chère fille, ou plutôt j'aime à croire que tu reconnais que tu es une pécheresse, que le mal est en toi et non le bien et que tu as assez péché pour être perdue à moins d'un Sauveur. Eh bien! c'est là, de ta part, tout ce qu'il faut, tout ce que Dieu demande, parce que l'évangile est une bonne nouvelle adressée à des pécheurs, parce qu'un Sauveur suppose des êtres perdus, comme un médecin suppose des malades. Maintenant, ouvre ta Bible, au chap. V, de la première épître de Jean, versets 9 à 13. Qu'est-ce que tu vois là? D'abord (vers. 9) le témoignage de Dieu comparé au témoignage des hommes et nécessairement mis au-dessus de ce dernier. Et cependant, chaque jour, à toute heure, nous recevons le témoignage des hommes, c'est-à-dire que nous croyons une foule de choses, uniquement parce que des hommes nous les apprennent. Nous devons le recevoir; nous ne pouvons pas ne pas la recevoir, quoique nous sachions pourtant que souvent les hommes nous trompent et que tout homme est menteur. Eh bien! si nous recevons le témoignage des hommes, assurément le témoignage de Dieu est plus considéra-

ble, c'est-à-dire il a plus de poids, plus d'autorité, il est infiniment plus digne d'être reçu en toute confiance; parce que Dieu est saint, parce qu'il n'est pas homme pour mentir, parce qu'il est vrai dans tout ce qu'il dit et fidèle dans toutes ses promesses. Donc si nous recevons le témoignage des hommes (et nous le recevons) à plus forte raison devons-nous recevoir le témoignage de Dieu. Quand il faudrait choisir entre les deux, il est clair qu'il vaudrait mieux rejeter tout témoignage des hommes qu'un seul témoignage de Dieu. Or celui qui croit au Fils de Dieu a au dedans *de lui-même* le témoignage de Dieu — car celui qui croit en Jésus a en lui le Saint-Esprit qui rend témoignage à son esprit qu'il est enfant de Dieu; tandis que celui qui ne croit point Dieu le fait menteur — en effet dire à quelqu'un « je ne vous crois pas » ou lui dire : « vous êtes un menteur », c'est parfaitement la même chose, à la seule différence que le premier est moins impoli que l'autre. Or traiter Dieu de menteur, c'est la plus grande injure que l'homme puisse faire au Dieu de vérité — et cela nous montre tout l'odieux de l'incrédulité ou du refus de croire Dieu.

Est-ce que le témoignage de Dieu serait donc si difficile à croire? ou serions-nous malheureux en le croyant? Nullement — ni l'un ni l'autre — rien de plus facile à croire — et rien ne peut nous rendre plus heureux. Ce témoignage, le voici (vers. 11), « c'est que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est en son Fils. » Encore une fois, voilà le témoignage de Dieu — ce que Dieu déclare être la vérité — ce qui est par conséquent digne d'être reçu avec une pleine certitude par nous tous. Pèse tous les termes de ce témoi-

gnage, chère enfant, et tu verras qu'il n'y en a pas un qui soit difficile à comprendre, et il n'est rien là de pénible à croire. Au contraire, rien ne te donnerait plus de bonheur que de recevoir cette déclaration comme étant la vérité, la vérité de Dieu même : « C'est ici le témoignage : Dieu nous *a donné* (non pas nous *donnera* au futur, mais nous *a donné* au passé; non pas nous *a vendu*, ni nous *a prêté*, mais nous *a donné* — gratuitement — sans rien exiger de notre part que de croire cela). Il nous a donné, quoi ? *la vie éternelle*, c'est-à-dire le pardon, le bonheur, sa vie à lui-même qui seul est éternel, la vie de Christ ressuscité, qui a dit : « Parce que je vis, vous aussi vous vivrez », la gloire auprès de Lui et avec Lui pour toute l'éternité. « Cette vie est en son Fils », comme de l'or est dans une bourse; « celui qui a le Fils » ou qui croit en Lui, « a donc la vie », comme celui qui a la bourse a aussi l'or qu'elle renferme.

Crois-tu au nom du Fils de Dieu ? Crois-tu que Jésus est le Fils de Dieu et le seul Sauveur, qu'il n'est point d'autre nom que le sien, par lequel il nous faille être sauvés ? Je suis presque sûr que tu y crois. Eh bien ! c'est à toi aussi que l'apôtre Jean écrit, par le Saint-Esprit (vers. 13) et il l'écrit ces choses, pourquoi ? « afin que tu saches que tu as la vie éternelle ». Voilà ce que tu dois savoir, si tu crois au Fils de Dieu. Que le Seigneur te donne par son Saint-Esprit de savoir tirer cette conséquence qui est finalement selon la logique de Dieu.

A Dieu

Ton bien affectionné PÈRE.





La première mort.

Avez-vous jamais réfléchi à ceci, mes chers jeunes amis, — que le premier enfant devint un meurtrier, et le second, un martyr? La première mort fut celle d'un martyr; et la main meurtrière par laquelle elle fut donnée, fut celle de son propre frère aîné. « Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort » (Rom. V, 12). Mais, hélas! combien fut affreuse la première apparition de la mort dans ce monde? En traversant un jour Smithfield (*), je ne pus m'empêcher de penser au sang des serviteurs de

(*) Nom d'une place à Londres, où plusieurs chrétiens souffrirent la mort pour leur témoignage à Christ — au temps de la réformation.

Dieu qui y avait été répandu. Mais le premier de ceux qui ont ainsi résisté jusqu'au sang, ce fut le second fils de nos premiers parents. Lorsqu'Eve dit de son premier-né : « J'ai acquis un homme par l'Éternel », qu'elle était loin de penser qu'il serait le meurtrier de son plus jeune fils ! Et quand elle élevait Abel, et qu'elle veillait sur lui pendant son jeune âge, qu'elle était loin de supposer que ses jours seraient tranchés par une mort soudaine et violente de la main de son frère.

A certains égards, les deux frères se ressemblaient. Ils étaient, l'un et l'autre, pécheurs, nés dans le péché. Avant la naissance de Caïn, le péché était entré, la sentence de mort avait été prononcée contre les deux premiers coupables et sur toute leur postérité — coupable aussi. Ils avaient été bannis d'Eden ; et ce fut dans cet état d'exil, sous la sentence de mort à cause du péché, que naquirent Caïn et Abel. Il est vrai que, par cela même, ils n'étaient pas présents lorsque la voix de Dieu prononça ces paroles : « La terre sera maudite à cause de toi. Tu mangeras le pain à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu retournes en la terre... parce que tu es poudre, tu retourneras aussi en poudre ». Ils n'étaient pas présents, lorsque la même voix parla de l'inimitié entre le serpent et la femme, et entre la semence du serpent et celle de la femme, et déclara que le serpent briserait le talon de la semence de la femme, mais que celui qui était cette semence — après avoir souffert et vaincu — briserait la tête du serpent. Ils n'étaient pas présents, lorsque Dieu revêtit Adam et Ève de robes de peau, couvrant leur honte par ce qui ne pouvait être obtenu qu'au moyen de la mort des animaux, dont les peaux devinrent les vêtements des

premiers transgresseurs. Il se peut que Caïn et Abel n'eussent jamais vu les « chérubins » et la « lame d'épée qui se tournait çà et là, pour garder le chemin de l'arbre de vie ». Mais nous ne pouvons supposer qu'ils aient ignoré ces preuves humiliantes de la culpabilité de leurs parents, de leur propre état de chute et de condamnation, enfin de la porte d'espérance et de miséricorde que Dieu avait ouverte par la mort — prédite et préfigurée — de Christ, de celui qui, étant d'une nature divine, sainte et sans péché, fut substitué à la place de l'homme pécheur, souillé et coupable. Nous pouvons être sûrs qu'ils avaient entendu parler de ces choses. La voie suivie par le plus jeune fils montre clairement qu'il connaissait ces choses, ainsi que leur signification profonde, solennelle et bénie. Et quoique Caïn ait choisi une voie toute différente et directement opposée, ce ne fut pas parce qu'il en avait été moins instruit que son frère. Non ; leur condition était pareille ; leur éducation était pareille ; les occasions qu'ils avaient étaient pareilles. D'où vint donc la différence entr'eux ? Ah ! chers enfants, il en était alors d'eux, comme il en est maintenant de ceux qui lisent ce petit livre — l'un était un homme de foi, et l'autre ne l'était pas. L'un croyait la parole de Dieu, et l'autre se confiait en son propre cœur, et montra qu'il était réellement « un fou ». « Celui qui se confie en son propre cœur est un fou » (Prov. XXVIII, 26). Il n'y a pas un seul des enfants qui liront ces pages, qui ne soit semblable à Abel ou semblable à Caïn. Cher lecteur, auquel des deux ressemblez-vous ?

« Or il arriva, au bout de quelque temps, que Caïn offrit à l'Éternel une oblation des fruits de la terre, et

qu'Abel aussi offrit des premiers-nés de son troupeau, et de leur graisse ». D'où cette différence ? A première vue, vous pourriez penser qu'elle venait simplement de la différence de leurs occupations — l'un étant berger, et l'autre laboureur. Mais ce ne fut pas là la cause de la différence. « *Par la foi*, Abel offrit à Dieu un plus excellent sacrifice que Caïn » (Hébr. XI, 4). Il s'approcha comme un pécheur, auquel il n'était dû que la mort, mais il s'approcha par le moyen du sang d'une victime de propitiation pour le péché, se confiant en la grâce de Dieu pour l'acceptation de ce sang à la place de la mort qu'il avait, lui, Abel, méritée. Chers enfants, est-ce ainsi que vous vous approchez de Dieu ? Avez-vous même quelque pensée de vous approcher de Dieu ? Avez-vous jamais senti que vos péchés vous rendaient indignes d'être en la présence de Dieu ? que vous avez mérité la colère de Dieu, et qu'il ne serait que juste qu'il vous abandonnât à la mort — à la mort éternelle — que vos péchés ont méritée de sa main ? Avez-vous cru le témoignage que Dieu a rendu au sujet du sang de son Fils Jésus-Christ ? Ce qu'offrait Abel n'était que le sang d'un animal ; son sacrifice n'était qu'un type, qu'une figure. Mais, depuis, le sang de Jésus-Christ, du propre Fils de Dieu, a été répandu, et c'est par le moyen de ce sang, — et par ce moyen seul — qu'une personne quelconque peut maintenant s'approcher de Dieu. Mais par le moyen de ce sang précieux, tous ceux qui s'y confient sont reçus. « L'Éternel eut égard à Abel et à son oblation ». Par cette oblation, ou sacrifice, « il a reçu le témoignage d'être juste, Dieu rendant témoignage à ses dons » (Hébr. XI, 4). Il en est de même aujourd'hui. « Celui qui croit en moi », dit

Jésus, « a la vie éternelle » (Jean VI, 47). « Quiconque croit, est justifié par lui » (Act. XIII, 39). « Mais maintenant dans le Christ Jésus vous qui étiez autrefois loin, vous avez été approchés par le sang du Christ » (Eph. II, 13). C'est ainsi que Dieu déclare justes tous ceux qui croient en Jésus.

Mais que devint le frère aîné ? Il ne s'approcha pas comme un pécheur, avec le sang par le moyen duquel seulement la rémission pouvait être obtenue. Il apporta des fruits de la terre — ce qu'avait produit son propre travail — comme une oblation à l'Éternel. Il ne sentait pas qu'il avait besoin qu'un autre mourût à sa place, mais il pensait que les fruits de son propre travail avaient assez de valeur pour être acceptés de Dieu. Mais l'Éternel « n'eut point égard à Caïn, ni à son oblation ». « Sans effusion de sang, il n'y a point de rémission » (Hébr. IX, 22). Ah ! chers enfants, si Caïn fut rejeté parce qu'il méprisa la grâce de Dieu, et qu'il ne fit aucun cas du sang de Christ, alors que ce sang ne pouvait être connu par lui que d'une manière obscure, à travers des types et des figures, que devra-t-il être de vous, si vous méprisez ce sang précieux, maintenant que, depuis longtemps, il a été répandu, que Dieu en proclame toute la valeur, et qu'il vous invite à vous confier en ce sang pour avoir la vie éternelle ?

Lorsque Caïn vit que son oblation n'était point acceptée, son visage fut abattu, et il fut fort irrité. L'Éternel en sa bonté condescendit jusqu'à raisonner avec lui, et à l'assurer que s'il s'approchait comme l'avait fait Abel, il serait accepté sur le même pied que lui. Mais au lieu de se soumettre, avec un cœur pénétré et touché, à ce procédé plein de douceur et de bonté de

la part de Dieu, il nourrit sa jalousie à l'égard de son frère, et sa haine contre lui, jusqu'à ce que, « comme ils étaient aux champs, Caïn s'éleva contre Abel son frère et le tua ». Quel acte horrible, effrayant ! « Mais pour quelle raison le tua-t-il ? C'est parce que ses œuvres étaient mauvaises et que celles de son frère étaient justes » (1 Jean III, 12). Il commença comme un adorateur plein de sa propre justice ; il finit en souillant ses mains du sang de son frère.

QUESTIONS SUR « LA PREMIÈRE MORT ».

1. Quel fut le caractère de la première mort ?
2. Par le moyen de quelles mains eut-elle lieu ?
3. En quoi Caïn et Abel se ressemblaient-ils ?
4. En quoi différaient-ils ?
5. Comment Abel s'approcha-t-il de Dieu ?
6. Comment Caïn essayait-il de s'approcher ?
7. Par quel motif Caïn tua-t-il son frère ?

J'ajouterai encore une question, non pas dans le but que la réponse en soit adressée à l'Éditeur, mais en pressant chacun de mes lecteurs de peser cette question devant Dieu. Que chacun se demande :

« Est-ce que je ressemble à Abel, ou est-ce que je ressemble à Caïn » ?



La prière d'un enfant.

Nous étions en Juillet : du repos c'était l'heure,
 Et bergers et troupeaux rentraient à leur demeure.
 Moi, je me promenais sous un ciel pur et beau.
 Sous la brise tremblaient la feuille et l'arbrisseau ;
 La fleur parfumait l'air rempli de l'harmonie
 Que produit de l'oiseau la douce mélodie.
 Tout ravi, j'assistais à ce concert joyeux,
 A cet hymne d'amour qui s'élevait aux cieux.

Non loin, vers le hameau qu'entoure la prairie,
 D'heureux enfants jouaient sur l'herbette fleurie ;
 De ce riche spectacle augmentant la grandeur,
 Ils offraient, eux aussi, leur sourire au Seigneur.

Je suspendis mes pas pour contempler la scène
 Qu'égalait devant moi la riche et verte plaine.
 Et voici que, soudain, j'entends un faible son,
 J'écoute... et du doux bruit veux trouver la raison ;
 Je cherche... et tout à coup du regard je découvre
 Un enfant, à genoux, qu'un arbre épais recouvre.
 Il avait vers le ciel le visage tourné,
 Il y tendait ses mains. Et moi, tout étonné,
 J'écoutai les accents de cette voix émue
 Qui soupirait ainsi, dans le ciel entendue :
 « Pour maman je te prie ; efface, cher Sauveur, (*)
 Ses péchés dans ton sang, et sauve-la, Seigneur ! »

De transport et d'amour mon âme était remplie
 Devant ces traits empreints de douceur infinie.
 Et comme il s'en allait après son oraison,
 Je pris sa main et dis : « Où donc est ta maison ? »
 — « Je demeure, Monsieur, là-bas, dans la chaumière
 Qu'en suivant le sentier on trouve la première. »
 — « A prier, cher enfant, dis-moi qui t'enseigna. »
 Lui, de ses grands yeux bleus, surpris, me regarda,
 Puis tout en essuyant quelques pleurs de sa manche :
 « J'ai fréquenté, dit-il, l'école du Dimanche.
 C'est là que l'on m'apprit, avec zèle et douceur,
 A connaître Jésus comme mon Rédempteur.

— « Et Celui qui, là-haut, en ce moment t'écoute,
 L'aimes-tu mon enfant ? » — « Si je l'aime ? oh ! sans doute !

(*) I Jean I, 7.

Et je sais plus encor : c'est que Lui m'aime aussi ! »... (*)
 Puis alors détournant de son front éclairci,
 Couvert de cheveux blonds, une boucle soyeuse,
 — Le regard suppliant, mais pourtant l'âme heureuse, —
 Il dit ! « Ah ! je voudrais que ma mère eût son cœur
 Fixé sur ce Jésus, seul Seigneur et Sauveur.
 Ma mère ! elle est malade et va mourir peut-être,
 Et je voudrais qu'avant elle pût le connaître !
 Pour elle et pour papa j'ai prié bien souvent
 Le Dieu de charité, seul bon, seul tout-puissant ».

— « Crois-tu donc, mon ami, que ce Dieu te réponde
 Et parle à tes parents de sa grâce profonde ? »

— « Oh ! oui, » répliqua-t-il. « A l'école on m'a dit
 Qu'il aimait à répondre au désir d'un petit,
 Et qu'il met son plaisir en ce qui lui ressemble. » (**)
 Tout en causant ainsi nous cheminions ensemble ;
 (Avec ce cher petit, oh ! comme il faisait bon !)
 Et nous fûmes bientôt devant l'humble maison,
 Où, retirant sa main — avec un beau sourire :
 « Adieu, » je l'entendis de sa douce voix dire.
 — « Au revoir, cher enfant ; et que la paix de Dieu
 Demeure dans ton âme ici comme en tout lieu ! »

.
 Un an s'était passé sans que je retournasse
 Sur le joli sentier qui conduit à la place
 Où l'enfant me quitta. Cette fois, j'y trouvai,
 Devant la porte, un homme à qui je demandai
 L'enfant qui m'avait dit des paroles de vie.
 Et l'homme répondit, d'une voix attendrie :
 « Il n'est plus avec moi : son esprit est monté
 Dans un lieu bien meilleur ; et son corps, à côté

(*) Prov. VIII, 17.

(**) Matth. XVIII, 3 ; etc.

De sa mère, repose au prochain cimetière.
 Elle a fermé ses yeux dans une paix entière,
 Ayant appris par lui que l'on est pardonné (*)
 Dans le sang du Sauveur que Dieu nous a donné.

« Puis, après que sa mère eut quitté cette tente,
 Me parler du Seigneur fut sa règle constante.
 Ce qu'il avait appris il me l'apprit aussi.
 Mais lui-même bientôt fut rappelé d'ici,
 Et maintenant je pleure et l'enfant et la mère,
 Dont, pour un temps au moins, la perte est bien amère. »
 Des larmes, à ces mots, éteignirent sa voix,
 Mais il reprit bientôt : « Après ces deuils, je vois
 Un beau jour où, tous trois réunis face à face,
 Nous louons — dans le ciel — le Dieu de toute grâce,
 De ce que notre enfant fut de bonne heure instruit
 A connaître Jésus dont l'amour nous poursuit.



Les trois jardins.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mes chers petits lecteurs, ce que c'est qu'un jardin. Il est probable que vous en avez tous vu quelque part et que vous vous y êtes réjouis à la vue des jolies fleurs et des doux fruits. Vous étiez contents de courir dans les allées et sur l'herbe verte, et vous avez guetté avec ravissement l'abeille et le papillon volant de fleur en fleur.

C'était précisément dans un charmant endroit semblable qu'une joyeuse petite fille aux yeux bleus, nommée Cécile, était assise un jour, fatiguée de ses jeux. Les fleurs qu'elle avait cueillies étaient à ses pieds, et autour d'elle tout respirait la joie. Le soleil bril-

(*) Eph. I, 7.

lait dans le ciel, les petits oiseaux chantaient dans les arbres et se réjouissaient d'une si belle nature, mais le sourire, qui illuminait d'habitude le visage de Cécile, avait disparu, et elle semblait grave et préoccupée.

En ce moment la bonne tante, chez laquelle elle demeurait, vint la rejoindre et lui demanda la cause de son air sérieux.

Oh ! tante Hélène, je voudrais savoir pourquoi je me rassasie si vite de tout. J'étais si heureuse, il n'y a qu'un instant, mais maintenant ma joie a disparu et je voudrais autre chose pour m'amuser.

— Ce que tu dis là, ma chère enfant, est bien la vérité, répliqua sa tante, aucun vrai bonheur ne se trouve dans les choses de la terre. Viens t'asseoir avec moi sur ce joli banc à l'ombre et je te dirai comment il se fait que nous sommes si agités et si mécontents; et puis je te montrerai où le bonheur peut seulement être trouvé. Tout ce qui nous entoure me rappelle ce dont je vais te parler, car c'est de trois jardins et de ce qui s'y passa.

— J'aime beaucoup les jardins, tante Hélène, et je serai charmée d'écouter ce que vous me raconterez, dit Cécile.

— Eh bien, chère enfant, celui que je dois te décrire en premier lieu, était le plus beau des trois, car là croissait toute espèce de fruits fort bons à manger, et il était planté de tout arbre agréable à la vue. Tu dis que tu aimes à voir un jardin et je conviens avec toi que les fleurs sont de douces choses, mais que devaient-elles être dans ce lieu délicieux, où aucune herbe nuisible ne poussait et où ne croissaient ni ron-

ces ni épines? Puis il y avait un beau fleuve, coulant à travers ce jardin, qui ajoutait à sa beauté, et l'arro-sait dans son cours.

— Tante Hélène, dit Cécile, je sais comment ce jar-din s'appelait: C'était le jardin d'Eden, et Adam et Ève y demeurèrent jusqu'à ce qu'ils eussent désobéi à Dieu.

— Oui, mon enfant, et ce fut par leur désobéissance que furent introduites dans le monde toutes les peines et toutes les misères que nous y trouvons. Aussi long-temps qu'ils furent obéissants, ils jouirent de la faveur de Dieu, et cela les rendait heureux; mais dès qu'Ève eut prêté l'oreille au serpent, tout son bonheur dispa-rut. En croyant les mensonges de Satan, qui cherchait à lui faire penser que Dieu ne les aimait pas, elle se détourna et fit détourner Adam de ce Dieu de bonté qui leur avait donné en abondance toutes choses pour en jouir, et en conséquence ils devinrent malheureux.

Ce fut en effet une heure sombre et triste pour eux et pour nous que celle où ils péchèrent de la sorte. Si vous lisez le chapitre troisième de la Genèse, vous verrez combien de choses arrivèrent avec le péché: la honte, la crainte, le travail, l'angoisse, la mort. Ils furent chassés du beau jardin et de devant la présence de Dieu, et maintenant tous les hommes, toi et moi entr'autres, sommes par nature éloignés de Dieu. Nous naissons avec des cœurs qui n'aiment pas Dieu. Il est saint et nous sommes pécheurs. Nous aimons à faire ce qui lui déplaît. Comment donc pouvons-nous être heu-reux? Dieu ne peut pas voir avec plaisir ce qui lui est entièrement opposé. L'homme fut créé pour trouver son bonheur en Dieu, mais il a cherché à se rendre

heureux par lui-même et a vu qu'il ne le pouvait point. Rien dans ce monde ne peut maintenant nous rendre vraiment heureux, et si ce que je viens de te dire était tout, nous serions à jamais misérables. « Le salaire du péché, c'est la mort » ; non-seulement la mort du corps, comme Dieu dit à Adam : « tu es poudre et tu retourneras en poudre ; » mais dans l'Apocalypse il est parlé « du lac de feu, qui est la seconde mort. »

Maintenant, chère Cécile, je t'ai dit comment il se fait que nous ne sommes pas heureux ; aimerais-tu que je continue à te dire comment nous pouvons être heureux ?

— Mais, tante Hélène, je m'étonne de ce qu'un jardin aura affaire avec cela.

— Ecoute, ma chère, et tu le verras. Le même Dieu tout bon, contre lequel Adam et Ève avaient péché, et contre lequel toi, moi et tous les hommes ont péché, tout en haïssant le péché, aimait cependant le pécheur ; et afin de nous sauver de la mort et de nous ramener à lui, pour être heureux, non-seulement dans ce monde, mais pour toujours avec lui dans le ciel, il a envoyé son Fils unique et bien-aimé ici-bas. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean III, 16). Le Fils de Dieu descendit du ciel, volontairement, afin de sauver les pécheurs. Mais pour accomplir cette œuvre, il dut mourir en portant la peine ou le salaire du péché. Dieu est si saint qu'il doit punir le péché, et le Seigneur Jésus a pris la place du pécheur. C'est parce qu'il était Dieu aussi bien qu'homme qu'il put le faire. Il ne servirait à rien que je meure pour toi ou toi pour



moi, car nous sommes l'une et l'autre pécheresses, mais non pas Jésus. Il était entièrement saint et ne connaissait pas le péché, mais il savait combien Dieu le haïssait et combien c'était une chose odieuse à ses yeux. Tandis qu'il était sur la terre, il allait de lieu en lieu, faisant du bien et parlant au peuple de l'amour et de la grâce de Dieu envers les pécheurs. Cependant les Juifs ne voulurent pas le souffrir au milieu d'eux, et convinrent de le mettre à mort; et c'est précisément avant cette cruelle action que nous le voyons dans *un jardin*. Il n'était pas entouré dans ce jardin des nombreuses bénédictions dont Adam jouissait en Eden, mais à Gethsémané, dans la nuit sombre et silencieuse, nous le voyons agenouillé sur la froide terre. Les trois disciples qu'il avait pris avec lui s'étaient en-

dormis, en sorte que Jésus était laissé seul. Et pourquoi priait-il, étant en agonie, et suant comme des grumeaux de sang? C'était à la pensée de ce qu'il aurait à souffrir quand il porterait le péché sur la croix. Il savait que Dieu ne pourrait pas le regarder alors; que son sourire, que la lumière de sa face lui seraient retirés, et c'est ce que le saint Jésus sentait devoir être vraiment la mort.

Satan aussi cherchait à lui faire craindre la mort, mais il ne put pas ébranler l'amour de Jésus qui, par obéissance au Père, prit la coupe, la coupe de la colère. Il est vrai qu'il pria en disant: «Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi», mais il ajouta: «toutefois non pas ce que je veux, mais ce que tu veux».

Quelle parfaite obéissance! Il vint non pour faire sa volonté, mais la volonté de celui qui l'avait envoyé.

Quel amour merveilleux! Il ne voulut pas nous laisser, nous pauvres pécheurs, sans un moyen de salut.

Nous ne nous arrêterons pas maintenant à considérer tout ce qui se passa cette nuit-là dans le jardin, le sombre Gethsémané, comme on l'appelle quelquefois; en effet tout y était sombre: Satan employait sa puissance pour le rendre tel. Jésus dit aux méchants hommes qui vinrent pour le prendre: «C'est ici votre heure et la puissance des ténèbres».

Mais le grand fait est celui-ci: Jésus fut pris et emmené; il fut jugé, condamné et mis à mort.

Maintenant, chère enfant, suis-moi dans un *autre* jardin. Il est écrit «que dans le lieu où il fut crucifié, il y avait un jardin, et dans ce jardin un sépulcre neuf où personne n'avait été mis. Et ils y mirent Jésus»

(Jean XIX, 41, 42). Sur le Calvaire Jésus but en réalité la coupe de la colère. Sous les coups les plus cruels de l'homme il dut crier : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Oh ! chère Cécile, si Jésus n'eût pas été ainsi abandonné, nous aurions été rejetés pour toujours, mais maintenant nous pouvons nous approcher, car « voilà l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ». Le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché. « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, de même le Fils de l'homme a été élevé », et maintenant quiconque regarde à lui, ou croit en lui, est sauvé. Voilà le vrai bonheur, mon enfant. Puisses-tu le trouver ici !

Mais lorsque Jésus fut mort, ils le mirent dans le sépulcre neuf, dans le jardin. Quelques-uns de ceux qui l'aimaient avaient perdu tout espoir de le revoir. Jésus était mort et enseveli, mais leur amour les porta à visiter le jardin de grand matin le troisième jour. Cependant ils ne trouvèrent pas Celui qu'ils cherchaient. La grosse pierre qu'on avait mise à l'entrée du sépulcre était roulée, le sceau était brisé et Jésus était sorti vainqueur. La mort ne pouvait pas retenir le Prince de la Vie, Dieu l'avait ressuscité des morts. Il est mort pour nos péchés, mais il est ressuscité suivant les Écritures, et maintenant celui qui croit en lui partage avec lui sa vie de résurrection, sa gloire céleste à la droite de Dieu, — bonheur bien plus grand encore que celui dont Adam et Ève jouissait en Eden avant la chute.

Et maintenant, chers enfants, que nous avons entendu la petite Cécile et sa tante Hélène, je désire que vous vous souveniez aussi de ce qui se passa dans ces trois jardins. Rappelez-vous comment, en Eden, par la

désobéissance d'un seul homme, le péché entra dans le monde et par le péché la mort, parce que tous ont péché (Rom. V, 12). Rappelez-vous comment à Gethsémané, le Fils de l'homme, Jésus, le Seigneur du ciel, vainquit Satan. Satan avait le pouvoir sur la mort, mais Jésus vint, « afin que par sa mort il détruisît celui qui avait la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable et délivrât ceux qui par la crainte de la mort étaient toute leur vie assujettis à l'esclavage » (Hébr. II, 14, 15). Rappelez-vous le Calvaire où Jésus souffrit sur la croix pour le péché, accomplissant pleinement le salut de tous ceux, jeunes ou vieux, qui croient en lui : Rappelez-vous ce jardin avec son sépulcre neuf où personne n'avait été mis. Souvenez-vous comment Jésus en sortit triomphant et est maintenant assis à la droite de Dieu. Si vous désirez être heureux, réfugiez-vous dans ses bras de miséricorde, dans son sein d'amour. Et quelque désappointés que vous puissiez être en toute autre chose, vous ne serez jamais désappointés en Jésus. Souvenez-vous d'Eden, souvenez-vous de Gethsémané, souvenez-vous du Calvaire, et cherchez désormais à vivre, non pour vous-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour vous.



Le petit semeur ou Flora Lane.

— Comme j'aimerais ressembler à Jacques Duncan ! s'écria Flora, en posant avec un soupir un petit livre intitulé : « Le jeune sergent recruteur », faisant partie d'une série de traités pour le Dimanche, qui lui avait été donnée pour le dixième anniversaire de son

jour de naissance. « Mais je suis sûre que je ne pourrais jamais l'imiter; je ne pourrais jamais parler du Seigneur aux pécheurs! Si j'avais de petits frères et de petites sœurs, peut-être que j'oserais leur parler, mais je n'en ai pas. Marie, ma bonne, connaît mieux les choses de Dieu que moi-même, et quant aux personnes qui viennent faire visite chez maman, j'ose à peine lever les yeux ou prononcer une parole en leur présence. Quand j'ai entendu Thomas dire de mauvaises paroles l'autre jour au pré, je n'ai pas osé le reprendre comme Jacques Duncan reprit un vieillard. Et pourtant, ajouta l'enfant, en appuyant sa tête sur sa main, pourtant je désire faire quelque chose pour les âmes, j'aimerais pouvoir aider un peu, si peu que ce soit, à recruter des soldats pour le Roi céleste. »

En cet instant les yeux de Flora tombèrent sur un petit traité intitulé : « La feuille ensanglantée de Lucknow. » Elle l'avait lu et avait versé des larmes au récit du brave jeune soldat qui portait sur son cœur à la bataille la feuille écrite de la Dame, et qui la donna, toute tachée de sang, à l'ami qui avait été amené à Dieu par son moyen.

— Ce traité m'a été au cœur, pensa Flora, peut-être parlerait-il aussi au cœur d'autres personnes. Il dit précisément ce que je voudrais dire si j'étais assez âgée et assez courageuse pour parler. Je m'étonne si je pourrais le répandre! Avec deux francs seulement, on peut s'en procurer une centaine d'exemplaires. Je pourrais donc en avoir vingt-cinq pour mon beau demi-franc tout neuf, et vingt-cinq personnes pourraient y apprendre tant de choses sur Dieu! Je sais que maman en a fait une bonne provision; je veux lui deman-

der si elle consent à m'en revendre quelques-uns ».

Mme Lane ne fit aucune difficulté, mais elle sourit en exprimant le doute que sa petite fille pût parvenir à distribuer tant de traités. Flora compta et recompta plusieurs fois son paquet. — C'est comme un petit panier de semence, se dit-elle, et qui peut dire si un bel arbre ne sera pas produit un jour par ce que j'aurai semé ?

Mais Flora était une petite fille fort timide ; elle s'aperçut bientôt qu'il serait presque aussi difficile d'offrir un traité que de parler sur le sujet de la religion. Elle sentit qu'elle ne pouvait faire ni l'un ni l'autre, et découragée, elle fut presque sur le point de rendre tous les vingt-cinq traités à sa mère.

Le jour suivant on envoya Flora, accompagnée par Marie sa bonne, faire une commission au village. Elle mit trois de ses traités dans son sac, quoique espérant à peine avoir le courage d'en donner un. Tout en cheminant, il lui vint à l'esprit une idée qui montrait peut-être plus de timidité que de sagesse. Elle entendait un bruit de roues sur la route, quoique un coude du chemin l'empêchât de voir la charrette qui s'avancait. Prenant promptement un exemplaire de « la feuille ensanglantée de Lucknow », Flora la posa sur la haie qui bordait le sentier. « Il se peut que le voiturier la voie et la prenne », se dit-elle, puis elle continua à marcher rapidement sans même oser regarder l'homme lorsqu'il la devança, de peur qu'il ne supposât que c'était elle qui avait mis le traité sur la haie.

Dès que Flora eut terminé ce qu'elle avait à faire au village, elle reprit le chemin de la maison, car il lui

tardait de voir si le charretier avait pris le papier. « Il n'est plus à l'endroit où je l'avais mis, » s'écria-t-elle joyeusement en approchant de la place.

— Non, Mademoiselle, mais le voici, dit Marie, en ramassant dans un fossé où le vent l'avait chassé, « La feuille ensanglantée de Lucknow », toute salie et déchirée.

La pauvre Flora regardait tristement le traité, car cet exemplaire ne pouvait plus être donné à personne. « Je vois que ma sotte timidité ne peut pas aller, dit l'enfant, mais j'ai peur de m'y prendre d'une autre manière. Je crains bien qu'aucun exemplaire de mon paquet ne soit jamais distribué ».

Tout en continuant leur route, Flora et sa bonne virent à quelque distance un mendiant en haillons et avec une jambe de bois, assis sous la haie.

— Ah ! que cet homme a l'air triste et fatigué, s'écria la compatissante enfant, peut-être qu'il a marché plusieurs longues lieues et n'a ni amis ni maison. Je crois que j'ai un sou dans mon sac, et tout en cherchant sa pièce de monnaie, il vint à l'esprit de Flora qu'elle serait aussi bien reçue du mendiant, si elle l'enveloppait dans un traité. « L'une lui procurera la nourriture du corps, et l'autre pourrait être une nourriture pour l'âme », pensa l'enfant.

— Ah ! Mademoiselle, dit Marie en observant sa jeune maîtresse envelopper le sou dans le papier, n'oubliez pas de prier pour que Dieu y mette sa bénédiction.

— Je jetterai la petite semence avec une prière, dit Flora, et en approchant du pauvre mendiant, elle répéta, mais à voix basse : « Fais-moi la grâce, Seigneur,

de semer la semence, et que ta bénédiction la fasse croître, pour l'amour de Jésus! »

Flora était sûre que le sou serait le bien-venu, même si le traité ne l'était pas, de sorte que ce fut sans crainte et sans hésitation qu'elle plaça l'un et l'autre dans les mains ridées du mendiant.

— Dieu vous bénisse, Mademoiselle, s'écria le vieillard d'une voix si cordiale et avec un si affectueux sourire que le cœur de Flora en fut tout réjoui.

Elle jeta un coup d'œil en arrière lorsqu'elle se fut éloignée de quelques pas et s'écria avec joie : « O Marie ! il lit l'histoire ! »

A la porte de la maison de Flora était un petit garçon qui avait apporté un panier d'œufs. Encouragée par le succès qu'elle avait eu auprès du mendiant, et redoutant moins de parler à un enfant, Flora, après avoir répété sa petite prière silencieuse, s'adressa au petit garçon : « Aimerais-tu lire quelque chose de bien joli ? »

— Je ne sais pas lire, répondit l'enfant en la regardant fixement. Flora allait se retirer désappointée, mais une pensée subite lui fit demander : « Y a-t-il quelqu'un chez toi qui sache lire ? »

— Oui, mon père sait lire, répondit l'enfant en faisant un signe de sa tête bouclée.

— Aimerais-tu lui porter ceci ?

Le garçon sourit, étendit sa petite main rouge et mit le traité qui lui était offert, soigneusement sous sa veste.

En entrant chez elle, Flora y trouva deux personnes qui faisaient visite à Madame Lane, c'étaient une dame et sa fille. « Ma chère enfant, dit Madame Lane à Flora,

lorsqu'elle eut timidement salué les étrangères, Mme Forester a la bonté de vouloir bien rester à diner avec nous; en attendant qu'il soit prêt, conduis ta jeune amie à ta chambre, montre-lui tout ce qui peut lui faire plaisir et tâche de l'amuser de ton mieux. »

Heureuses de la permission d'aller jouer librement ensemble, Marguerite Forester et Flora montèrent gaiement l'escalier. Flora montra à son amie sa poupée et sa maison de poupée, les poissons dorés dans leur vase de cristal et le joli petit oiseau qui était si familier qu'il venait se percher sur sa tête et prenait les miettes sur ses lèvres.

— Vous avez aussi beaucoup de livres, observa Marguerite en montrant du doigt une étagère bien garnie.

— Aimez-vous la lecture? demanda Flora qui avait entièrement oublié sa timidité.

— J'aime beaucoup les histoires, répondit Marguerite, mais je préfère qu'on me lise que de lire moi-même, car ma vue est faible et je suis vite fatiguée.

— J'ai là une très-belle histoire, tout à fait véritable, dit Flora; elle a été écrite par une dame qui était aux Indes lors de la terrible insurrection.

— Oh! j'aime tout ce qui a rapport aux Indes! s'écria Marguerite. Mon cher frère y est allé pour servir dans l'armée. Étonnée de l'occasion qui se présentait à elle d'une manière si inattendue, Flora offrit à sa jeune visiteuse de lui lire l'histoire en question, l'offre fut acceptée avec plaisir, mais à peine Flora avait-elle lu deux pages, que la cloche du diner sonna.

Je regrette que nous devions nous arrêter, s'écria Marguerite, je commençais à m'intéresser à ce jeune soldat malade.

— Vous pouvez emporter le livre et le garder, dit vivement Flora.

— Je serai charmée de l'emporter chez moi, répliqua Marguerite, mais je ne le garderai certainement pas, car nous allons envoyer une caisse remplie de différentes choses à mon frère, et comme il est soldat lui-même et que tout ce qui concerne les soldats doit l'intéresser, j'y joindrai ce traité.

Une vive sensation de plaisir traversa le cœur de la petite semeuse et, comme un rayon de soleil, illumina tout le reste de la journée.

— Quand je pense que mon traité va parcourir des centaines et des centaines de lieues ! qu'il va traverser le vaste océan, puis être lu — et, j'espère, goûté — par quelqu'un que je n'ai jamais vu ! Peut-être que je ne le verrai jamais jusqu'à ce que je le rencontre dans le ciel et qu'il me le dise là.

Oh ! quelle délicieuse pensée ! que mon petit traité ait pu l'aider à arriver à cet heureux endroit ! Maman racontait l'autre jour que le pieux Baxter fut converti par un traité laissé dans la maison de son père par un chaudronnier ambulant ! Et les écrits de Baxter ont amené tant, oh ! tant d'âmes à Dieu ! Quel arbre glorieux, étendant ses branches sur des milliers d'âmes, est sorti de ce seul petit traité !

Animée par de telles réflexions, Flora demanda ardemment dans sa prière du soir que la bénédiction de Dieu accompagnât son petit livre, comme elle avait accompagné le traité du chaudronnier.

Il se passa quelque temps avant que Flora eût distribué ses vingt-cinq exemplaires de l'histoire de Lucknow, quoiqu'elle tâchât de ne pas laisser un seul jour

s'écouler sans en donner au moins un : Parfois elle se sentait découragée, comme le sont bien des personnes plus âgées que Flora, quand elles ne voient aucun bon résultat de leurs efforts. Elle essayait alors de se souvenir qu'un grain de semence reste longtemps caché dans la terre avant de pousser.

— Ne vous lassez pas en faisant le bien, se répétait souvent l'enfant ! Mais, oh ! je voudrais savoir qu'une âme, une seule âme, a profité de mes semailles !

— Flora, ma chère, lui dit sa mère un matin, mets ton chapeau et viens avec moi. Je vais porter un peu de soupe à la femme de Thomas, qui est malade dans sa chaumière au bas du chemin.

— O maman, dit Flora avec quelque hésitation, je n'aime pas beaucoup aller dans cette chaumière. Thomas emploie des termes si affreux que j'aurais peur de le rencontrer.

— Je crains que Thomas ne soit en effet très-impie, reprit Mme Lane, et sa pauvre femme est bien à plaindre. Mais dans ce moment il doit certainement être dehors à son ouvrage, et Mme Brown sera contente de notre visite.

La chaumière n'était pas éloignée et Mme Lane et sa petite fille ne tardèrent pas à entrer dans l'humble demeure, où la femme du laboureur était couchée sur un lit de douleur. Elle reçut ses hôtes avec plaisir et sa petite Suzanne avança des chaises pour Flora et sa mère. Leurs yeux à toutes deux furent immédiatement attirés par la vue d'un traité bien connu, posé sur l'oreiller de la pauvre femme.

— Est-ce M. le ministre qui a laissé ce traité ici ?

demanda Mme Lane, après plusieurs autres questions concernant l'état de la malade.

— Oh ! non, Madame, c'est mon petit garçon qui l'a apporté, il y a environ trois semaines ; une petite demoiselle le lui a donné en lui disant de le porter à son père. C'est un bien beau traité, vraiment ! continua la pauvre femme dont les yeux se remplissaient de larmes ; — il a plu à mon mari, qui a veillé un soir pour le lire à la clarté du feu, et que de fois il en a parlé depuis ! C'est que voyez-vous, Madame, il place le péché et le Sauveur droit devant vous et semble parler droit au cœur ; et puis ces beaux cantiques qu'il contient ! il n'y a pas un de nous — pas même le petit Tommy, qui ne les sache par cœur ! Je les répète souvent dans la nuit, quand je ne puis pas dormir. Mon mari a été un autre homme, Madame, depuis la lecture de ce traité. Il a recommencé à lire la Bible pour chercher les passages que la dame avait écrits, et il me disait hier que, quand il mourrait, il espérait d'aller là où le jeune soldat était allé avant lui.

Flora aurait pu sauter de joie, de la joie la plus douce et la plus pure peut-être qu'un mortel puisse goûter sur la terre. Elle, tout enfant qu'elle était, avait aidé à un pécheur à trouver le Sauveur ; elle avait fait quelque chose pour une âme immortelle ; et c'est avec délices qu'elle se rappela ces paroles de la Bible : « Ceux qui sèment avec larmes moissonneront avec chants de triomphe : Il s'avance en pleurant, celui qui porte la semence en terre ; il revient avec des cris de joie, portant ses gerbes » (Ps. CXXVI).



Le pavot et la tige de froment.

Fable.

Le soleil descendait au couchant et ses rayons dorés tombaient brillamment sur un vaste champ de blé. Côte à côte près du sentier, qui traversait ce champ, s'élevaient un splendide pavot et une grande tige chargée d'un épi bien rempli de froment. Or comme la brise du soir qui soufflait doucement faisait ondoyer cette tige avec bruit, le pavot et le blé semblaient murmurer entre eux le dialogue que vous allez lire.

— La moisson est à la porte, disait la tige de froment, en courbant sa tête jaunie comme si elle eût médité.

— La moisson ! quelle moisson ? demanda le pavot

en portant fièrement en arrière ses pétales noirs et écarlates.

— L'époque où nous quitterons ce champ et où nous serons recueillis dans le grenier pour n'en plus jamais sortir, répondit la tige de blé.

— Eh bien ! quant à moi, dit le pavot, je suis très-content de demeurer où je suis. Les brillants rayons du soleil, les agréables brises ; les douces et rafraîchissantes pluies et les chants des oiseaux ont pour moi des charmes et me rendent ce champ si délicieux que je ne suis nullement pressé de le quitter, je vous assure.

— Le beau temps ne durera pas toujours, répliqua la tige. Souvenez-vous que les jours de ténèbres et d'obscurité seront en grand nombre.

— Bêtise ! jouissez de la vie pendant que vous le pouvez et laissez ces sombres idées aux malheureux. Et le beau pavot rouge semblait rire au soleil, en se balançant mollement au gré du vent du soir.

La moisson vint enfin, et les moissonneurs rassemblèrent la bonne semence. L'automne s'écoula, et la saison des frimats et des tempêtes passa sur ce vaste champ, maintenant stérile. Là, renversé par la grêle, déraciné et durement poussé au loin, gisait le pavot, naguère si joyeux et d'apparence si heureux, tout souillé et foulé sur la terre humide et noire.

Chers petits lecteurs, ici encore auquel ressemblez-vous ? à la tige à l'air humble dans sa jaquette rousse, ou bien au gai, mais vénéneux pavot dans sa parure trop voyante ? En d'autres termes, à laquelle de ces deux classes appartenez-vous : à la « bonne semence du royaume », ou aux joyeux enfants de ce monde qui

aiment le péché ? C'est là une sérieuse et importante question, à laquelle je voudrais que vous répondissiez dès MAINTENANT, car « la moisson est à la porte » en effet, et chaque instant qui s'écoule pendant que vous lisez ces lignes, peut être LE moment où tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus-Christ, « seront enlevés à sa rencontre dans les nuées en l'air ». Et quand ils seront ainsi recueillis en sûreté dans le grenier, la parole de Dieu nous dit que des tempêtes de jugement fondront à répétées fois sur ce monde coupable et qui rejette Christ. Alors, oh ! qu'elle sera triste et terrible la condition de ceux qui ont vécu dans les plaisirs sur la terre — qui se sont réjouis au soleil de la prospérité — qui ont aimé le monde et les choses du monde, et qui, pour l'amour de quelques fausses joies actuellement, ont rejeté toutes pensées de Dieu, de Christ et de « la colère à venir ». Oh ! qu'ils seront malheureux, tandis que ceux qui ont cru au Seigneur Jésus-Christ, pour la vie éternelle, se réjouiront, en sa présence bénie, d'une joie ineffable et glorieuse. Cher petit lecteur, encore une fois, de laquelle de ces deux classes fais-tu partie ?



Le Roi qui a envoyé son portrait à ses sujets.

Un Roi tout-puissant, habitant un pays éloigné, et désirant se faire connaître à ses sujets avant de les réunir à lui et de les traiter comme ses enfants, ainsi qu'il le désirait, résolut un jour de leur envoyer son portrait. Ce n'était pas que ce bon Roi eût jusqu'ici négligé de leur donner de ses nouvelles ; il leur avait au

contraire envoyé bien des messages, pour leur faire savoir à quel point il les aimait et s'intéressait à eux ; malgré cela ses sujets ne se faisaient pas une juste idée de lui, ils ne le connaissaient pas encore.

Le portrait arriva donc au temps fixé : Il était accompagné d'une lettre qui leur enjoignait de le regarder fréquemment , d'en considérer tous les traits , de le contempler avec soin, qui leur rappelait enfin que c'était le portrait de leur bienfaiteur lui-même, qui avait désiré être ainsi présent au milieu d'eux, afin de se rendre saisissable à tous, même aux plus petits.

Les sujets étaient accourus pour le voir ; ils l'avaient regardé et pris dans leurs mains ; ils n'y voyaient néanmoins pas grand'chose qui les frappât ou qui les attirât, parce que leurs cœurs depuis longtemps s'étaient éloignés de leur puissant bienfaiteur ; et sans la lettre qui leur recommandait tant d'y prendre garde, on ne sait trop s'ils ne l'auraient pas oublié dans quelque coin reculé de la maison. Ce portrait était cependant bien beau , seulement ceux qui ne le regardaient qu'en passant ne s'apercevaient pas de cette beauté, les petits étourdis n'y découvraient rien, mais pour ceux qui prenaient la peine de le considérer de près, et un peu longtemps , quelle grâce , quelle beauté, quelle douceur étaient empreintes sur ce visage ! C'étaient la bienveillance et l'amour qu'on lisait dans ce regard ; en un mot, tout en lui était aimable, et plus on le regardait et plus on avait envie de le regarder encore. Peu à peu quelques-uns des sujets vinrent à y faire attention et à l'aimer ! Les aînés d'entre eux, auxquels on avait déjà souvent parlé de leur Roi, disaient : Oh ! c'est bien comme on nous a dit, seulement

il est encore mille fois plus beau ; jamais sans ce portrait nous n'aurions connu notre Roi tel qu'il est, mais maintenant nous le connaissons, et puis leur cœur se trouvait lié à leur souverain, devenu leur père, en sorte qu'ils vivaient avec lui par la pensée, qu'ils vivaient de sa vie. Il n'y eut pas jusqu'aux plus petits d'entre ces quelques-uns, ceux qui n'y avaient guère pris garde au commencement, distraits qu'ils étaient par leurs jeux, qui n'eussent été attirés peu à peu à le regarder avec plus de soin ; et eux aussi avaient fini par dire : Ah ! c'est bien Lui, et ils y pensaient quoique sans doute ils eussent pu y penser davantage. Enfin plusieurs l'avaient connu, et tous saluaient par avance l'heureux moment qui les réunirait à Lui.

Et qu'auriez-vous dit, mes amis, d'un méchant homme qui se serait trouvé là, et qui, voyant ce portrait, l'aurait méprisé, haï, aurait grincé les dents contre lui, aurait souhaité de le mettre en pièces ? Mais assez là-dessus pour le moment.

Il y a 1860 ans révolus que Dieu envoya dans ce monde, non pas un simple portrait, mais sa vivante image dans la personne de son Fils. — Jésus, vous le savez, naquit à Bethléem, dans un pays à plusieurs centaines de lieues de celui que nous habitons. Il ne naquit pas enfant de grands seigneurs (quoiqu'il fût Dieu au-dessus de toutes choses), mais fils de Marie, qui fut ensuite la femme d'un charpentier de Nazareth, l'un et l'autre des pauvres gens. Le berceau de l'enfant Jésus fut une crèche, son appartement une étable où tous ceux qui avaient envie de le voir pouvaient venir, et les enfants aussi, s'ils le désiraient. L'enfance de Jésus se passa au milieu des pauvres ; il n'eut aucun des con-

forts qui entourent les enfants des riches, peut-être en eut-il moins que le plus pauvre d'entre vous, mes chers amis qui lisez ces lignes ; malgré cela jamais un mouvement de colère, jamais une pensée de mécontentement ou de murmure, jamais un sentiment d'envie ou de jalousie, comme, hélas ! vous en avez tous, ne trouva place dans son cœur ; il était le saint, et il demeura saint au milieu du mal. S'il avait à souffrir, il souffrait, et vous pensez que cela n'arriva pas rarement en vivant au milieu des hommes, grands ou petits, qui tous étaient méchants par nature et opposés à Lui. Et puis Jésus ne passa pas son enfance dans la paresse ; non, il dut travailler de ses mains ; ses parents travaillaient eux-mêmes pour vivre et, sachant que Dieu a commandé le travail, ils l'enseignaient aussi à leurs enfants, et Jésus leur était soumis.

Pendant tout ce temps, il était occupé aux affaires de son Père, ce que Joseph et Marie ne comprenaient pas toujours. A douze ans, on le trouva dans le temple, étonnant les docteurs par sa sagesse et ses réponses ; la loi de son Dieu était dans son cœur, et il était rendu intelligent par ses commandements. Tel fut Jésus jusqu'à trente ans et il fut bien plus que tout cela, seulement moi je ne saurais vous le dire. Mais écoutez ce que dit Dieu. Lorsque, à son baptême, le ciel s'ouvrit et que le Saint-Esprit descendit sur lui sous une forme corporelle, comme une colombe, on entendit une voix disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ; en lui, j'ai trouvé mon plaisir ».

Maintenant, suivons Jésus dans sa vie publique, le voilà, oint du Saint-Esprit et de puissance, qui s'en allait de lieu en lieu faisant du bien et guérissant ceux qui

étaient sous le pouvoir du démon. S'il rencontrait un lépreux, ces gens que chacun fuyait parce que cette affreuse maladie se gagnait au contact, alors Jésus, bien loin de fuir, le touchait, ou disait une parole, et le lépreux était nettoyé. Jésus rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, chassait les démons hors des possédés, ressuscitait des morts; etc. Jésus recevait tous ceux qui venaient à lui, écoutait le récit de toutes leurs misères, soulageait toutes leurs douleurs, en un mot détruisait les effets du péché, car c'était bien le péché qui avait amené toutes ces misères, toutes ces douleurs. Jésus, comme je vous l'ai dit, recevait chacun qui venait à lui, quelque grand pécheur qu'il eût été; seulement il fallait se montrer tel qu'on était et malheur à celui qui cherchait à paraître juste par lui-même, Jésus mettait dehors ce qui était dedans et disait tout haut ce que chacun avait pensé tout au fond de son cœur. Jésus était plein de bonté; il a donné du pain à ceux qui avaient faim, calmé les vents et la mer, lorsque ses disciples étaient effrayés sur une barque, parce qu'ils se croyaient au moment de périr, et puis, ce que je ne veux pas négliger de vous dire, Jésus n'a pas oublié les enfants. Une fois qu'on en avait amené là (probablement des mamans qui ayant à cœur de faire tout le bien possible à leurs chers petits les lui présentaient afin qu'il les touchât), les disciples, pensant peut-être que cela devait fatiguer et importuner Jésus, voulaient leur défendre d'approcher, alors Jésus en fut indigné et leur dit : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les en empêchez pas; et les prenant dans ses bras il les bénit. » Et ce Jésus, mes amis, c'était Dieu, oui Dieu lui-même; Dieu en bonté,

en grâce, en compassion, Dieu marchant au milieu des hommes, et qui s'était ainsi abaissé, s'était ainsi fait petit, si j'osais me servir de cette expression, afin que tous, petits et grands, pussent le voir, l'entendre, le toucher, le contempler ! C'était bien le Père que le Fils représentait, dont il était le portrait vivant, selon ce qui est écrit en Colossiens I, 15 : « lequel (Jésus) est l'image de Dieu invisible » ; selon que Jésus le disait lui-même à son disciple Philippe, qui lui demandait : Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit, Jésus lui répondit : Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as point connu ? Philippe, CELUI QUI M'A VU, A VU MON PÈRE ; et comment dis-tu ? Montre-nous le Père (Jean XIV, 8, 9).

Et ce portrait, comment les hommes l'ont-ils reçu, qu'en ont-ils pensé, qu'en ont-ils fait ? Ils l'ont méprisé, haï, ont grincé les dents contre lui, et crié de toutes leurs forces : Ote-le du monde ! Et il a été ôté en effet, car ils l'ont élevé et cloué à la croix ! Pensez, un juste cloué à la croix, comme un malfaiteur ! Les hommes ont fait cela, mais Jésus s'est laissé faire parce qu'il était obéissant et voulait boire la coupe que son Père lui avait donnée à boire ; et cette coupe, ce n'était rien moins que de mourir et de mourir sous la colère de Dieu. Une fois à la croix, Jésus était là le représentant du péché, c'est-à-dire de tous les péchés mis ensemble et de la source qui les produit, du péché tel qu'il est, tel que Dieu le voit, du péché dans toute sa laideur ! Et alors c'était comme si le Fils de Dieu n'eût plus été son Fils ; quand il criait à son Dieu, Dieu ne lui répondait plus ; quand il cherchait la face de son Dieu, Dieu ne se montrait plus ; Jésus ne voyait plus

que ténèbres et que mort tout autour de lui. Alors on l'entendit prononcer tout haut ces paroles : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » Et pendant cette scène, le soleil qui n'avait encore jamais éclairé chose semblable, s'était obscurci, et la nuit était venue sur tout ce pays-là.

Maintenant, à supposer qu'un enfant eût été là avec son père, présent à cette scène, et que le père eût été instruit de Dieu, savez-vous ce qu'il aurait dit à son fils ? Mon enfant, te souviens-tu de ces paroles que Dieu prononça dans le jardin d'Eden, il y a plus de quatre mille années : Au jour que tu en mangeras tu mourras ? Les voilà accomplies ; voilà la mort, la mort telle qu'elle est, dans sa terrible réalité, la mort quand Dieu n'est pas là, quand Dieu cache sa face, et ne répond plus ! Mon enfant, Dieu est vrai, Dieu est juste, on ne l'offense pas impunément, il punit le coupable. Et si l'enfant avait reculé d'épouvante et exprimé son étonnement de ce qu'un juste était traité de la sorte, alors le père lui aurait expliqué ainsi l'énigme : Mon enfant, il n'y avait qu'un juste qui pût laisser sa vie pour des coupables ; celui-là seul pouvait mourir pour d'autres, qui n'avait pas déjà à mourir pour lui-même. Jésus boit maintenant la coupe que toi et moi nous aurions dû boire ; il paie les gages du péché que nous devons payer, l'amende qui nous apporte la paix a été sur lui et par ses meurtrissures nous avons la guérison. Vois combien Dieu nous a aimés, Lui qui n'a pas épargné son Fils, mais l'a livré à la mort pour nous.

Et quand tout fut accompli, et que Jésus eut achevé

de boire cette terrible coupe, alors il remit son esprit à son Père et fut placé dans le tombeau...

Mais Dieu le laissa-t-il là ? Non, il ne le pouvait, car Dieu est juste. L'amende était payée, les gages du péché soldés, Dieu releva son Fils d'entre les morts et le plaça dans le ciel, à sa droite, où il le glorifia de la gloire qu'il avait eue, déjà avant que le monde fût. Et maintenant qu'il est là, savez-vous ce qu'il y fait ? entr'autres choses, il prépare une place pour tous ceux qui par lui ont appris à connaître le Père selon le portrait qu'il leur en a fait, de ceux dont il a payé la dette à la croix, et auxquels il a donné le droit d'être faits enfants de Dieu. Et quand il aura préparé le lieu, dans peu, très-peu de temps, il reviendra, les prendra et les introduira dans la maison du Père, dans la sainte cité, où sont les fleuves d'eau vive, l'arbre de vie, où il n'y a pas besoin de la lumière du soleil ni de la lune, parce que la clarté de Dieu l'éclaire, et que l'Agneau est son flambeau ; et où il n'y aura plus de nuit ! Heureux l'enfant qui y aura place !



M'aimes-tu ?

C'est la question que le Seigneur Jésus, après sa résurrection, adresse à l'apôtre Pierre, son bien-aimé disciple. Et Pierre répondit : « Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime ». Aurais-tu pu, mon jeune lecteur, répondre de même ? — Et si je te demandais maintenant : « Es-tu sûr aussi que le Seigneur Jésus t'aime » ? pourrais-tu répondre en vérité : « Oui, je suis parfaitement sûr qu'il m'aime beaucoup » ?



Auquel ressembles-tu ?

Mes chers jeunes lecteurs, écoutez-moi un instant, pendant que je vous parlerai de deux hommes âgés, que je rencontrai l'année passée, en me promenant au-dessus de hauts rochers qui s'élèvent au bord de la mer ; et tout en lisant ces lignes, demandez-vous, chacun de vous à soi-même, auquel de ces deux hommes vous ressemblez.

C'était une belle journée, le soleil brillait radieux dans le ciel, et les ondes vastes et tranquilles de la mer réfléchissaient son éclat. Tout, autour de moi, paraissait gai ; après avoir tourné un rocher, je vis un vieillard assis sur un banc et lisant une gazette. Il n'avait pas l'air heureux. Je l'abordai et je lui offris amicalement un petit traité ; mais il le refusa. Alors je lui dis : « Ce petit livre parle de Jésus, ne voulez-vous pas l'accepter ? » « Il répondit brusquement : « Non, je n'en veux rien ».

Ah ! chers enfants, ce pauvre homme n'avait point de cœur pour Jésus, dont le nom n'avait rien de précieux pour lui. — Eh bien ! dites-moi, le nom de Jésus est-il précieux pour vous ?

Je quittai bien triste ce malheureux, et un peu plus loin je rencontrai un autre vieillard, qui marchait avec des béquilles et paraissait bien malade. Je lui offris le traité repoussé par le premier, une grande joie illumina son visage et il me dit : « Vous servez un bon Seigneur ».

— Connaissez-vous le Seigneur que je sers ? lui demandai-je.



— Si je le connais? — s'écria le vieillard, et des larmes de joie coulaient sur ses joues. — Il y a déjà cinquante ans que je le connais. J'étais jeune encore lorsque je le choisis pour mon ami, et je ne m'en suis jamais repenti.

— Trouvez-vous donc Jésus toujours précieux dans votre vieillesse? lui dis-je.

— Oh! sans doute, très-précieux, toujours plus précieux, répondit-il. Il est avec moi dans ma maladie. Il ne me laisse pas, il ne m'abandonne pas.

Ne voudriez-vous pas ressembler à cet homme respectable, mes bien-aimés enfants? — Oh! pour cela choisissez, dès à présent, Jésus pour votre ami, et si vous devenez vieux, vous serez heureux, et bienheureux aussi, si vous êtes retirés d'ici-bas de bonne heure — heureux avec Jésus pour toujours.



La première ville.

Je m'étonne combien d'entre mes jeunes lecteurs pourraient me dire, sans le chercher dans l'Écriture, le nom de la première ville dont elle nous parle. Ce fut sans doute la première ville qui ait existé dans le monde. Elle reçut le nom d'Hénoch. Elle ne fut point appelée ainsi, du nom de ce Hénoch qui « marcha avec Dieu », et qui « fut enlevé pour ne point voir la mort » (Voyez Gen. V, 24 et Hébr. XI, 5). Non, ce fut Caïn qui bâtit la première ville », et appela la ville Hénoch, du nom de son fils » (Gen. IV, 17).

Un changement grand et terrible avait déjà eu lieu. Nos premiers parents avaient désobéi à Dieu, ils étaient déchus de cet état d'innocence et de bonheur, dans lequel ils avaient été créés; et ils avaient été chassés d'Éden, où ils avaient passé leurs premiers jours — ou leurs premières heures — de bonheur. Caïn naquit dans cet état d'expulsion et d'exil; il en fut de même d'Abel; mais à mesure qu'ils grandirent (ainsi que leurs sœurs peut-être dont l'Écriture ne parle pas) sous les soins de ceux qui furent le premier père et la première mère, nous pourrions supposer que les membres de cette petite famille étaient devenus bien attachés les uns aux autres. Mais, hélas! ce fut dans cette première famille qu'eut lieu la première mort; et, comme nous l'avons vu le mois passé, ce fut par la main cruelle du premier enfant, de Caïn, que son plus jeune frère devint un cadavre. Quels durent être les sentiments de Caïn, lorsque cette question vint frapper son oreille: « Où est Abel, ton frère? » A cette ter-

rible question il répondit, avec fausseté et dédain : « Je ne sais ; suis-je le gardien de mon frère, moi » ? Mais celui qui l'interrogeait ne pouvait pas être ainsi écarté. Son œil avait vu tout ce qui s'était passé ; et Caïn dut être forcé d'apprendre que le sang avait une voix qui était parvenue à l'oreille de celui devant lequel il avait maintenant à paraître , comme accusé et coupable. « Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie de la terre à moi ». Sa sentence est alors prononcée. Déjà Adam avait été mis « hors du jardin d'Eden pour labourer la terre de laquelle il avait été pris ». Aujourd'hui Caïn est chassé de la famille de son père ; et la flétrissure du déplaisir de Dieu est imprimée sur lui, en quelque lieu qu'il aille. « Maintenant donc tu seras maudit [même] de la part de la terre qui a ouvert sa bouche pour recevoir de ta main le sang de ton frère. Quand tu laboureras la terre , elle ne te rendra plus son fruit, et tu seras vagabond et fugitif sur la terre ».

Telle fut la sentence du premier qui fut meurtrier de son semblable. Caïn en fut dans l'angoisse. Son désespoir parut maintenant aussi profond qu'avaient été grands son orgueil et son endurcissement de cœur, au moment où il fut d'abord sommé de rendre compte. Il se plaignit de ce que sa peine était plus grande qu'il ne pouvait porter ; et il déclara sa crainte que la main de chacun ne se levât pour le tuer. L'Éternel mit une marque sur lui pour empêcher la chose ; et Caïn, ainsi délivré de la crainte d'une mort immédiate, « sortit de devant l'Éternel, et habita au pays de Nod , vers l'orient d'Eden ». Puis il nous est dit qu'il eut des enfants, et qu'il bâtit la ville qu'il appela Hénoc , du nom de son fils. Nous trouvons ensuite les noms de

plusieurs de ses descendants , et parmi eux , les uns sont mentionnés comme demeurant sous des tentes et nourrissant du bétail , d'autres comme touchant la harpe et l'orgue , et un autre « comme forgeur de toute sorte d'instruments d'airain et de fer ». Vous voyez donc que la première ville ne fut pas bien différente des villes de nos jours. Il y avait des artisans, pour ce que les gens appellent des métiers utiles ; et on s'occupait des plaisirs aussi bien que des affaires. La musique n'était pas inconnue ; et il y avait des instruments de musique alors — des instruments à cordes et des instruments à vent — tels que la harpe et l'orgue.

Par divers métiers les gens gagnent leur vie ; et tout serait bien , si les hommes ne cherchaient par là qu'à pourvoir avec modération à des besoins réels, et s'ils le cherchaient dans le but de plaire à Dieu, et d'avoir la force pour le servir. Mais le Seigneur Jésus parle de ces incessantes questions : « Que mangerons-nous ? ou que boirons-nous, de quoi serons-nous vêtus » ? comme caractérisant la manière dont les nations avaient oublié Dieu. « Car les nations recherchent toutes ces choses » (Matth. VI, 3.). Qu'était-ce que la première ville, sinon un lieu où ceux qui étaient sortis de devant l'Éternel, cherchèrent à s'arranger le mieux possible, sans Dieu ? Leur occupation même en la bâtissant dut leur aider à oublier Dieu. En coupant le bois de charpente, en taillant les pierres, en fabriquant les outils au moyen desquels tout cela pouvait être fait , ils durent trouver de quoi occuper leurs pensées ; après que la ville fut bâtie, ils semblent l'avoir embellie, et y avoir vécu, précisément comme font aujourd'hui les hommes qui habitent de

telles villes. Noyer les soucis ; bannir la pensée de Dieu et celle d'un jugement à venir ; se rendre aussi heureux que possible et jouir de la vie autant que faire se peut, sans Dieu ; voilà, hélas ! l'objet que se proposent la plupart des hommes, dans les cités et les villes, et dans les campagnes aussi — de nos jours. Les gens sont entassés dans les villes ; et il s'y trouve des occasions pour chercher les plaisirs et des tentations à s'y livrer, qui ne se rencontrent pas dans les campagnes. Il en résulte qu'en général la méchanceté s'y élève à un plus haut degré. Les cités dont nous parle l'Écriture, Ninive, Babylone, Tyr, et même Jérusalem, furent remarquables pour leur méchanceté ; et il y a tout lieu de craindre que les villes de nos jours ne soient pas meilleures en aucune façon que celles-là.

Chers enfants, que vous soyez à la ville, ou à la campagne, tâchez-vous d'être heureux sans Dieu ? Vains et stériles efforts ! Satan aimerait à vous faire passer votre vie de cette manière, afin de vous avoir avec lui dans le lieu de tourment pour toujours. Oh ! écoutez donc la voix de Jésus, et recevez-le comme votre Sauveur sans plus tarder. Alors ce sera toute votre affaire et toute votre joie de le suivre. Il visita Jérusalem et les autres villes d'Israël ; mais ce fut pour obéir à son Père, et pour chercher les pauvres âmes prêtes à périr. Quand il pouvait se livrer à ce qui faisait les délices de son propre cœur, nous le voyons se retirer en un lieu solitaire pour prier, et se rendre souvent avec ses disciples dans un jardin, ou passer toute la nuit sur la montagne des Oliviers. Quant à vous, chers enfants, vous pouvez être appelés à passer votre vie dans une ville ou dans une autre ; mais que Dieu vous donne de

le faire comme étant de ceux qui croient en Jésus, qui suivent Jésus, ne cherchant ni ne trouvant votre bonheur dans les affaires ou les plaisirs de la ville, dans ses gains ou ses amusements, mais, comme Jésus, trouvant en Dieu votre bonheur. Alors, quand Jésus reviendra, votre bonheur sera complet. Il vous introduira dans « la cité qui a les fondements, de laquelle Dieu est l'architecte et le créateur » (Hébr. XI, 10). « Nous n'avons pas ici, » dit Paul, Hébr. XIII, 14, « de cité permanente, mais nous recherchons celle qui est à venir ». Quelle description nous donne Jean, Apoc. XXI, XXII, de « la ville, la sainte Jérusalem, descendant du ciel, d'auprès de Dieu; ayant la gloire de Dieu ». Lisez cette description, mes chers jeunes amis. Et que Dieu vous fasse cette grâce, qu'elle attire vos cœurs ! Puissent vos noms être « écrits au livre de vie de l'Agneau » ! Et puissiez-vous ainsi trouver votre demeure éternelle de bonheur et de joie, dans cette cité qui « n'a pas besoin du soleil, ni de la lune, pour l'éclairer ; car la gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau est sa lampe » ! Amen !

QUESTIONS SUR « LA PREMIÈRE VILLE ».

1. Dites quel fut celui qui bâtit la première ville, quel fut le nom de la ville, et quelle fut l'origine de son nom ?
2. Que pourrait-on naturellement supposer quant aux membres de la première famille de la terre ?
3. De quel triste événement cette famille devint-elle la scène ?
4. Dans quel esprit Caïn répondit-il aux questions qui lui furent faites au sujet de son frère qu'il avait tué ?

5. Comment reçut-il sa sentence ?
6. Comment fut-il délivré de la crainte d'une mort immédiate ?
7. Que devint ensuite Caïn ? Et à quoi s'occupait-il ?
8. Sous quels rapports cette ville appelée Hénoch semble-t-elle avoir ressemblé aux villes de nos jours ?
9. Quel est le but *propre* des métiers auxquels se livrent les hommes ?
10. Quel est le but que se proposent en général les hommes, et dans les affaires et dans leurs plaisirs, soit à la ville, soit à la campagne ?
11. Pour quelle cause les villes sont-elles encore pires que les campagnes ?
12. Comment Satan voudrait-il vous faire passer votre vie ? Et en vue de quel résultat ?
13. Comment pouvez-vous échapper à ces deux dangers ?
14. Quels furent les plaisirs que cherchait Jésus ? (Cherchez les passages qui le montrent).
15. Dans quelle cité de tels plaisirs se trouveront-ils dans la perfection ?



Siméon.

LUC II, 21-35.

Tout ce qui dans la Bible a trait à la divine personne de notre bien-aimé Seigneur Jésus-Christ, est d'un inestimable prix pour tous les croyants, et ici encore nous trouvons une preuve de l'amour de notre

Dieu, qui a bien voulu nous donner dans sa Parole beaucoup de détails relatifs à la vie terrestre de Celui qu'il appelle : « Son Fils bien-aimé ».

Alors déjà que Jésus venait seulement de naître, bien des personnes l'aimaient et l'adoraient, parce que dans ce tout petit enfant, leur foi leur faisait reconnaître Celui qui devait être leur Sauveur. Et cependant il était bien pauvre et bien misérable aux yeux du monde, cet enfant que sa mère avait dû coucher dans une crèche !

Néanmoins il était précieux aux yeux de Dieu, puisqu'il était son Fils bien-aimé, son Fils qui venait accomplir toute la volonté du Père dans cette vallée de larmes et de misères ; Il était précieux aussi pour ces quelques-uns qui voyaient dans sa personne, l'accomplissement des promesses que Dieu avait faites à leurs pères.

Si le Fils de Dieu l'eût voulu, il n'eût tenu qu'à Lui d'être riche et puissant dans ce monde, puisqu'il avait pouvoir sur toutes choses, mais il dédaigna une position élevée et brillante ici-bas, il descendit volontairement au milieu des pauvres, chez les plus pauvres même, car nous voyons que sa mère ne put offrir dans le temple le sacrifice ordinaire d'un agneau, mais qu'elle dut se contenter de présenter l'offrande assignée aux plus pauvres : « une paire de tourterelles ou deux pigeonnoux ».

Et maintenant, considérons un instant une de ces personnes dont la foi avait reconnu le Messie promis dans ce tout petit enfant. C'était un vieillard ; il se nommait Siméon ; il habitait à Jérusalem. La Bible nous dit qu'il était juste, craignant Dieu, qu'il attendait

la consolation d'Israël, c'est-à-dire qu'il croyait à la promesse que Dieu avait faite, concernant le Sauveur qui devait venir, et que, de plus, le Saint-Esprit lui avait révélé qu'il ne mourrait point avant que, de ses propres yeux, il n'eût vu le Rédempteur. De jour en jour il attendait l'effet de la promesse du Père; il avait reconnu que cette ville de Jérusalem, à laquelle Dieu s'était tant et tant de fois révélé, était pleine de péchés et de souillures; il avait fait par lui-même l'expérience que cette vie est une vallée de larmes et de deuil; il n'attendait donc plus ni jouissances ni douceurs ici-bas, seulement son âme languissait après le moment béni où il lui serait donné de contempler de ses propres yeux le Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

Quel bonheur pour lui de se trouver enfin face à face avec Celui qu'il attendait depuis si longtemps! Au moment où le père et la mère de Jésus se rendaient au temple pour offrir le sacrifice imposé par la loi de Moïse, amenant leur enfant avec eux, le Saint-Esprit conduisit le vieux Siméon à la rencontre de son Sauveur, et tous ensemble, ils se trouvèrent dans le saint lieu.

Lorsqu'il vit le petit enfant, il le prit dans ses bras, bénit Dieu et dit: « Seigneur, tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix, selon ta Parole, car mes yeux ont vu ton salut ».

Il était joyeux alors, le vieux Siméon, il était heureux, il pouvait mourir en paix, car Dieu avait répondu au plus ardent de ses désirs; il avait vu Jésus.

Le Saint-Esprit conduisit ce vieillard dans le temple, afin de lui faire rencontrer Celui qui devait être sa consolation, ainsi que celle de tous ceux qui croiraient

en Lui ; de même encore aujourd'hui, lorsqu'une âme est faible et languissante, lorsqu'elle a besoin de forces et de secours, le Saint-Esprit dirige ses regards vers le ciel, vers Jésus ressuscité, assis à la droite de Dieu son Père, et de lui procèdent immédiatement des réponses de paix et d'amour.

Du temps de Siméon, le temple de Jérusalem était le lieu où tous se rendaient pour rencontrer la présence de Dieu ; maintenant il n'est plus nécessaire que les croyants aillent dans un lieu déterminé pour trouver Jésus, car Il se révèle pleinement à tous les cœurs qui le désirent, et si un enfant recherche sa présence, le Saint-Esprit dirigera ses pensées vers le ciel, et lui fera voir Celui qui a tout fait pour les pauvres pécheurs.

Vous connaissez, tous, les détails de la vie terrestre du Seigneur Jésus ; vous savez comment il fut pris par les Juifs, puis crucifié, et enfin mis dans le sépulcre, dans ce sépulcre qui ne put le renfermer que deux jours, puisqu'il est écrit : « qu'il n'était pas possible qu'il fût retenu par la mort » (Actes II, 24). Maintenant il est ressuscité, il est dans la gloire, à la droite de Dieu son Père, et, lorsque nous levons les yeux vers Celui qui est vivant aux siècles des siècles, son Esprit nous dit de sa part : « parce que je vis, vous aussi vous vivrez ».

Alors, comme le vieux Siméon, nous sommes parfaitement heureux, nous pouvons quitter ce monde nos cœurs remplis de joie et de paix, parce que nous avons vu le salut qui vient de Dieu.

Jamais ici-bas nous ne rencontrerons un bonheur parfait, parce que le péché et la mort règnent sur le

monde qui a rejeté Jésus ; nous avons ainsi besoin que Dieu place constamment devant nos yeux la personne de son Fils bien-aimé, mort et ressuscité pour nous, de ce Jésus, qui, du ciel où maintenant il est assis, nous dispense journellement la force qui nous est nécessaire pour traverser cette vie.

Quoique Jésus fût appelé la consolation d'Israël, le plan de Dieu n'était pas de borner aux Juifs seulement la puissance consolante du Sauveur, mais bien plutôt de l'étendre à tous et sur tous ceux qui croiraient en Lui. Le monde peut mépriser Jésus parce qu'il ne le connaît pas, mais pour ceux qui comprennent toute l'horreur du péché, pour ceux qui savent ce qu'est la douleur, ils trouvent, en sa divine personne, le Sauveur, le consolateur, l'ami dont ils ont besoin. C'est Lui qui soulage ceux qui sont fatigués et chargés, c'est Lui qui console ceux dont le cœur est en deuil, et Lui seul encore peut essuyer les yeux remplis de larmes. Il est plein d'amour pour tous les croyants. Il aime les petits enfants de tout son cœur, et bénit abondamment tous ceux d'entre eux qui le recherchent. Il a compassion des malades et les guérit, Il donne du pain à ceux qui ont faim, et console tous ses disciples affligés.

En lisant ce second chapitre de Luc, vous aurez remarqué que Siméon bénit Dieu de ce qu'Il lui avait donné de voir son salut. Pourquoi cela ?

Parce que le vieillard savait que l'homme est *entièrement incapable* de se sauver lui-même, et que pour pouvoir entrer dans le ciel, il a besoin d'une justice que Dieu seul peut donner.

Siméon était juste et craignant Dieu, cependant l'idée que ses œuvres pourraient lui gagner le ciel, n'a-

borda jamais son esprit ; il savait que, comme tous les hommes, il avait besoin d'un Sauveur, c'est pourquoi il se réjouit de voir arriver dans ce monde Celui que Dieu envoyait pour expier ses péchés, et pour lui ouvrir le ciel.

Eh bien ! chers enfants, c'est pour *vous*, autant que pour le vieux Siméon, que le Fils de Dieu est descendu ici-bas ; ce sont vos propres péchés qu'il a portés en son corps sur le bois, c'est parce qu'il s'est chargé de tous vos péchés et de tous vos manquements que la colère de Dieu est tombée sur Lui, sur Lui le saint et le juste. Jamais, non jamais, vous ne pourrez faire vous-mêmes *la moindre des choses* pour votre salut, vous seriez entièrement perdus sans ressources, si le sang de Jésus n'eût coulé, et n'eût ainsi lavé et effacé tous vos péchés. Si de tout votre cœur vous reconnaissez que vous êtes de pauvres pécheurs perdus, qu'en vous n'habite que le mal, mais que par le précieux sang de Christ vous êtes rachetés à Dieu, vous pouvez marcher joyeusement dans ce monde, et aller sans crainte au-devant de la mort, puisque le Dieu Tout-Puissant est votre Père, et Jésus son Fils votre Sauveur.

Vous voyez quel fut le bonheur de Siméon lorsqu'il eût vu le Seigneur, et avec quelle joie il loua Dieu en lui disant, que son serviteur pouvait maintenant aller en paix, puisqu'il avait vu Celui qui devait le délivrer du péché et de la mort, et être la consolation d'Israël. Et pourtant ce vieillard, sur le bord de la tombe, ne voyait devant lui qu'un tout petit enfant, mais il avait foi aux promesses de Dieu, il savait que ce Dieu accomplirait pleinement tout ce qu'il avait annoncé,

qu'Il était fidèle à toutes ses paroles, et c'est pour cela que son âme était en paix.

Nous tous aussi nous pouvons être en pleine paix, parce que nous savons que Jésus est mort, non-seulement pour les Juifs, mais aussi pour les Gentils, non-seulement pour Siméon et Anne, mais aussi pour nous, pour nous tous qui croyons en Lui.

Il est appelé : « la lumière des Gentils », et nous sommes d'entre ceux-là, par conséquent Dieu a pensé à nous tout autant qu'au peuple juif, lorsqu'Il a envoyé ici-bas Celui qui était son salut. Il est ressuscité maintenant, notre précieux Sauveur. Il est dans la gloire, et cette gloire sera aussi la nôtre, dès que nous serons introduits dans les cieux. Il donne la grâce et la gloire à tous ceux qui croient en Lui. Il leur prépare une éternité de bonheur et de paix, et bientôt arrivera le moment où nous serons mis en possession de tout ce qui est conservé dans les cieux pour nous.

J'espère, mes chers enfants, que vous penserez souvent à ce beau récit du II^me chapitre de Luc, et que, comme le vieux Siméon, vous reconnaîtrez en Christ, Celui qui seul peut vous donner le salut et la gloire. Regardez à ce Jésus auquel Dieu a accordé la puissance de vous ouvrir le ciel, et puisse-t-il être Lui-même l'espérance et la consolation de vos âmes.

Un chrétien visitant une école d'enfants hottentots, dans une station missionnaire, leur adressa la question suivante : « Avons-nous quelque chose que nous n'ayons pas reçu de Dieu ? » Une petite fille de cinq ans répondit aussitôt : « Oui, Monsieur, le péché ».



MONT CARMEL.

Le chariot et le grand parapluie.

J'ai quelque chose à vous dire, mes jeunes lecteurs, quelque chose de très-bon, très-ancien et très-nouveau. « Qu'est-ce que c'est, demanderez-vous, qui peut être à la fois ancien et nouveau » ? Ce que vous allez lire donnera la réponse à cette question.

Il y a vingt-sept siècles, un vieux prophète de Dieu, qui était d'ailleurs « un homme ayant les mêmes passions que nous », montait au sommet du mont Carmel, dont vous avez une vue sous les yeux ; et là, se penchant contre terre, il mit son visage entre ses genoux, et pria. Depuis trois ans et six mois, il n'était tombé ni pluie ni rosée sur la terre d'Israël, et maintenant

l'homme de Dieu pria avec instance pour demander la pluie. Quand il eut persévéré assez longtemps à prier, on vit une *petite nuée*, comme la paume de la main d'un homme, qui montait de la mer. En l'apprenant, le prophète envoya son serviteur au roi Achab, pour lui dire : « Attèle ton chariot et descends, de peur que la pluie ne te surprenne. Et il arriva que les cieus s'obscurcirent de tous côtés de nuées accompagnées de vent, et il y eut une grande pluie ; et Achab monta sur son chariot, et vint à Jizréhel » (1 Rois XVIII, 42-45 ; Jacq. V, 17, 18).

Cette bonne pluie, chers enfants, fut ainsi donnée en réponse à la prière de la foi, dans les anciens temps ; mais la foi elle-même, ce précieux don de Dieu, quoique ancienne dans l'histoire du peuple de Dieu, est, par sa nature même, toujours nouvelle. Dieu répond toujours à la fervente et puissante prière de la foi ; et si nous sommes sujets aux mêmes infirmités qu'Elie, néanmoins si, comme lui, nous prions sans douter, nous ferons infailliblement aussi l'expérience que Dieu entend et exauce la prière. En outre, nous possédons, nous, le privilège de pouvoir prier au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils de l'amour de Dieu ; et il nous a dit que, quoi que nous demandions en son nom, il le fera, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Voici un fait *nouveau*, à l'appui de la fidélité de Dieu à écouter les prières et à y répondre.

Ce fait ne s'est pas passé en Palestine, mais en Angleterre ; il ne date pas de vingt et quelques siècles, mais il est tout récent ; il n'y est pas question de la prière d'un vieux prophète, mais de celle d'une petite fille. Il a déjà été publié dans des journaux français, où

vous pouvez l'avoir lu ; cependant je ne crains pas de le répéter ici, afin d'encourager tous ceux d'entre vous qui croient en Jésus à prier avec foi pour demander tout ce dont vous avez besoin.

Dans un temps où plusieurs contrées de l'Angleterre souffraient d'une longue sécheresse, quelques fermiers pieux, craignant de perdre leurs récoltes faute d'eau, demandèrent à un ministre de Christ de convoquer une réunion de prières spéciale, pour supplier Dieu de donner la pluie dont ils avaient si grandement besoin. Un peu avant l'heure fixée pour la réunion, le ministre se trouva au local désigné, et put ainsi échanger quelques paroles avec ceux qui arrivaient ou qui étaient déjà là. Parmi eux se trouvait une jeune élève de l'école du dimanche, qui avait apporté un immense parapluie de famille, tellement grand que ce devait être un bien pesant fardeau pour une aussi petite fille. Le ministre tout étonné l'aborde et lui dit : « Quelle idée as-tu eue, ma chère Marie, d'apporter un parapluie par un temps aussi magnifique que celui qu'il fait aujourd'hui » ? L'enfant, évidemment bien surprise de cette question, répondit : « J'ai pensé, Monsieur, que, comme nous nous réunissons pour demander à Dieu la pluie, j'aurais sûrement besoin d'un parapluie pour m'en retourner ». Le ministre sourit et le service commença ; et pendant qu'ils priaient, un grand vent s'éleva ; le ciel auparavant si serein s'obscurcit de nuées : les éclairs et le tonnerre suivirent, et une abondante pluie inonda la campagne. Ceux qui ne s'étaient pas préparés à recevoir la bénédiction accordée à la foi, rentrèrent chez eux trempés jusqu'aux os ; tandis que la petite Marie s'en retourna à l'abri du grand parapluie de famille.

Cher lecteur, qui que vous soyez, permettez-moi de vous adresser une question. Quand vous vous réunissez avec d'autres pour des prières publiques, ou quand, dans le secret de votre cabinet, vous élevez vos mains à Dieu, est-ce que la foi est la clef qui ouvre votre cœur devant le trône de la grâce ? Si vous ne pouvez pas répondre *oui*, rappelez-vous le chariot d'Achab et le parapluie de la petite fille.



Le lépreux.

(2 Rois V, 1-14).

Mon cher enfant. — Je désire que vous preniez votre Bible, et que vous lisiez l'histoire de Naaman, le capitaine de l'armée du roi de Syrie, lequel était un homme riche et puissant, mais qui malheureusement était lépreux.

Cette histoire est contenue dans le second livre des Rois, au chapitre cinquième, depuis le premier au quatorzième verset.

Je vais vous dire maintenant pourquoi je tiens à vous faire lire cette portion de la parole de Dieu. C'est qu'il y a une grande analogie entre votre condition et celle de Naaman ; il avait la lèpre en son corps, mais vous avez la lèpre du péché dans votre cœur.

La lèpre est une douloureuse et terrible maladie, qu'aucun médecin ne peut guérir ; il n'y a point de lépreux dans notre pays, mais dans les anciens temps, il y en avait beaucoup parmi les Juifs, et Dieu seul pouvait leur rendre la santé.

Quant à votre cœur, il est profondément méchant ; Dieu dit : « Le cœur de l'homme est rusé et désespérément malin par-dessus toutes choses » (Jérémie XVII, 9) ; la souillure du péché est une lèpre plus affreuse encore que la lèpre du corps, et c'est Dieu seul qui peut la guérir.

La puissance et les richesses de Naaman ne le rendaient pas heureux ; il était dans un si affreux état de maladie , que tous ceux qui l'approchaient avaient pitié de lui.

Et vous, êtes-vous heureux ? N'êtes-vous jamais grognon ou mutin ? Ne vous mettez-vous jamais en colère ? Ne vous servez-vous jamais de mauvaises expressions ? Ne dites-vous jamais de mensonges ? N'êtes-vous jamais désobligeant envers vos frères et sœurs, ou envers vos camarades ? Ne désobéissez-vous jamais à vos parents et à vos maîtres, n'êtes-vous jamais méchant à l'école ? Eh bien ! toutes ces choses-là proviennent du péché qui est en vous, et le péché est la lèpre qui vous rend malheureux. Mais Dieu, dans sa miséricorde, ne laisse pas les pécheurs à eux-mêmes, car Il les aime, Il veut les délivrer de leurs maux, et je vais vous dire comment. Voyons premièrement comment Naaman fut guéri.

Le saint homme de Dieu lui dit de se laver dans les eaux du Jourdain et que sa chair redeviendrait ce qu'elle était auparavant ; mais le lépreux trouva le remède beaucoup trop simple et trop facile, il ne voulut pas le faire, prétendant que les fleuves de Damas, c'est-à-dire ceux de son pays, seraient aussi efficaces pour sa guérison que toutes les eaux d'Israël. Mais ses serviteurs vinrent vers lui, et lui dirent : « Mon père, si

le prophète l'eût conseillé quelque grande chose, ne l'eusses-tu pas faite? Combien plutôt donc dois-tu faire ce qu'il t'a dit : lave-toi, et tu deviendras net».

« Alors Naaman descendit et se plongea sept fois dans le Jourdain, et sa chair lui revint semblable à celle d'un petit enfant, et il fut net».

De même Dieu vous invite à venir vous laver de tous vos péchés dans le sang de Jésus, car il est écrit, qu'il est : « une source », que Dieu « a ouverte pour le péché et pour la souillure » (Zach. XIII, 1). Ce sang est précieux au delà de toute expression, car c'est celui du Fils de Dieu, qui a quitté son trône de gloire, et qui est descendu ici-bas afin de donner sa vie pour nous; son sang a été répandu pour les pauvres pécheurs, et ceux qui croient en Lui, comme en Celui qui a porté le châtiment qu'ils méritaient, sont entièrement et complètement lavés de tous leurs péchés. Il n'y a point d'autre moyen de salut pour nous. Naaman commença par mépriser le simple remède que le prophète lui indiquait; il pensait que les rivières de son pays auraient le même effet que les eaux du Jourdain, cependant s'il avait persévéré dans cette idée, il serait demeuré lépreux pour le reste de ses jours. De même, il y a beaucoup de personnes, qui méprisent le moyen de salut si simple que Dieu nous a donné, et pour ceux-là, ils seront eux-mêmes les auteurs de leur perdition.

Il est encore parlé d'un autre lépreux, dans le premier chapitre de l'Évangile selon Marc, au verset quarantième. Celui-là était très-désireux d'être guéri, aussi vint-il se jeter aux pieds de Jésus et lui dire : « Si tu veux, tu peux me rendre net » : Pourquoi allait-il à Jésus? Parce qu'il croyait en Lui, et qu'il savait

qu'Il était le seul qui pût le guérir. Ce lépreux croyait que Jésus était le Fils de Dieu, il savait qu'Il avait le pouvoir de le rendre net, mais il doutait encore que ce fût là sa volonté.

Est-ce aussi là votre cas ? Je vous ai dit que Jésus avait la puissance de vous sauver ; doutez-vous qu'Il le veuille ? Vous voyez combien Jésus a été bon pour ce pauvre lépreux ; ne vous fieriez-vous pas à sa bonté pour vous-mêmes ?

Jésus est plein d'amour pour les pécheurs ; Il n'a pas seulement la puissance, mais aussi la volonté de sauver tous ceux qui s'approchent de Dieu par son moyen. Le lépreux avait la foi pour aller à Jésus, et il fut heureux de trouver en Lui un cœur disposé à le guérir. Vous serez bien heureux aussi si vous croyez que Dieu est amour, et que Jésus veut vous laver de tous vos péchés.

Il n'est pas au pouvoir de vos parents ou de vos instituteurs de vous ouvrir le ciel, mais Jésus peut le faire, et Il le veut bien. Il n'y a qu'un seul moyen par lequel vous puissiez être sauvés, et c'est en croyant en Jésus-Christ comme en Celui qui a expié vos péchés, qui les a lavés dans son sang, et qui vous en a ainsi débarrassés pour toujours.

Vous n'avez pas besoin de vous demander si Dieu peut et veut vous sauver ; car Il a montré, qu'il le *voulait*, en envoyant son Fils Jésus, et Il a montré qu'il le *pouvait* en guérissant le lépreux. A l'instant même où ce pauvre malheureux s'écria : « Si tu veux, tu peux me rendre net », Jésus, ému de compassion, avança sa main et le toucha en disant : « Je le veux, sois net. »

Jésus ne renvoie jamais ceux qui vont à Lui, Il ne

les repousse jamais, même pour un instant, mais immédiatement il les exauce, comme il le fit au lépreux. Il ne lui dit pas de faire quelque chose ; Il ne lui dit pas qu'il serait guéri une fois ou l'autre, mais au moment même il prononça ces paroles : « Je le veux, sois net », et la lèpre se retira de cet homme. Si vous allez à Jésus à présent, dans ce moment même, Il ne vous renverra certainement pas ; au contraire, Il sera heureux de vous recevoir.

Mais peut-être pensez-vous que vous deviendrez sage en grandissant, et que lorsque vous serez plus âgé vous oserez mieux vous présenter devant le Seigneur Jésus.

Dans ce cas vous avez grand tort, car au lieu de croître en sagesse, vous deviendrez toujours plus méchant en avançant en âge, si vous n'avez pas Jésus avec vous. Et il vaudrait mieux que vous ne fussiez jamais né, que de mourir dans vos péchés, et d'aller dans l'endroit, où tous ceux qui n'ont pas voulu être guéris, souffrent le châtement de leurs péchés.

J'espère que vous comprenez maintenant qu'il n'y a qu'un seul moyen d'être heureux, et que vous ne pouvez être sauvé autrement qu'en croyant en Jésus « qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu ».

Si quelque enfant qui ne connaît pas encore Jésus, lit ceci, je supplie un tel enfant d'aller au Sauveur, d'aller *de suite* à Lui, d'y aller *aujourd'hui même*, et de recevoir de Lui le pardon de tous ses péchés. Jésus est tout prêt à vous recevoir ; Il désire vous dire : « Sois net ».

Oh ! pensez, mon cher enfant, quel bonheur il y a à être nettoyé de tous ses péchés par le précieux sang

de Jésus. Dieu alors devient votre Père, et Jésus votre Sauveur qui vous aime tendrement. Vous êtes né avec une mauvaise nature, mais le St-Esprit vous en donnera une nouvelle; il habitera au dedans de vous, il vous enseignera à aimer Dieu, et à faire les choses qui lui sont agréables. Vous serez heureux alors, parce que vous saurez que Dieu vous aime, et que vous serez pendant toute l'éternité avec Lui.

Vous jouirez beaucoup des vertes prairies, de leurs fleurs, de leurs arbres, en pensant que c'est Dieu qui les a faits, et en les considérant, vous vous direz avec joie: « le ciel est encore infiniment plus beau, et il doit être ma demeure pour toute l'éternité. »

Il n'y aura rien au ciel qui puisse vous rendre malheureux; tout sera paix et bonheur. Vous n'y trouverez point de méchants enfants avec lesquels vous puissiez vous quereller; la faim, la misère, la mort ne seront plus, et vous serez au milieu de ceux qui sont bénis éternellement, et dont il est écrit:

« Ils sont devant le trône de Dieu et le servent nuit et jour dans son temple; et celui qui est assis sur le trône habitera au milieu d'eux. Ils n'auront plus de faim, ni de soif, le soleil ne frappera plus sur eux, ni aucune chaleur. Car l'Agneau qui est au milieu du trône les paîtra et les conduira aux vives fontaines des eaux, et Dieu essuyera toutes les larmes de leurs yeux. » (Apoc. VII, 15-17).



Jaïrus et sa fille.

LISEZ MARC V.

Jaïrus n'avait qu'une fille
 Faisant sa joie et son orgueil ;
 Mais cette enfant douce et gentille
 Va mourir... le père est en deuil.
 Ainsi souvent des pères et des mères
 Ont répandu des larmes bien amères
 Sur des enfants qu'ils chérissent si fort :
 En eux est le péché — par conséquent la mort.

Le Seigneur, toujours charitable,
 Qui vint ici-bas pour servir,
 Entend l'appel du misérable
 Et s'empresse d'y compâtir.
 Le Fils de Dieu s'anéantit lui-même,
 En descendant de la gloire suprême ;
 Comme un esclave en ce monde il parut
 Et sur la croix il souffrit et mourut.

La petite fille était morte,
 Mais un mot que le Seigneur dit
 De la vie a rouvert la porte,
 Et la relève sur son lit.
 Ainsi ceux qui, par l'Esprit et la grâce,
 Ont entendu la parole efficace,
 Quoiqu'étant morts dans leurs iniquités,
 En Christ, leur Chef, sont tous ressuscités.

Comme Jésus est bon et tendre
 De prendre l'enfant par la main,
 Lui qui pouvait lui faire entendre
 L'ordre de se lever soudain.

Ainsi Jésus aide notre faiblesse
 Bénit, console et soulage sans cesse,
 Il est clément, miséricordieux ;
 Tel qu'il était, il l'est encore aux cieux.

Se réveillant comme d'un rêve, —
 Pour ses parents, oh ! quel bonheur ! —
 L'enfant morte aussitôt se lève,
 Marche sans peine et sans douleur.
 Ainsi tous ceux qui nomment Dieu leur Père,
 Bien différents des enfants de la terre,
 Aussitôt nés marchent de tout leur gré
 Dans le chemin où Christ est honoré.

Puis le Seigneur qui vivifie,
 Le Rédempteur, le bon Berger,
 Prend soin de sa brebis chérie
 Et veut qu'on lui donne à manger.
 Ainsi Jésus rachète le fidèle
 Il lui procure une vie éternelle ;
 Puis il se donne à lui comme aliment,
 Car il est, Lui, le pain vivifiant.

Car vous connaissez la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, étant riche, a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis (2 Cor. VIII, 9).





La clef perdue.

Je connaissais, il y a plusieurs années, une petite fille qui, quoique très-jeune, croyait au Seigneur Jésus : elle n'avait guère encore de connaissance ; mais elle croyait en lui et l'aimait. Elle n'avait pas le grand privilège de quelques-uns de mes jeunes lecteurs d'avoir des parents désireux et capables de parler à leurs enfants de Celui qui est mort pour les pauvres pécheurs. Beaucoup d'entre vous en sont bien peu reconnaissants envers le Seigneur, et n'y pensent pas beaucoup, ce qui est très-triste ! Les parents chrétiens ne désirent certainement rien plus vivement que de voir leurs enfants suivre avec eux le chemin qui mène à Jésus. C'est pourquoi ils trouvent une grande joie à leur par-

ler de son amour et de sa grâce et à beaucoup prier pour eux. Oh ! si tous les enfans pouvaient prendre l'évangile sérieusement à cœur !

La petite fille en savait pourtant assez pour croire à Jésus ; elle savait qu'il était son Sauveur ; elle était tout à fait certaine que ce qu'il a dit dans sa sainte parole est la vérité. Elle aimait la Bible plus que tous les autres livres et la lisait souvent.

Or il arriva un jour que son père, qui l'aimait beaucoup, lui fit présent d'une grande boîte neuve, afin de pouvoir y serrer ses jouets. Cette boîte était recouverte de papier de couleur et pouvait se fermer à clef. Ce cadeau réjouit fort la petite fille, surtout à cause de la serrure et de la clef bien brillante, qu'elle craignait beaucoup de perdre. Il lui vint d'abord cette pensée : Si je garde la clef dans ma poche, je pourrais facilement la perdre, soit en jouant, soit en faisant autre chose ; je veux la cacher quelque part. Elle sortit dans ce but, la cacha dans un coin de sa chambre à coucher et l'y laissa le reste de la journée.

Son père rentrait ordinairement le soir à la maison, et comme l'heure de son retour approchait, la jeune fille repensa à sa clef ; mais elle avait complètement oublié où elle l'avait cachée ; elle chercha dans ses poches, courut à la cuisine, puis au jardin, fouilla dans chaque coin ; mais la clef ne se trouvait nulle part.

Cette petite fille aimait beaucoup son père qui lui avait donné la boîte ce même matin et elle fut effrayée en pensant que son père pourrait douter de son affection, en voyant qu'elle avait été peu soigneuse de son présent et qu'elle en avait déjà perdu la clef. Cette pensée la chagrina extrêmement ; *elle était peinée de ce*

que son père serait peiné. Son chagrin devenait toujours plus grand, à mesure que s'approchait le moment où son père rentrerait. — Je pense maintenant que la douleur de cette petite fille pourra faire honte à beaucoup de mes jeunes lecteurs, car il n'est pas rare que des enfants causent du chagrin à leurs parents, par leurs désobéissances ou par d'autres choses, souvent dix fois par jour, sans en ressentir la moindre peine. Mais certainement, dans de tels cœurs, il y a peu d'amour pour les parents et encore moins pour Dieu.

La petite fille remonta à sa chambre. Qu'y avait-il à faire? Elle avait fureté partout sans succès; la place où elle avait caché la clef lui avait complètement échappé de la mémoire. Comme elle regardait tristement sa boîte, elle se ressouvint tout à coup de ces douces paroles de Jésus : « *Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera* » (Jean XVI, 23). La pauvre petite fille s'agenouilla immédiatement et pria tout à fait simplement son Père céleste, au nom de Jésus. Elle avait à peine prononcé ces paroles : « O bon Père, tu connais toutes choses; dis-moi où se trouve ma petite clef, afin que mon cher père ne soit pas peiné », — qu'elle se ressouvint soudain de la place où elle l'avait si soigneusement cachée, et se relevant, elle y courut et la trouva. Comme son cœur fut alors reconnaissant! Maintenant elle pouvait aller sans crainte à la rencontre de son père.

La petite fille est maintenant devenue une grande personne, mais elle n'a jamais oublié LA CLEF PERDUE. Et le Seigneur Jésus est toujours son meilleur ami, qui la conduit par la main à travers cette vie. Elle a depuis

lors souvent fait l'expérience de la bonté du Seigneur et de sa disposition à exaucer les prières. Comme vous seriez heureux, chers enfants, si vous faisiez vous-mêmes cette expérience et si vous aviez recours à lui en toutes choses. Il est toujours près des siens et les aime de tout son cœur. Il a versé son sang précieux pour leurs péchés et il s'occupe maintenant d'eux, et de tous les plus petits détails de leur vie.



La famille de Seth.

Seth fut le troisième fils de nos premiers parents. Ce fut de lui qu'Ève dit, lorsqu'il naquit : « Dieu m'a donné un autre fils au lieu d'Abel que Caïn a tué ». Rien ne nous est rapporté de l'histoire de Seth, excepté la naissance de son fils Enos : et au sujet du temps où il vécut, il nous est dit que : « Alors on commença d'invoquer le nom de l'Éternel » ou bien : d'appeler ou de *s'appeler*, « du nom de l'Éternel » (Gen. IV, 26). Nous considérerons un peu ce passage, d'après ces deux traductions.

En le lisant comme il a d'abord été cité, je désire faire cette question à mes jeunes amis. Y en a-t-il un parmi vous qui ne sache ce que c'est qu'invoquer le nom d'un camarade, d'un ami, ou de ses parents, dans un moment de détresse ou de danger ? Je suppose que vous vous trouviez enfermés dans une chambre obscure ou dans une cave, et que vous ne puissiez en sortir ; ne crieriez-vous pas bien fort : « Papa » ! « maman » ! Ou peut-être, s'il y avait à portée de vous entendre, un frère plus vieux que vous, ou un compa-

gnon de vos jeux, ne l'appelleriez-vous pas à haute voix et ne le supplieriez-vous pas instamment de venir à votre secours? Si vous tombiez malade pendant la nuit, on qu'un accident vous arrivât pendant le jour, le mot de « papa » ou de « maman » ne serait-il pas bientôt sur vos lèvres? Et avec quelles instances ne les supplieriez-vous pas l'un ou l'autre d'écouter l'histoire de votre détresse, et de faire tout ce qu'ils peuvent pour vous soulager? Eh bien! n'avez-vous jamais invoqué aussi le nom du Seigneur? En parlant ainsi, ma pensée n'est pas de vous demander si vous dites vos prières. Vous connaissez bien la différence qu'il y a entre réciter vos leçons, et appeler votre père ou votre mère pour vous retirer de l'eau, ou pour vous délivrer d'un chien furieux, ou pour vous faire sortir d'un bois où vous vous seriez perdus. Chers enfants, avez-vous jamais senti le fardeau du péché, et craint ses terribles conséquences, au point d'invoquer le nom du Seigneur pour votre délivrance? Si vous ne l'avez pas fait, laissez-moi vous supplier de considérer à l'instant même votre état. Nés dans le péché comme les habitants du monde ancien, vous avez tous maintes fois péché contre Dieu, en pensées, en paroles, et en actions; et la Bible déclare que « les gages du péché, c'est la mort ». Or le Seigneur Jésus les a reçus en son propre sein. Il « a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes » (1 Pierre III, 18); et après qu'il fut descendu, pour notre salut, jusque dans la poussière de la mort, Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et l'a fait asseoir à sa droite, comme Seigneur de tous. C'est de lui, c'est de Jésus, que Paul dit: « Le même Seigneur de tous est riche envers tous ceux qui l'invoquent; car quiconque invoquera le

nom du Seigneur sera sauvé» (Rom. X, 12, 13). Ne voulez-vous donc pas « invoquer le nom du Seigneur » ? Sachant que c'est Jésus — celui qui est mort sur la croix pour les pécheurs — qui est maintenant exalté pour être Prince et Sauveur, ne voulez-vous pas crier à lui pour le pardon et la délivrance, dont vous avez si profondément et si solennellement besoin ? Vous pourriez être en danger, sans avoir ni père ni mère à portée de vous entendre ; mais, en quelque endroit que vous soyez, le Seigneur peut vous entendre. Vous pourriez être si malade, que ni père, ni mère, ni médecin, ne pourraient faire aucune chose pour vous — pour soulager vos souffrances ou pour sauver votre vie. Mais le Seigneur peut certainement vous sauver pleinement de la mort éternelle. Ne tardez-donc plus, chers enfants, mais adressez-vous à l'instant même à ce Sauveur béni, et ne vous donnez pas de repos, jusqu'à ce que vous sachiez qu'il a entendu votre cri, et qu'il a sauvé vos âmes.

Mais quelqu'un dira : « Ne nous dites-vous pas souvent que le salut est par la foi ? Comment donc serons-nous sauvés en invoquant le nom du Seigneur » ? Je puis me figurer que plusieurs de mes jeunes lecteurs éprouvent qu'il y a là une difficulté, et qu'ils expriment leur pensée par des paroles semblables à celles de la question que vous venez de lire. Mais maintenant, cher lecteur, permettez-moi de vous demander pourquoi, dans vos détresses, vous invoquez le nom de votre père ou de votre mère ? N'est-ce pas parce que vous croyez qu'ils sont ceux, par-dessus toute autre personne, qui peuvent vous secourir et faire ce que vos besoins réclament ? Et pouvez-vous supposer que

quelqu'un invoque réellement le nom du Seigneur Jésus pour être sauvé, sans croire en lui comme étant le Sauveur? Invoquer son nom, comme je vous presse affectueusement de le faire, c'est le fruit de la foi en Jésus, comme le dit Paul : « Comment donc invoqueront-ils celui en qui ils n'ont point cru » (Rom. X, 14)? Et notre Seigneur, lorsqu'il était sur la terre, dit à la pauvre femme auprès de la fontaine de Jacob : « Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive » (Jean IV, 10). Vous voyez donc qu'il n'y a aucune contradiction entre la pressante exhortation qui vous est adressée, d'invoquer le nom du Seigneur, et le fait précieux, que c'est uniquement en croyant en Jésus que le salut peut être reçu.

Maintenant, si nous lisons comme suit, d'après nos versions ordinaires, le passage de Gen. IV, 26 : « Alors on commença d'appeler » ou de *s'appeler*, « du nom de l'Éternel », que nous apprend-il alors? Ici, encore, je désire vous adresser une question. Je suppose que vous ayez un père digne d'être aimé et honoré de vous, et que vous l'aimiez et l'honoriez en effet (et j'espère que c'est ainsi que vous agissez envers vos parents); je suppose encore qu'un étranger vous rencontre, et qu'il vous demande à qui vous appartenez — quel est votre nom — ne mentionnez-vous pas tout aussitôt le nom de votre père avec satisfaction, et peut-être avec un sentiment qui ressemble à l'orgueil? Vous n'avez pas honte de l'avoir pour votre père, ou d'être connu par *son nom* comme *son enfant*. Et s'il se trouvait des personnes par lesquelles votre père ne fût ni aimé ni honoré, qui le traitassent avec dédain et mépris, vous

n'en auriez que plus de satisfaction à leur dire votre nom, afin que, puisqu'elles n'honorent pas votre père, vous puissiez comme son enfant partager son opprobre. Et maintenant, où en êtes-vous, à l'égard du Seigneur Jésus? Le connaissez-vous comme votre Sauveur, et l'aimez-vous à cause de son amour pour vous, tellement que vous êtes heureux d'être appelés de son nom? Si on vous demande ce que vous êtes, la réponse est-elle prête — la réponse qui confesse que vous appartenez à Jésus, que vous vous confiez en lui comme étant votre Sauveur, et que vous le reconnaissez comme votre Seigneur? Il y a bien des enfants et bien des jeunes gens qui tourneraient en ridicule quelqu'un de leur âge, qui confesserait qu'il est chrétien. Mais vous, chers enfants, *pouvez-vous*, non-seulement parmi les amis de Christ, mais aussi parmi ses ennemis, le confesser comme votre Sauveur et comme votre tout? Que Dieu vous en accorde le courage! Que Dieu vous donne — quel que soit le sens dans lequel on prenne ce passage — d'être du nombre de ceux qui, dans ces derniers jours, comme les enfants de Seth dans l'enfance du monde, *invoquent le nom du Seigneur, et s'appellent de son nom!*

QUESTIONS SUR « LA FAMILLE DE SETH ».

Au lieu de donner une liste de questions pour ce mois, nous ne vous en adresserons qu'une seule. Mais elle exigera peut-être plus de peine de votre part pour y répondre, qu'aucune de celles qui vous ont été posées. La voici :

Pouvez-vous citer quelques passages des Ecritures qui parlent *d'invoquer le nom du Seigneur, ou de s'appeler de son nom?*



**Grave danger où s'est trouvée une de nos
jeunes lectrices et sa délivrance,
*suiwi de quelques réflexions.***

Chers enfants,

Un de vos amis désire vous raconter quelque chose qui l'a fortement frappé ; c'est un événement tout récent et bien propre à vous intéresser , car il est question d'une jeune fille, abonnée comme vous à la Bonne-Nouvelle , nommée Hélène Barthélemy , qui se serait noyée sans l'intervention miséricordieuse de la bonne main de Dieu qui est venue la tirer de la mort pour épargner , je n'en doute pas, une si douloureuse épreuve à ses chers parents et surtout afin qu'Hélène ait le temps de se convertir au Seigneur.

C'est dans une propriété non loin de Bédarieux (Hérault) qu'habitent les deux époux Barthélemy avec leurs deux enfants, Alexandre et Hélène. Dans cette propriété se trouve un moulin, derrière lequel est un profond et grand réservoir, dont les bords sont entourés d'herbe qui avance sur l'eau et couvre les parois. Hélène, en se promenant autour du réservoir, marcha sur cette herbe qui fléchit, et soudain Hélène est engloutie dans cette masse d'eau, sans que personne soit là pour lui porter secours. Ah ! si vous aviez été là , comme vous auriez été consternés et saisis d'effroi en ne voyant Hélène qu'à travers plusieurs mètres d'eau. En pleurant vous auriez crié : Hélène, Hélène ! et probablement pas un de vous qui êtes si jeunes, si petits, ne se fût jeté à l'eau pour en retirer la chère Hélène ; mais Dieu, qui a compté les cheveux de nos têtes , savait

parfaitement, lorsque tout le monde l'ignorait, où était la jeune Barthélemy ; et, d'abord, avec du courage, il lui donna immédiatement l'idée d'élever ses mains pardessus sa tête, de les étendre sur sa robe qui allait lui envelopper le visage, et quoiqu'elle ne sût pas nager, les grands mouvements qu'elle fit avec ses bras, la ramenèrent à la surface de l'eau, où Dieu avait fait arriver une petite planche sur laquelle Hélène posa ses mains tremblantes ; mais comme la planche enfonçait, Hélène fit de nouveaux mouvements qui l'amènèrent jusqu'au mur, où elle put appuyer ses mains entre deux pierres, sans toutefois pouvoir sortir, car le réservoir était à moitié vide. Les bras de la jeune Barthélemy se fatiguaient et sentant que l'eau l'attirait vers le canal du moulin où elle aurait été broyée et que bientôt elle allait retomber, elle cria : Papa, papa ! mais point de réponse. M. Barthélemy était trop éloigné de sa chère enfant pour ouïr ses cris d'angoisse et de péril. Heureusement le bruit des pas d'un journalier parvint à ses oreilles et elle appela : César, César ! Celui-ci entendit, et comprenant ce qui en était, il accourut, mais lui seul ne pouvait pas sortir Hélène, il appela aussitôt Alexandre et la meunière. Cette dernière arrêta le moulin, et tous trois parvinrent, avec beaucoup de peine, à retirer la jeune personne des portes de la mort ; ils la conduisirent ensuite à ses parents qui, apprenant ce qui était arrivé, élevèrent leur cœur vers le Seigneur et lui rendirent grâce avec effusion de ce qu'il avait sauvé leur enfant d'une semblable mort ; puis ouvrant leur Bible, ils firent la lecture du Psaume CXVI, où il est dit : « Les cordeaux de la mort m'avaient environné et la détresse du sépulcre m'avait rencon-

tré». « Ah ! dirent-ils, comme cette parole vient de se réaliser aujourd'hui à l'égard de notre chère Hélène. Quelles actions de grâces, ô Dieu de bonté, pourrions-nous te rendre de nous l'avoir sauvée ? Oh ! Seigneur, donne Lui de croire à ta parole, afin qu'elle soit sauvée pour la vie éternelle et soit toute à toi dans la vie présente ».

Mes chers amis, je vous ai donné connaissance de l'accident d'Hélène ; je pense que votre cœur en a été ému, comme le mien l'a été quand j'ai vu le réservoir, et pensé au danger qu'elle avait couru. Dans ce récit vous avez dû remarquer la bonté de Dieu, soit dans le courage et la présence d'esprit que Dieu donna à Hélène, dans la planche qui lui aida à gagner le mur et dans le journalier qui, par bonheur, passa dans ce moment près du réservoir et put entendre la voix d'Hélène.

Maintenant, chers enfants, je vous invite à considérer le grand amour de Dieu envers les pauvres pécheurs, que ce récit peut nous rappeler à sa manière.

Tous les hommes, mes chers amis, se trouvent plongés dans un grand et affreux réservoir, rempli, non d'une masse d'eau, mais de vanité, d'orgueil, de légèreté, de désobéissance, de malice, d'envie, de mensonge, de querelles, en un mot de toute espèce de mal (Lisez 1 Jean V, 19). Quel terrible gouffre que celui-là ! Quel puits bourbeux ! Eh ! bien, mes amis, c'est dans ce réservoir d'iniquité que vous êtes nés ; il est si profond que vous ne sauriez en sortir par vos propres forces, ni par celles de tous les hommes. Il n'y a ni efforts, ni planche, ni mur, ni César. C'est-à-dire que ni vos œuvres, ni la religion de la chair, ni les

hommes ne peuvent vous sauver. Il n'y a que Jésus seul qui puisse le faire. Car il n'y a point sous le ciel d'autre nom qui ait été donné aux hommes par lequel il nous faille être sauvés (Act. IV, 12).

Le Dieu de miséricorde n'a envoyé ni ange ni homme, pour vous sauver ; mais il a envoyé son propre Fils qui a consenti volontairement et volontiers, par amour pour les pécheurs et par obéissance à son Père, à quitter la gloire du ciel, à descendre dans la profondeur du gouffre, ou, si vous voulez, dans ce méchant monde de péché, où il n'a rencontré que souffrance, outrages et mépris. Il voulait sauver les pécheurs et il prit sur Lui leurs forfaits (Esaïe LIII, 4-5). Il se plaça à la croix sous l'énorme poids d'iniquité des pauvres pécheurs, en sorte que, dans ce sens, il fut dans le plus profond du réservoir. Toute la masse de péché pesa sur Lui en jugement et en malédiction. Son Dieu l'avait abandonné, parce qu'il avait pris sur Lui nos péchés et, au milieu de ses grandes souffrances, il n'y eut personne qui lui témoigna aucune sympathie. Ceux qui ouvraient la bouche ne l'ouvraient que pour l'outrager, Ps. XXII, 13. Néanmoins en versant son sang, Jésus se délivra du lourd fardeau du péché qu'il effaça pour toujours et celui qui croit est délivré aussi. « Le sang de Jésus purifie de tout péché » (1 Jean I, 7). Le Fils de Dieu a fait par Lui-même la purification de nos péchés (Hébreux I, 3), et après avoir fait cela Dieu l'a tiré hors du réservoir, car il l'a ressuscité des morts et l'a fait asseoir à sa droite au-dessus des anges et l'a couronné de gloire et d'honneur. Toutefois, mes chers amis, ce bon Sauveur, quoiqu'il soit remonté dans le ciel, ne s'occupe pas moins des pécheurs. Dix jours

après son ascension , Il envoya le St-Esprit et donna des dons à ses disciples pour attirer les pécheurs à Lui, en les sortant par sa grâce du grand abîme du péché et en leur assurant une place auprès de Lui dans la gloire éternelle. Si Hélène fut conduite en sortant du réservoir à son père et à sa mère, qui s'empressèrent d'ôter ses vêtements mouillés et la revêtirent de vêtements secs , le Seigneur aussi veut recevoir dans sa maison tous les croyants en les revêtant de robes éclatantes ou de corps glorieux , pour que , tel qu'Il est Lui, ses rachetés le soient aussi dans la gloire.

Jésus n'aime pas, mes amis, que vous restiez dans le réservoir dont nous venons de parler, qui est un bourbier d'iniquité. Sortez donc de là, Jésus vous tend ses mains percées ; contemplez-le par la foi et vous en recevrez toute la force pour aller à Lui. Prenez courage, Il vous appelle — Sortez, vous dit-Il, — venez à moi, — je ne vous mettrai pas dehors, — je vous recevrai et vous donnerai le repos de vos âmes. — Allez donc à Lui, chers petits, et vous goûterez une joie ineffable, car vous savourerez et verrez combien le Seigneur est bon, et dans le ciel vous serez comblés de gloire. Lisez 1 Tim. II, 4 ; 2 Pierre III, 9 ; Jean XX, 20, 27 ; VI, 37, 40 ; Marc X, 49 : Apoc. XVIII, 4 ; Matth. XI, 28, 29 ; 1 Pierre II, 2, 3 ; Jean XIV, 1-3 ; XVII, 24 ; 1 Thes. IV, 16-17 ; Phil. III, 20-21 ; 1 Jean III, 2 ; etc.

Veuille, dans sa grâce, le Seigneur faire servir ces lignes au bien de vos âmes en les accompagnant de sa précieuse bénédiction. C'est le désir sincère de votre bien dévoué

F. P.



Une fleur moissonnée.

« Par la bouche des petits enfants et de ceux qui tettent,
tu as établi ta louange. » Matth. XXI, 16.

Elisabeth n'a vécu que trois ans et huit mois. C'était une charmante enfant, vive et affectueuse, — la fille unique de M. W. Un jour, elle reçut en cadeau un petit livre qui contenait des récits sur les Indiens. Comme elle ne pouvait pas lire des mots de plus de trois lettres, sa mère lui faisait généralement des lectures, lui adressant des questions sur ce qu'elle entendait, afin de soutenir son attention. A l'une de ces lectures, elle arrêta sa mère, et lui dit : « Qu'est-ce que des Indiens, maman ? » — « Ce sont des nègres. » — « Oh ! maman, sont-ce de petits singes ? » — « Non, ma chère ; ils sont exactement faits comme toi et moi,

et ont des âmes immortelles; et ils habitent un pays lointain, au delà d'une grande mer. » — « Mais, maman, que veut-on leur faire? » — « On désire leur apprendre les choses qui regardent Dieu. » — « Oh! maman, ne savent-ils rien des choses de Dieu? comment peuvent-ils l'aimer, s'ils ne le connaissent pas? Pourquoi le bon Dr W. ne va-t-il pas leur parler de Dieu? Oh! maman, pourquoi n'y vas-tu pas, toi? » — « Tu sais, ma chère, qu'il faut que je soigne et toi et tes frères, et que je fasse votre éducation. » — « Mais, maman, moi je connais Dieu et je l'aime; et si ces noirs meurent et ne connaissent pas Dieu, que deviendront-ils? » Sa maman lui dit que beaucoup de bonnes gens étaient allés parler de Jésus aux noirs. — Elles furent dans ce moment interrompues par des visites, et Elizabeth se retira en apparence satisfaite. Mais environ une heure après, elle revint vers sa mère, le visage tout empreint d'anxiété, disant: « Oh! maman, j'ai pensé à ces noirs; mais que sert-il de leur parler de Dieu, si on ne leur donne pas des Bibles et qu'on ne leur enseigne pas à lire les choses qui regardent Dieu? » Sa mère lui répondit qu'on faisait cela aussi pour eux. Elle retourna alors jouer de tout son cœur, ce qu'elle aimait beaucoup.

Après le dîner — comme elle entrait dans la chambre — quelqu'un se présenta pour la quête annuelle en faveur des missions. Elizabeth étant si jeune, personne n'eut l'idée qu'elle voulût donner quelque chose. Lorsque le quêteur se fut retiré, elle quitta la chambre et revint auprès de sa bonne, pleurant avec amertume. Sa bonne, qui était une chrétienne avancée, lui dit: « Elizabeth, avez-vous été méchante? Combien j'en se-

rais fâchée! » — « Oh! non! bonne, » répliqua-t-elle ; « mais ce matin maman me parlait des noirs, qui ne connaissent pas Dieu ; et l'on est venu quêter maintenant même, et tout le monde a donné quelque chose pour acheter des Bibles aux noirs, mais personne ne m'a demandé de donner ; aussi, maman devra penser que *moi* je n'aime pas Dieu. » — « Mais vous savez bien, ma chère, que vous n'avez rien à donner. » — « Oh ! si ! j'ai ces souliers rouges, et puis j'ai des quantités de chaînes d'or, et une montre d'or, et des cachets. Je voudrais donner tout cela pour acheter des Bibles à ces pauvres noirs. » — « Mais alors, ma chère, si vous les donnez, vous ne pourrez plus les porter, et vous verrez les autres petites filles portant ces choses, tandis que vous ne les aurez plus. » Elle fit silence un instant et reprit : « Je n'y tiens pas ; ce sera pour apprendre aux noirs les choses de Dieu ! » La bonne, réjouie de cette marque de piété dans sa douce favorite, lui dit alors : « Portez tout cela en bas à votre maman et la consultez. » Quand elle entra dans la salle à manger, portant ces objets, sa mère lui dit : « Elizabeth ma chère enfant, que vas-tu faire de toutes ces choses ? » Elle les déposa toutes sur les genoux de sa mère, et dirigeant son regard en haut, elle dit : « O maman, combien j'ai éprouvé de chagrin, car tu dois penser que je n'aime pas Dieu. Tu as permis à tout le monde de donner pour apprendre aux pauvres noirs les choses de Dieu, et tu ne m'as rien demandé à *moi* ! » — « Mais je croyais, ma chère, que tu n'avais rien à donner. » — « Maman, j'ai ces souliers rouges, et tous ces objets, et cette montre, et des cachets. » Madame W. répondit : « Il ne faut pas que tu te délasses de cette montre, car elle

t'a été donnée par ta tante, qui est morte ; mais les chaînes t'appartiennent en propre, tu peux en disposer à ton gré ; seulement, souviens-toi que si tu les donnes, tu ne pourras plus les avoir : pense à cela. » — « Je le sais, maman ; mais cela ne me fait rien, *je veux les donner à Dieu !* » Ici son père fut si vivement impressionné, qu'il se leva de table et se dirigea du côté de la fenêtre pour cacher son émotion. Les chaînes furent immédiatement mises dans une boîte et envoyées à l'orfèvre pour être converties en argent. (Cet argent arriva le jour qu'on apportait de la maison le cercueil de l'enfant.)

Une autre fois, elle s'amusaît au salon, à côté de sa mère, qui lisait, couchée sur le canapé et ne s'occupant pas d'elle. Tout à coup son attention fut éveillée en l'entendant se dire à elle-même : — « Quelle jolie chambre voici, quel bon feu, et là dehors quelles belles prairies et quelles jolies maisons ; et puis, j'ai eu à déjeuner aujourd'hui, et j'aurai à dîner ; j'ai un papa et une maman, et des frères — toutes ces choses viennent de Dieu ; et Dieu a fait plus que cela encore : Il a livré Jésus-Christ à la mort pour nos péchés, et pour les tiens aussi, maman. » Madame W. répondit : « Oui, ma chère enfant, si nous croyons en Jésus-Christ et l'aimons. » — « Mais, maman, je crois qu'il est mort, tout aussi bien que si *j'avais été devant la croix*, et je sens bien, maman, que je ne peux pas l'aimer comme je voudrais : mais il me fera l'aimer. »

On peut citer un autre petit incident plein d'intérêt, qui arriva pendant le court pèlerinage de cette chère petite enfant. C'était son désir et sa joie d'être présente lorsqu'on se réunissait, dans la maison, pour le culte

de famille. Une fois — pendant qu'on lisait — la chère petite Elizabeth était assise à côté d'une bonne amie qui demeurait chez ses parents ; celle-ci, pensant que l'attention d'une si jeune enfant devait être fatiguée, mit un bonbon dans sa main, qu'elle tenait dans les siennes. La chère enfant ne le prit pas, mais secouant gentiment la tête, tint ses yeux fixés sur son père. Quand la lecture fut terminée, elle sourit avec douceur à sa bonne amie et prit alors le bonbon, disant qu'elle n'aimait pas manger pendant que son papa lisait des choses de Dieu.

Elle avait l'habitude de répéter une hymne à sa mère chaque soir avant d'aller se coucher. Environ quinze jours avant sa mort — alors qu'elle était pleine de santé — elle dit : « Maman, veux-tu me permettre de chanter mon hymne, au lieu de la dire ; car les anges chantent continuellement des louanges dans le ciel, et je voudrais faire comme eux ? » A partir de ce moment elle chantait toujours ses hymnes avec beaucoup de douceur, quoiqu'elles ne lui eussent jamais été apprises.

Un jour, elle sautait à travers la chambre, lorsqu'elle s'arrêta soudain, comme préoccupée par une pensée, et dit : « Maman, j'ai de toi un verset de la Bible, un de papa, et un du Dr W — ; mais, maman, je n'ai point de verset de moi-même ; veux-tu m'en lire afin que j'en choisisse un pour moi. » Madame W. le fit et en lut un grand nombre, puis à la fin tomba sur celui-ci : « Dieu est amour. » « Oh ! maman, voilà celui qui me va — celui-là est mon verset. » Sa mère dit : « Je crois que tu as bien choisi. » Peu après, comme elle avait été menée à la promenade par M^{me} M, — une dame qui demeurait toujours à T, — quand les parents s'ab-

sentaient, — elle dit : Oh ! M^{mo} M — quelle belle journée, quelle belle promenade, et tout cela de la part de Dieu — « Dieu est amour. » Elle répéta bien des fois avec bonheur ce verset qui lui avait tant plu et qui lui allait si bien.

Le matin du jour de sa mort, elle descendit en parfaite santé l'escalier de sa chambre, vive et souriante comme à l'ordinaire ; mais bientôt après elle se plaignit d'une douleur aigüe, et l'on envoya chercher le médecin. Il ne prévoyait nul danger, et quand il revint dans la soirée, il ne croyait pas qu'elle fût plus mal. Cependant M^{mo} M — la veilla toute la nuit, car elle pensait que l'enfant souffrait plus que le médecin ne s'en doutait. Vers minuit, Elizabeth appela M^{mo} M —, et dit : « Je vais mourir — je ne verrai plus papa et maman dans ce monde ; mais dites à ma très-chère maman que, quoique je souffre beaucoup, *je n'ai jamais été aussi heureuse*. Oh ! dites à maman que *maintenant je connais que Dieu est amour*. » Elle joignit alors ses petites mains, et les étendant elle dit : « Je viens, Seigneur, je viens à Toi, car Tu es amour. »

Puis elle expira.



Le Bon Berger.

Jean X.

Dans la première partie de l'Évangile de Jean, au chapitre VI, Jésus parle de lui-même comme étant « le pain de vie », et au chapitre VIII, comme étant « la lumière du monde » ; mais ici il revêt un tout autre caractère, celui de Bon Berger.

Une chose à remarquer avant d'aller plus loin, c'est qu'il ne se nomme pas le Berger du monde, mais le « Berger des brebis. »

Pourquoi pensez-vous, mes chers enfants, que Jésus soit appelé le Bon Berger? Parce qu'il « a donné sa vie pour ses brebis », et qu'il n'a pas voulu les laisser périr, mais plutôt s'est offert en sacrifice pour elles.

Ne devez-vous pas aimer ce bon Berger qui s'est ainsi livré à la mort pour ses brebis? Il a fait pour elles — tout ce qu'il est possible de faire, il a donné sa vie pour les racheter. Vous l'aimerez si vous êtes un de ses petits agneaux, car il est si bon et si tendre que tous ceux qui connaissent son amour l'aiment en retour.

Après qu'il eût donné sa vie pour ses brebis, Dieu l'éleva d'entre les morts, le fit asséoir à sa droite dans les lieux célestes, et le couronna de gloire et d'honneur. A-t-il oublié ses brebis, une fois au ciel? Certainement non; il pense toujours à elles car il les aime d'un amour infini, il s'occupe sans cesse de leurs besoins, et ne se lasse pas de leur faire du bien. — Beaucoup de ses brebis sont déjà au ciel auprès de Lui, et d'autres sont encore laissées pour un peu de temps dans ce monde.

Ah! si Jésus n'était pas un bon Berger, celles-ci seraient bientôt perdues, car « le diable rôde autour d'elles comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. » Mais Jésus, le tendre, le fidèle Berger, prend bien soin de ses brebis, il les garde, les suit sans cesse, et assure : « qu'elles ne périront jamais. »

Dans les temps où nous vivons, il y a beaucoup de gens qui disent appartenir au troupeau de Jésus, et

qui tout en se donnant le nom de chrétiens, ne suivent pas le Seigneur, parce qu'ils ne le connaissent pas comme il doit être connu. Mais si ces personnes peuvent tromper ceux qui les entourent en se faisant passer pour chrétiennes quand elles ne le sont pas, elles ne peuvent faire de même à l'égard du bon Berger, car il sait parfaitement bien quelles sont les brebis qui lui appartiennent; il les connaît toutes *nom par nom*, et celles qui sont à Lui entendent sa voix et le suivent.

Deux enfants peuvent entendre lire et expliquer la Bible de la même manière, et l'écouter bien différemment. L'un prêtera l'oreille à la Parole de Dieu, à la voix de Jésus, le bon Berger qui assemble ses brebis; il obéira à cet appel, il ira au Sauveur, et il fera par lui-même l'expérience que Jésus est un bon et tendre Berger qui désire avoir beaucoup de brebis autour de Lui, afin de les rendre toutes parfaitement heureuses.

L'autre ne prendra pas garde à la voix du bon Berger, il ne comprendra pas que c'est pour faire son bonheur que Jésus l'appelle, il fermera son cœur à la bonne parole de Dieu, et il restera toujours le même, méchant et rusé.

Hélas! mes chers enfants, c'est là ce que nous ne voyons que trop fréquemment.

Les enfants tout petits qu'ils sont, ont une nature pécheresse; ils sont nés avec le mal dans leurs cœurs.

Ils suivent leur propre volonté, leurs pensées sont aux vanités de ce monde, et ils ne veulent pas écouter la voix du bon Berger. — Et pourtant quelle bénédiction pour un enfant de suivre Jésus, car il soigne ses petits agneaux avec une tendresse infinie, et les rend très-heureux. Il leur donne des choses infiniment pré-

féribles à celles qui faisaient leurs joies avant qu'ils fussent ses agneaux , et quoique le monde puisse les haïr et les mépriser parce qu'ils suivent Jésus , ils ne changeraient certainement pas le bonheur de connaître le bon Berger, contre les plaisirs et les richesses que le monde peut offrir.

Peut-être rencontreront-ils sur leur chemin , des personnes qui essaieront de leur persuader que les choses de ce monde peuvent les rendre heureux, et qu'ils peuvent bien en jouir quelque temps, avant d'écouter Jésus , et de Lui donner leurs cœurs. — Mais, chers enfants, soyez bien sûrs que c'est là, la voix de *Pétranger*, et le bon Berger dit de ses brebis : « qu'elles ne suivront point un étranger. »

Hélas ! il y a dans ce monde beaucoup d'*étrangers* et de *larrons* , ennemis du troupeau de Jésus. Satan est le grand larron. Son désir est de ravir à Dieu sa gloire, et aux hommes leur bonheur ; il fait tous ses efforts pour prendre leurs cœurs, et il est heureux quand il les voit aimer le monde et les choses qui sont au monde, parce qu'il désire les ruiner éternellement.

Malheureusement nous ne rencontrons que trop souvent dans ce monde , des personnes disposées à faire l'office de Satan en usant de mille moyens pour nous détourner du bon chemin. Nous avons des amis mondains bien souvent, et ils essaient ordinairement de nous éloigner du Seigneur, mais si nous sommes toujours bien près de Jésus, il nous gardera , et ne permettra pas que Satan nous fasse aucun mal.

Lorsque la multitude, conduite par Judas , vint avec des épées et des bâtons pour prendre Jésus, il ne s'enfuit point de devant eux, comme un mercenaire qui

oublie ses brebis et les abandonne au loup, mais il attend tranquillement ceux qui venaient se saisir de Lui, et lorsqu'ils se furent approchés il leur demanda : « Qui cherchez-vous ? » « Jésus de Nazareth » répondirent-ils. Alors Jésus leur dit : « C'est moi, si donc vous me cherchez, laissez aller ceux-ci. »

N'a-t-il pas montré dans cette circonstance, son grand, son immense amour ? Il dit Lui-même : « Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, savoir quand quelqu'un expose sa vie pour ses amis » (Jean XV, 13). C'est là ce que Jésus a fait, il s'est donné Lui-même, il a exposé sa vie pour ses brebis !

Et maintenant qu'il est ressuscité, qu'il est assis à la droite de son Père dans les lieux célestes, il montre son grand amour pour elles, en les soignant avec tendresse, et en veillant sur elles, comme un bon et fidèle Berger. — Si une brebis ou un agneau s'écarte du bon chemin, il la suit avec amour, et lorsqu'il l'a retrouvée, il la porte sur ses épaules, et la ramène au bercail.

Les petits agneaux, qui ne comprennent pas encore ce qu'il veut faire pour eux, peuvent quelquefois gémir et s'affliger quand le bon Berger leur fait quitter un chemin qu'ils avaient eux-mêmes choisi, et dans lequel ils aimaient à marcher ; mais ils comprendront bientôt tout l'amour, dont ils sont l'objet, quand ils verront que c'est pour les faire paître dans les gras pâturages où Lui-même soigne son troupeau, que le bon Berger a paru sourd à leurs gémissements.

Et si parmi les petits agneaux de Jésus, il en est qui soient plus faibles que les autres, il les soigne encore plus tendrement, et quand ils sont fatigués, il les porte sur son sein.

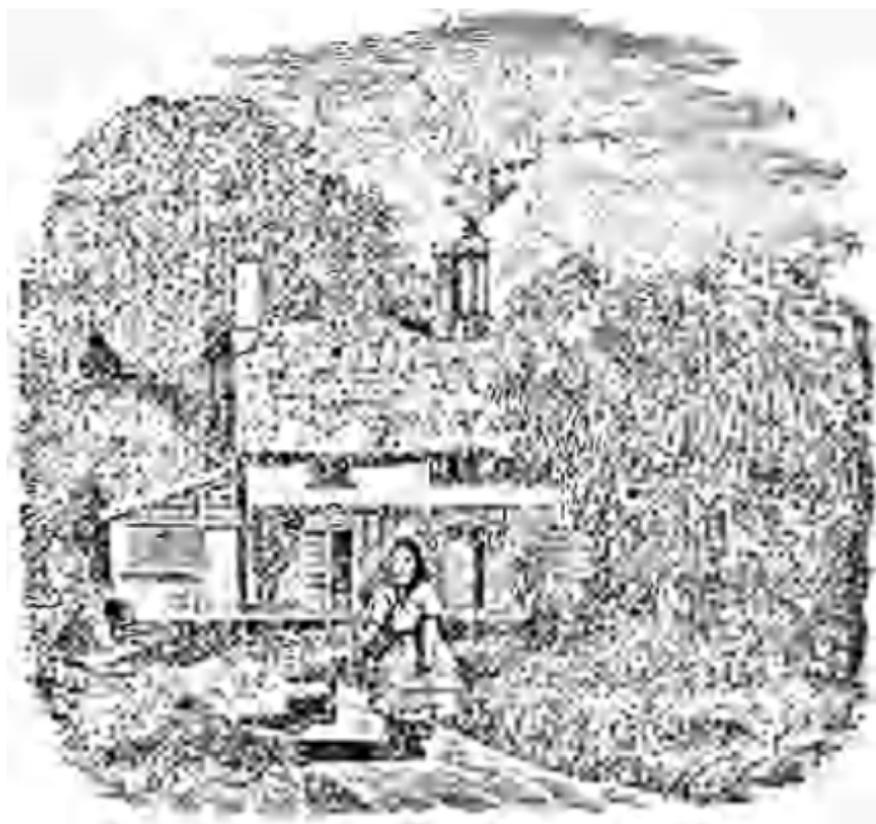
Toutes les brebis et tous les agneaux de Jésus sont très-précieux parce qu'il les a rachetés par son propre sang. Ne mettez-vous pas une grande valeur aux choses que vous avez achetées, et surtout à celles qui vous ont beaucoup coûté ? De même aussi le troupeau de Jésus est d'un grand prix devant ses yeux, il s'en occupe sans cesse, et montre à chaque instant, combien est grand l'amour qu'il a pour ses brebis et ses agneaux.

Satan ne peut ravir aucun des agneaux du bon Berger ; mais ce qu'il peut faire, et ce qu'il fait souvent, c'est de diviser et de disperser le troupeau, si les brebis sont assez insensées et assez négligentes pour lui laisser un libre accès. Il peut aussi les effrayer et les mettre dans la détresse quand elles s'éloignent du bon Berger ; en un mot, il est très-habile dans ses moyens d'entraînement.

Tous ceux qui croient en Jésus font partie de son troupeau et sont ses brebis, et bien que Satan puisse quelquefois les disperser et les diviser, le bon Berger veille cependant sur chacune d'elles, et les soigne toutes avec une grande tendresse ; aucune d'entre elles ne périra, car il dit Lui-même : « *Nul ne les ravira de ma main.* »

Si un enfant peut dire du *fond de son cœur* : « Je crois que Jésus est mon Sauveur », il peut être assuré qu'il est un agneau du bon Berger, qui par conséquent l'aime avec tendresse, et l'aimera éternellement. Il peut alors dire en vérité : « Le Seigneur est mon Berger, je n'aurai point de disette » (Psaume XXIII).





Lucy, ou la première pensée.

Pour la petite Lucy ce monde était bien beau, elle s'y trouvait heureuse, n'y redoutait point de changement et, jusqu'alors, n'y avait jamais connu la douleur; vivant de jour en jour dans l'attente de quelque nouvel amusement, elle semblait une créature née seulement pour la terre, sans aucune pensée de l'éternité. Elle ne pensait pas davantage à Jésus, le Fils éternel de Dieu, qui laissa le sein du Père pour venir mourir sur la croix, afin de faire de cette éternité une éternité de gloire et de joie pour de pauvres pécheurs. Ainsi Lucy avait vécu selon le train de ce monde, avec une âme morte dans ses fautes et dans ses péchés, jusqu'à ce qu'elle eût atteint sa neuvième année. Elle avait beaucoup de connaissances et d'amis qui l'aimaient

très-tendrement, mais il était un Être, assis à la droite de Dieu, qui l'aimait d'un amour infiniment supérieur à la plus tendre affection des amis terrestres. Ses yeux s'abaissaient sur cette petite enfant, parce qu'elle était un des agneaux que le Père lui avait donnés et pour lesquels il avait souffert la mort. Pour elle aussi le sang de Jésus avait été versé sur la croix; et maintenant il voulait l'appeler et attirer son cœur à lui, en lui donnant la foi à l'efficace de ce précieux sang. Et vous, mon jeune lecteur, si *dans ce moment même* vous arriviez à croire à la puissance du sang de Jésus, répandu pour nos péchés, il y a plus de dix-huit cents ans, *dans ce moment même* vous seriez une âme sauvée. « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé. »

C'est avec une grande tendresse que Jésus attira à lui la petite Lucy, en plaçant devant elle l'histoire d'une autre de ses jeunes brebis, qui avait éprouvé tant de joie et de paix en croyant que Christ l'avait lavée et purifiée de ses péchés, que cela fit désirer à Lucy d'être aussi heureuse que cette jeune fille. Par une belle matinée d'été, Lucy s'étant levée de bonne heure courut au jardin; quand elle en traversa les allées son cœur semblait bondir de joie : tout autour d'elle était si beau, si brillant, si radieux, plein de vie et de bonheur; les insectes s'ébattaient dans l'air ou voltigeaient de fleur en fleur; les arbres et les haies résonnaient des chants des oiseaux.

Le Seigneur lui-même nous invite à considérer les lis des champs. Nous ne devons donc pas mépriser la moindre des œuvres de Dieu; mais il est triste de regarder la création comme le faisait la petite Lucy, en jouissant de la beauté de ce qui nous entoure sans avoir

une pensée pour le Créateur. Quand Celui, par qui toutes choses ont été faites, devient le centre de nos pensées, nous voyons sa sagesse, sa puissance et sa bonté dans *tout* ce que nous admirons autour de nous.

Toute chose est, alors, sanctifiée pour l'enfant de Dieu par le précieux sang de Christ, qui en ôtera finalement toute trace de péché et de mort. La terre est rachetée par ce sang aussi bien que nos corps le sont; et tout comme ces corps doivent être rendus glorieux, ainsi, à la fin, la création éprouvera de même toute la puissance de résurrection.

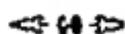
Comme je l'ai déjà dit, la petite Lucy se sentait pleine de joie, en courant aux rayons du soleil et ne voyant autour d'elle que vie et beauté sous tant de formes variées. Mais la joie de Lucy était aussi la joie des oiseaux et des insectes. C'était une joie d'une courte durée comme celle de ces créatures d'un jour, s'égayant au soleil et emportées ensuite par la pluie qui tombe ou la tempête qui mugit; c'était une joie dépendant de circonstances extérieures, et non pas cette joie *intérieure et permanente*, donnée par le Seigneur Jésus à ceux qui l'aiment: *sa propre joie!* (Jean XVII, 13.) Si vous lisez les versets 17 et 18 du troisième chapitre du prophète Habacuc, vous y verrez combien est radieuse la joie que Dieu donne. Quand toutes les consolations et les jouissances extérieures manquent, cette joie continue à remplir le cœur.

Pensez aussi à deux chers serviteurs de Christ, Paul et Silas. Leurs circonstances extérieures consistaient dans un sombre et profond cachot, où leurs pieds étaient serrés dans des ceeps; mais leur joie *intérieure* éclatait par des hymnes de louanges (Act. XVI, 23-25).

Plus la nuit est sombre, plus une belle étoile apparaît brillante. Le Seigneur Jésus est l'étoile, « l'étoile brillante du matin », portant la lumière et la joie sur tout ce qu'elle éclaire, et au dedans et au dehors. Si vous le possédez dans votre cœur, vous n'aurez pas besoin de demander la joie à un monde sur lequel règne la mort et où tout se flétrit et passe comme un songe.

Eh bien ! le Seigneur Jésus allait devenir la lumière et la joie du cœur de la petite Lucy. Ce même matin arriva pour elle un paquet contenant quelques petits livres, pleins de précieuses vérités. Lucy se mit aussitôt à en lire un, qui devait être le moyen de réveiller en son cœur une pensée qu'elle n'avait jamais eue auparavant. Dans notre prochain numéro, s'il plaît à Dieu, je vous donnerai un court résumé de ce petit livre, pensant que vous désirez connaître ce qui put produire une telle influence sur Lucy.

(Suite.)



La marche avec Dieu.

Quel honneur ce serait aux yeux de beaucoup d'entre mes jeunes lecteurs, que de marcher, ne fût-ce que pendant une demi-heure, avec le fils de quelque grand personnage ou avec quelque membre d'une famille royale. Ou bien, peut-être, ceux d'entre vous qui aiment Jésus, connaissent quelque chrétien dont la sagesse, le dévouement, et la conformité à Jésus leur ferait regarder à la fois comme un honneur et un privilège de faire une promenade avec lui. Que devons-nous donc penser, chers enfants, d'un homme qui a marché avec Dieu pendant trois cents ans ? C'est là ce

qui nous est dit d'Enoch. Pouvons-nous nous étonner qu'à la fin d'une telle marche avec Dieu ici-bas, Enoch ait été enlevé vivant au ciel? Il ne nous est parlé que de deux personnes qui soient allées au ciel sans passer par la mort, et Enoch fut le premier de ces deux là. Le Seigneur Jésus-Christ est monté vivant au ciel ; mais ce ne fut pas avant qu'il eût passé par la mort pour nous, et qu'il eût été ressuscité d'entre les morts.

Il nous est dit deux fois dans Gen. V, qu'Enoch marcha avec Dieu. « Et Enoch, après qu'il eut engendré Méthusela, marcha avec Dieu trois cents ans, et il engendra des fils et des filles » (vers. 22). Vous voyez donc que toutes les occupations d'Enoch comme père de famille ne l'empêchèrent pas de marcher avec Dieu. « Enoch marcha avec Dieu ; mais il ne [parut] plus, parce que Dieu le prit » (vers. 24). Un seul verset, Hébr. XI, 5, nous apprend que « par la foi, Enoch fut enlevé pour ne pas voir la mort, et il ne fut pas trouvé, parce que Dieu l'avait enlevé, car avant son enlèvement il a reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu. » Nous apprenons de Jude, 14, 15, qu'Enoch était un prophète, et qu'il prédit la venue du Seigneur « avec ses saintes myriades pour exécuter le jugement » contre les méchants. C'est là tout ce que l'Écriture dit d'Enoch. Mais combien de choses sont contenues dans ces quelques mots ! Quelle langue peut expliquer pleinement, quelle plume peut développer la signification de ces paroles : « Enoch marcha avec Dieu ? » Mais nous pouvons consacrer avec fruit un peu de temps à considérer quelques-unes des choses qu'elles impliquent certainement.

I. Si Enoch marcha avec Dieu, c'est qu'il avait été,

à une certaine époque de sa vie, réconcilié avec Dieu. « Deux [hommes] marcheront-ils ensemble, s'ils ne s'en sont point accordés » (Amos III, 3)? Si vous vouliez dire d'un camarade d'école, qu'il n'était pas en termes d'amitié avec tel autre écolier, vous diriez probablement : Il ne va jamais avec lui. Par nature, nous sommes tous ennemis de Dieu ; et, dans un tel état, nous n'aimerions pas à marcher avec Dieu. Qu'il est merveilleux que Dieu consente à nous avoir pour ses amis, après que nous avons été ainsi ses adversaires ! Et bien plus que cela : il a lui-même pourvu à tout pour notre réconciliation avec lui ; et il envoie des messagers pour nous supplier d'être ses amis. « Nous sommes donc ambassadeurs pour Christ, comme si Dieu exhortait par notre moyen ; nous supplions pour Christ : réconciliez-vous avec Dieu. » Oh ! puissiez-vous, mes chers jeunes lecteurs, croire ce message de miséricorde, et vous réconcilier à l'instant même avec Dieu !

II. Mais ces paroles ne nous donnent pas seulement à entendre qu'Énoch avait été réconcilié avec Dieu. La réconciliation avec Dieu fut le commencement de sa marche avec Dieu ; mais que fut cette marche en elle-même ? Elle comprend certainement une chose — le sentiment habituel de la présence de Dieu. Vous ne pourriez marcher avec quelqu'un, sans avoir le sentiment qu'il est à votre côté. Vous pourriez ne pas toujours y penser ; mais si quelque chose que vous voyez en passant, comme une fleur ou un coquillage, vous occupe et que vous vous arrétiez pour l'examiner, et si, au moment où vous vous relevez, votre compagnon avait continué son chemin, et qu'il fût hors de vue, ne sentiriez-vous pas qu'il n'est plus là ? Certes vous le fe-

riez. Eh bien ! ce fut « par la foi et non par la vue » qu'Enoch marcha avec Dieu. Ce n'est que de cette manière que quelqu'un peut marcher avec lui. Mais par la foi, nous pouvons avoir un tel sentiment de la présence de Dieu — nous pouvons le trouver tellement près de nous quand nous nous couchons le soir et quand nous nous levons le matin — quand nous sortons et quand nous rentrons — quand nous sommes assis à la maison, que nous sommes en chemin ou que nous sommes occupés à notre ouvrage, — nous pouvons, dis-je, tellement sentir sa présence que, si quelque chose nous a tellement occupés que quand nous venons à penser de nouveau à lui il semble qu'il ne soit plus près de nous, nous sentons aussi vivement qu'il n'est plus là, que dans le cas du compagnon qui aurait continué son chemin pendant que vous vous occupiez des fleurs. Il nous est dit de Moïse que par la foi « il tint ferme, comme voyant celui qui est invisible » (Hébr. XI, 27). Chers enfants, y en a-t-il parmi vous qui sachent ce que c'est que de marcher habituellement dans ce sentiment que Dieu est avec vous ?

III. Marcher avec quelqu'un, suppose que les deux marchent vers le même endroit. Si vous allez au nord, et votre compagnon au midi, ou même à l'est ou à l'ouest, il faut, soit immédiatement, soit plus tôt ou plus tard, vous séparer. Mais si quelque ami que vous aimez se rend au même village ou à la même ville que vous, quel plaisir d'avoir sa compagnie pendant le chemin ! Sans doute, lorsqu'il nous est dit qu'Enoch « marcha avec Dieu », c'est là un langage figuré. Mais que signifie-t-il ? Une chose certainement, c'est qu'Enoch avait en vue le même but que Dieu ; et que, tandis qu'il avait,

comme nous l'avons vu, la conscience de la présence de Dieu près de lui, sa conduite de chaque jour tendait vers ce but. Or quel est le but que Dieu a en vue, dans toutes ses voies? C'est sa propre gloire, dans l'exaltation de son Fils, dans le bonheur de son peuple, et dans le salut des pécheurs. Tous ceux donc qui — jeunes ou vieux — marchent avec Dieu, cherchent habituellement la gloire de Dieu, l'honneur de Christ, le bonheur des chrétiens et la conversion des âmes. Chers enfants, est-ce ainsi que vous vivez et que vous *marchez*.

IV. Il est rare que des personnes marchent ensemble, sans parler de quelque chose, et certainement nul ne marche avec Dieu sans s'entretenir avec lui. Il nous parle dans sa Parole; et nous lui parlons dans la prière et les louanges; et l'Esprit de Dieu peut nous donner une telle simplicité de foi, que nous entendons aussi distinctement la voix de Dieu dans l'Écriture, que vous pouvez avoir entendu la voix d'un camarade ou d'un ami, avec qui vous marchez à la campagne ou en ville. Le bruit de la rue peut presque étouffer la voix de votre ami, quelque familière et distincte qu'elle soit pour vous, et de même les affaires de cette vie peuvent presque nous empêcher pour un temps d'entendre la voix de Dieu, ou même notre propre voix en lui parlant. De là l'extrême importance d'être souvent seul avec Dieu. Cher enfant chrétien, ne laissez jamais passer un seul jour sans être seul avec Dieu.

V. Si quelqu'un marche souvent avec un autre, il arrive à lui ressembler dans ses pensées, son caractère, et ses manières. Cela est vrai des compagnies simplement humaines, — bonnes ou mauvaises. « Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs. »

« Celui qui converse avec les sages deviendra sage, mais le compagnon des fous sera accablé. » Être habituellement dans la présence de Dieu, avoir devant soi les mêmes objets qu'il a en vue ; s'entretenir chaque jour avec lui ; si c'est là marcher avec Dieu, il est clair que qui-conque marche ainsi, doit toujours devenir plus semblable à lui ! Tel fut sans doute le cas d'Énoch. En marchant avec Dieu pendant trois cents ans, il devint si conforme à Dieu, que Dieu ne voulut pas le laisser plus longtemps dans le monde, et le prit à lui dans le ciel, sans qu'il eût aucune ment à passer par la mort.

VI. Faire constamment sa compagnie d'une personne que les autres haïssent, c'est la manière d'attirer sur soi leur haine. Il en fut ainsi d'Énoch. Ce n'est que par sa prophétie, telle qu'elle est rapportée par Jude, que nous savons cela ; mais il nous y est parlé du jugement que le Seigneur exécutera contre les impies, non-seulement à cause de « leurs œuvres d'impiété », mais à cause de « toutes les [paroles] dures que les pécheurs impies ont proférées contre lui. » Ce fut peu de temps avant le déluge qu'Énoch vécut sur la terre. Mais avant que le déluge vint détruire un monde d'impies, Dieu prit celui qui était son ami et son compagnon, pour être avec lui en haut. De même, avant que la prophétie d'Énoch soit accomplie, dans le jugement des méchants qui est encore à venir, le Seigneur prendra auprès de lui-même tous ceux qui sont à lui. Mais nous en parlerons encore plus tard.

VII. Dans le ciel, Énoch *habite* avec Dieu, — sur la terre, il *marcha* avec lui. Cette vie n'est pas le temps du repos, ni celui d'un état permanent. C'est une vie de pèlerinage, quoique Dieu daigne nous tenir compa-

gnie pendant notre pèlerinage. C'est pour cette raison que la figure de *marcher* est employée. Nous avons la présence de Dieu avec nous dans cette scène qui change et qui passe — scène de peine et d'épreuve: nous habiterons avec lui en sa présence en haut, où il y a « un rassasiement de joie » — à sa droite, où « il y a des délices à jamais. »

VIII. La marche d'Enoch avec Dieu ici-bas se termina, comme nous l'avons vu, par son enlèvement pour être avec Dieu en haut. Telle *pourra* aussi être la portion des saints qui sont vivants aujourd'hui. Quel que soit le moment où le Seigneur Jésus descendra dans l'air, il y en aura de son peuple qui seront vivants et qui demeureront jusqu'à sa venue, — lesquels, sans passer par la mort, seront changés et ravis à sa rencontre. « Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés: en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette, car la trompette sonnera et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés » (1 Cor. XV, 51, 52). Il se peut que cela n'arrive *pas* de nos jours; mais la chose *peut* arriver, et il n'y a rien qui nous montre le contraire. Sommes-nous prêts pour ce moment solennel et béni? Si nous avons été réconciliés avec Dieu par Jésus-Christ, et que nous marchions maintenant avec Dieu, nous sommes prêts. Mais en est-il ainsi de nous? Que le Seigneur nous donne de considérer sérieusement ces questions, et d'y répondre droitement! Et puissions-nous tous, comme Enoch, marcher avec Dieu, soit qu'à la fin nous nous endormions, et que nous soyons ressuscité à la venue de Christ, soit que nous soyons trouvés parmi ceux qui seront vivants et qui demeureront,

et qui, comme Enoch, seront enlevés « pour ne pas voir la mort » !

QUESTIONS SUR « LA MARCHÉ AVEC DIEU ».

1. Combien y en a-t-il qui soient allés au ciel sans passer par la mort ?
2. En quoi leur ascension différa-t-elle de celle du Seigneur Jésus-Christ ?
3. Dans combien de passages est-il parlé d'Enoch ? nommez-les.
4. Que nous apprend le fait qu'Enoch avait des fils et des filles ?
5. Avec quel principe dans Enoch, son enlèvement est-il lié, en Hébr. XI, 5 ?
6. Quelle nouvelle lumière le passage dans Jude nous fournit-il ?
7. Quelle est la première chose impliquée par le fait qu'Enoch marchait avec Dieu ?
8. Comment le sentiment de la présence de Dieu est-il maintenu ?
9. Quels sont les objets que se proposent ceux qui marchent avec Dieu ?
10. Par quels moyens les communications sont-elles entretenues entre Dieu et ceux qui marchent avec lui ?
11. Par quoi de telles communications sont-elles ordinairement interrompues ?
12. Quelle leçon pratique devons-nous tirer de là ?
13. Sous quels rapports l'influence des compagnies terrestres ressemble-t-elle à celle d'une marche avec Dieu ?
14. Que lisons-nous dans Jude quant au caractère de ceux qui vivaient au temps d'Enoch ?
15. Pourquoi la figure de « marcher » est-elle employée ?
16. Qui sont ceux qui, comme Enoch, seront un jour enlevés vivants au ciel ?

Nous ajoutons une question de plus, non pas afin que la réponse soit envoyée à l'éditeur, mais afin que chacun de mes jeunes lecteurs la pèse bien sérieusement :

Si le retour de Christ avait lieu à l'instant même, seriez-vous du nombre de ceux qui viennent d'être mentionnés?

S'il n'en est pas ainsi, nous vous supplions de ne pas vous donner un moment de repos, jusqu'à ce que vous sachiez que vous avez été réconciliés avec Dieu, et que vous êtes prêts pour la venue de Christ!



Lettre à Amélie.

Tu m'as écrit, chère Amélie, il y a deux mois, une lettre qui m'a bien réjoui et à laquelle je crois devoir répondre quelques mots. Je le fais dans la « Bonne Nouvelle, » pensant que comme il est probable que d'autres lecteurs de notre petit journal se trouvent dans les mêmes circonstances morales que toi, ma réponse, s'il plaît à Dieu de la bénir, pourra être utile et profitable à plusieurs.

Tu me dis, chère enfant : « Par la grâce de Dieu, je puis maintenant dire que Dieu est mon Père, Jésus mon Sauveur, et que je crois en lui pour me racheter et pour effacer mes péchés. » Eh! bien, ma jeune amie, c'est là une immense grâce que le Seigneur t'a faite et dont tu ne saurais trop être reconnaissante envers lui : avoir Dieu pour son Père, Jésus pour son Sauveur, c'est avoir la rémission de ses péchés, la vie éternelle, c'est être ici-bas à la louange de la gloire de la grâce de Dieu, et bientôt, dans le ciel, à la louange de sa gloire; c'est être une brebis, un agneau du Bon Berger, au sujet desquels il déclare qu'ils ne périront jamais et que personne ne les ravira de sa main. Quand cette immense bénédiction t'a été accordée, quand Dieu t'a donné de croire simplement en Jésus, ton cœur a dû être rempli de joie; cette nouvelle m'a vivement réjoui aussi; mais qu'est-ce que cela en comparaison de la joie qui a éclaté parmi et devant les anges de Dieu, au moment où une pauvre brebis égarée s'est laissée trouver par le Bon Berger qui avait donné sa vie pour elle et qui depuis longtemps la cherchait?

Tu me dis ensuite : « Mais je suis si méchante; je voudrais porter beaucoup de bons fruits, mais je ne peux faire le bien que lorsque je prie Dieu de m'aider et de m'accompagner toujours. » Tu fais là, chère Amélie, une expérience que

tous les enfans de Dieu ont faite avant toi. En effet, nous sommes tous méchants et pécheurs par nature ; chacun de nous peut dire : « En moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien » (Rom. VII, 18) ; et « si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous » (1 Jean I, 8). Cette découverte nous afflige après la conversion, elle ne devrait pourtant pas nous étonner, parce que la parole de Dieu nous dit que nous sommes des pécheurs, vu que la chair est encore en nous, que la chair n'est point changée, qu'elle est toujours inimitié contre Dieu et que ce n'est que lorsque nous aurons dépouillé ce corps de chair que nous n'aurons plus rien à faire avec le péché : « Celui qui est mort est quitte du péché » (Rom. VII, 7). Il ne faut donc pas se décourager, tout en ne cessant de juger devant Dieu et de confesser tout péché, de combattre contre le péché et de lutter contre la chair. Pour le faire avec succès il faut se tenir et se fortifier dans la grâce qui est en Jésus-Christ, « car le péché n'aura pas d'empire sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce » (Rom. VI, 14) ; ce qui ne veut pas dire que le péché n'existera plus en nous, mais seulement qu'il ne sera plus pour nous *un maître* auquel nous soyons forcés d'obéir. Ensuite n'oublie pas que le sang de Jésus-Christ te purifie de tout péché ; et j'ajoute comme l'apôtre Jean (1^{re} Ep. II, 1) : « Mes petits enfans, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas ; et si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ, le Juste ; et lui est la propitiation pour nos péchés. » Puis si la chair, source et principe de tout mal, est encore en toi, souviens-toi que, en croyant, tu as reçu le Saint-Esprit qui a des désirs opposés à ceux de la chair, pour pouvoir surmonter la chair et marcher dans l'obéissance et dans le sentier du témoignage. Enfin, rappelle-toi que c'est Dieu qui justifie le pécheur, et que ce n'est pas au pécheur à se justifier, comme c'est toujours notre tendance et comme le prouvent les efforts que nous faisons pour nous trouver ou nous rendre justes par nous-mêmes.

Adieu, ma chère petite sœur, que Dieu te bénisse et te garde dans la jouissance de son amour en Jésus

TON BON AMI CHARLES.





La petite fosse.

Il y a peu de temps, une jeune fille d'environ douze ans vint chez un monsieur qui aimait le Seigneur Jésus et prêchait son Evangile, en lui exprimant le désir de faire une profession ouverte et publique de sa foi en lui. Son ami fut réjoui du sérieux et de la sincérité qu'elle manifestait, mais il l'engagea à réfléchir encore quelque temps sur l'objet de sa demande, avant de prendre place parmi ceux qui font profession d'être disciples de Jésus. Ce conseil parut affliger vivement la jeune fille et elle se retira en pleurant. Bientôt après, elle retourna chez son pieux ami, avec un bout de corde à la main, et d'un accent profondément pénétré, elle dit :

« Je suis allée au cimetière, où j'ai mesuré des fosses d'enfants beaucoup plus jeunes que moi ; et puisqu'ils sont morts, ne pourrais-je pas mourir aussi ? Ah ! je ne voudrais pas quitter ce monde sans avoir publiquement *témoigné* que j'aime Christ. » Convaincu que, par grâce, elle avait cru réellement en Jésus pour le salut de son âme, son ami accéda à son désir, et maintenant elle a le privilège d'être en communion avec d'autres chrétiens pour confesser Celui qui a exposé sa vie pour elle et pour annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il vienne.

Peut-être, parmi mes jeunes lecteurs, y en a-t-il qui, comme cette petite fille, ont été amenés à recevoir le témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils ; qui connaissent et qui croient réellement que tous leurs péchés ont été ôtés par le seul sacrifice de Jésus sur la croix, et qui sentent qu'eux aussi devraient aimer à *confesser* qu'ils sont ses disciples. Eh bien, chers enfants, ne vous laissez détourner par aucune chose de l'accomplissement de ce désir. Vous ne perdrez assurément rien en prenant décidément votre place parmi des chrétiens ; car si vous aimez véritablement le Seigneur Jésus, vous trouverez dès à présent que tous les plaisirs de ce monde sont incapables de vous rendre heureux, quoique Satan puisse s'en servir pour un temps afin de vous rendre *très-misérables*, si vous vous y laissez entraîner. Mais si vous prenez sur vous le joug de Christ et si vous apprenez de lui, vous verrez que ce joug est aisé et agréable et vous trouverez, en effet, « du repos pour vos âmes. » Il se peut qu'il ne vous soit plus accordé beaucoup de temps pour servir le Seigneur *ici-bas* ; c'est pourquoi, si vous le connaissez comme votre « Sauveur, » ne renvoyez pas de le *con-*

fesser comme votre « Maître ; » et s'il retarde son arrivée et vous accorde une *longue* vie, vous verrez qu'elle ne sera pas trop longue pour travailler pour lui et le glorifier. Vous serez bien récompensés de tout ce que vous pourrez faire et souffrir pour son nom, en l'entendant vous dire : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur ; entre dans la joie de ton Seigneur. » Et quoique vous puissiez à bon droit vous désier de votre *propre force*, que cela ne vous ôte jamais la crainte de déshonorer, par votre conduite, le saint nom qui est invoqué sur vous ou dont vous êtes appelés. Vous avez l'Esprit de Dieu au dedans de vous, et il a promis qu'il « ne permettra point que vous soyez tentés au delà de ce que vous pouvez, » et il a dit : « Ma grâce te suffit. » Allez à lui chaque jour pour recevoir de lui la force de faire sa volonté ; vous trouverez son oreille toujours ouverte et sa main toujours disposée à vous guider dans les sentiers de la justice.

Mais que dire à ceux de mes jeunes lecteurs qui savent et sentent qu'ils n'appartiennent pas encore à Christ et que, par conséquent, ils ne peuvent prendre place parmi des chrétiens ? Aimerez-vous être trouvés dans votre état moral actuel, quand Jésus viendra — et il peut venir aujourd'hui même ? Ou bien, supposez que la première petite fosse que l'on creusera dans le cimetière sera marquée de votre nom, — est-ce que vos parents pourraient dire : « Notre cher enfant n'a fait que s'en aller pour être avec Jésus un peu avant nous ? » Oh ! si vous n'êtes pas sûrs de cela, si vous sentez que vos péchés ne sont pas pardonnés, allez aussitôt au Sauveur, dont les bras sont ouverts pour vous recevoir. Il vous aime d'un amour parfait : croyez seulement sa pa-

role, et quand vous en aurez éprouvé la puissance salutaire, vous direz :

« A Jésus on ne peut être
Ni trop tôt, ni trop longtemps. »



Le premier vaisseau.

Un jour, il y a environ quatre mille ans, il commença à pleuvoir. Ce n'était pas une pluie comme il en tombe ordinairement, soit en ondées rafraichissantes et fertilisantes, soit en grandes averses. Ceux qui ont voyagé dans les régions tropicales nous parlent de pluies infiniment plus abondantes que celles que nous connaissons : là elles causent des inondations qui, pendant certains temps, submergent tout ce qu'elles rencontrent. Mais la plus forte pluie que l'on ait jamais vue de nos jours sur la terre ne pourrait soutenir aucune comparaison avec celle dont je veux vous parler. Il n'y eut jamais dès lors une semblable pluie. D'après ce que nous savons, jusqu'à ce jour mémorable le temps avait toujours été beau ; mais, comme nous le dit l'ancien et divin récit, « en ce jour-là les bondes des cieux furent ouvertes, et la pluie fut sur la terre quarante jours et quarante nuits. » Et tandis que les cieux répandaient ainsi des flots dévastateurs, les barrières qui retiennent sous terre les amas d'eaux, étaient renversées : « toutes les fontaines du grand abîme furent rompues. » Ce ne fut pas une calamité simplement locale, n'atteignant qu'une ville, qu'une contrée ou qu'un pays ; elle s'étendit à toute la terre. Une trombe en éclatant peut arracher des forêts, renverser des maisons, tuer des hommes

et des animaux ; mais sa furie est bientôt passée, et elle ne s'étend jamais bien loin. La fonte des glaces, dans les régions polaires ou sur les sommets des hautes montagnes, inonde quelquefois toute une contrée, fait périr bien des personnes et détruit beaucoup de terrain. Même dans les pays les plus favorisés, la pluie parfois tombe si fort et si longtemps que les récoltes en souffrent au point d'amener le renchérissement des vivres ; et la rupture soudaine des écluses d'un réservoir peut répandre la terreur et les ravages dans la vallée où les eaux se précipitent. Mais l'inondation dont je vous parle était générale ; elle atteignait tous les pays à la fois. Les masses d'eaux inférieures s'élevèrent et se répandirent partout, tandis que la pluie coulait jour et nuit des bords des cieux ouvertes pendant près de six semaines. A l'orient, à l'occident, au nord et au sud, le déluge s'épandait également. Les plus riches vallées, les plaines les plus vastes, les plus hauts édifices, les collines les plus élevées en furent tous recouverts. « Et les eaux se renforcèrent excessivement sur la terre, et toutes les montagnes élevées qui étaient sous tous les cieux furent couvertes. Les eaux se renforcèrent de quinze coudées par-dessus. » Vous pouvez bien supposer quels en furent les résultats. « Toute chair qui se mouvait sur la terre expira, tant les oiseaux que le bétail, et les animaux, et tout ce qui fourmille sur la terre, ET TOUS LES HOMMES. Tout ce qui avait respiration d'esprit de vie en ses narines, tout ce qui était sur la terre sèche, mourut. » Comme nous le verrons, il y eut une exception — quelques personnes épargnées, non pas sans doute sur la terre sèche, car là elles auraient péri comme tous les autres. « Tout ce qui existait sur la face du sol

fut effacé, depuis l'homme jusqu'au bétail, jusqu'aux reptiles, et jusqu'aux oiseaux du ciel ; ils furent effacés de la terre ; et il ne resta que *Noé et ce qui était avec lui dans l'arche*. Et les eaux se renforcèrent sur la terre pendant cent cinquante jours. »

C'est au sein de ce déluge universel que le premier vaisseau, dont il soit fait mention, flottait en parfaite sûreté, chargé de toutes les créatures vivantes qui devaient survivre à la destruction générale. C'était un très-grand navire *, construit non pour le commerce ni pour la guerre ; non pour faire un voyage de découvertes, ni pour transporter des émigrants du pays de leur naissance à des plages lointaines ; mais il avait été préparé, d'après le commandement de Dieu, pour sauver Noé et sa famille. Il devait contenir, non-seulement les huit personnes qui y trouveraient le salut, mais des provisions pour chacun d'eux pendant une année ; et de plus de quoi loger et nourrir sept couples de tout animal pur et de tous les oiseaux ; et deux paires de chacun des animaux impurs. Il fallait certes un bien grand espace pour contenir toutes ces créatures vivantes et de quoi les nourrir pendant toute une année. Aussi c'est de

* Vous avez peut-être entendu parler de l'immense vaisseau, construit récemment en Angleterre et qui porte le nom de *Great-Eastern (Grand-Oriental)* et aussi celui de *Léviathan*. On dit qu'il est un peu plus grand [si du moins il est plus grand] que l'arche. Dès son premier départ des côtes britanniques, il est arrivé à bord de ce grand navire un accident qui a fait périr quelques passagers. Aucun malheur semblable n'atteignit les habitants de l'arche ; tant il est vrai que l'homme, avec toute l'habileté et la puissance dont il se glorifie, n'est qu'un pauvre imitateur des œuvres de Dieu.

Dieu lui-même que Noé reçut toutes les directions relatives à cette construction, à ses matériaux, à ses dimensions et à ses arrangements intérieurs.

Dans ces anciens temps les hommes parvenaient encore à un bien grand âge. Noé avait environ cinq cents ans, quand Dieu lui parla au sujet de l'arche. La méchancelé des hommes était devenue très-grande, mais bien longtemps à l'avance le Seigneur les fit avertir du jugement qui les attendait. « Mon Esprit, dit-il, ne contestera pas à perpétuité avec l'homme; car aussi ils ne sont que chair : leurs jours seront de cent vingt ans. » Il était certes bien suffisant de les avertir cent vingt ans d'avance de la destruction qui s'approchait. Mais au lieu de prêter l'oreille à la voix de la miséricorde et de se détourner de leurs péchés, les hommes ne firent autre chose que continuer à combler la mesure de leurs iniquités. Est-ce donc parce que Noé était meilleur que les autres qu'il fut épargné? Ce n'est pas là ce qu'il nous en est dit, mais bien ceci : « Noé trouva grâce aux yeux de l'Éternel. » Voilà ce qui rendait Noé différent de l'humanité en général. Et voici quelle était la conséquence de cette grâce : « Noé était un homme juste et parfait dans ses âges; Noé marchait avec Dieu. » Qu'il est effrayant, le tableau moral de l'époque dans laquelle il vivait! « La terre s'était corrompue devant Dieu, et la terre était pleine de violence. Et Dieu vit la terre, et voici, elle s'était corrompue, car toute chair avait corrompu sa voie sur la terre. » Ce fut donc, quand tous les hommes étaient en rébellion contre Dieu à l'exception d'un seul (ce seul ne différant de tous ses contemporains que par la grâce de Dieu), ce fut alors que Dieu lui parla de son dessein de détruire toute la

race humaine, tout en lui commandant de bâtir l'arche et de la remplir de nourriture pour tous ceux qui devaient s'y réfugier.

Comme Noé construisant son énorme vaisseau au milieu des terres, devait paraître étrange à ses voisins insoucians. Il n'y avait point de nuées qui obscurcissent le ciel, point de changement dans la succession des saisons, aucun indice de danger, rien qui pût exciter des alarmes. Mais Noé croyait Dieu, et Dieu avait parlé d'un déluge prochain. « Par la foi, Noé étant divinement averti des choses qui ne se voyaient pas encore, craignit et bâtit une arche pour la conservation de sa maison » (Hébr. XI, 7). Sans doute, sa conduite paraissait singulière à ses contemporains ; tandis que, en réalité, son obéissance de foi les condamnait entièrement. Aussi l'apôtre Pierre appelle Noé un « prédicateur de la justice ; » en effet, par ses paroles et par ses actes, il prêchait la justice de Dieu qui allait frapper le monde. Chaque coup de hache ou de marteau, donné pour la construction de ce navire, semblait avoir une voix qui disait : « Je crois Dieu, et j'attends le déluge ; vous ne le croyez pas, et vous mourrez dans vos péchés. » Et il en fut ainsi. Quand l'arche fut achevée, « Dieu dit à Noé : Entre dans l'arche, toi et toute la maison..... Car encore sept jours, et je vais faire pleuvoir sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits, et j'effacerai de dessus la face du sol tout ce qui existe et que j'ai fait. » C'était ici un autre et dernier avertissement. Cent ans auparavant, Dieu avait déjà parlé. Pendant un long espace de temps les hommes avaient été témoins des progrès de l'ouvrage de Noé. Ils l'avaient probablement vu travailler si longtemps et terminer enfin sa construc-

tion, en lui prodiguant leurs railleries et leurs sourires moqueurs. Maintenant tout est achevé. Pendant sept jours, les diverses espèces d'animaux et d'oiseaux, par couples de sept ou de deux, entrèrent dans l'arche. Le soleil continuait à se lever et à se coucher, le ciel était serein, les eaux d'en bas étaient tranquilles : rien extérieurement n'annonçait la destruction qui était à la porte. A la fin, les sept jours étant écoulés, et Noé et sa famille étant entrés dans l'arche, il est écrit que « l'Eternel ferma l'arche sur lui. » Maintenant tout était fini. La porte était fermée. Ceux qui étaient dedans étaient en sûreté, mais tous ceux qui étaient dehors devaient périr. Maintenant la pluie commence à tomber, le grand abîme à mugir et à éclater. Les eaux s'élèvent, les pécheurs atterés grimpent sur les arbres, sur les toits, sur les collines et les montagnes, ou crient peut-être pour être admis dans l'arche. Mais à présent c'est trop tard. Ils avaient méprisé la parole de Dieu et refusé le salut qu'il leur avait préparé : maintenant il n'y a plus moyen d'échapper.

Chers enfants, le monde qui a péri une fois par l'eau, doit périr une autre fois par le feu. Et même avant l'embrasement du ciel et de la terre, « le Seigneur Jésus sera révélé du ciel avec les anges de sa puissance, en flammes de feu, exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu, et contre ceux qui n'obéissent pas à l'évangile » (2 Thess. I, 8). C'est au sujet de ce solennel événement qui, nous le savons, peut être très-prochain, que le Seigneur Jésus dit : « Comme il arriva aux jours de Noé, il en sera de même aux jours du Fils de l'homme aussi : on mangeait, on buvait ; on se mariait, on donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra

dans l'arche; et le déluge vint et les fit tous périr » (Luc XVII, 26, 27). D'où vient qu'ils furent si insoucians? Est-ce parce qu'ils n'avaient pas été avertis? Non, mais parce qu'ils avaient méprisé les avertissements répétés, continuels, incessants, que leur adressait la foi de Noé. Il y avait des jeunes gens et des enfants, cela va sans dire, et même des multitudes des uns et des autres, qui furent engloutis dans ce terrible jour. Et si le ciel s'ouvrait et que le Seigneur Jésus en sortît avec les anges de sa puissance, est-ce que ce grand événement, mon cher jeune lecteur, vous surprendrait comme un fait que vous ne pouviez prévoir? N'y seriez-vous pas préparé? Quoi! N'avez-vous jamais entendu parler du jugement à venir? N'a-t-on jamais dirigé vos regards et vos cœurs vers la seule arche de sûreté? Ce n'est pas un vaisseau, préparé par la main des hommes, pour y être garanti de la tempête, mais c'est le Sauveur lui-même qui est maintenant cette arche. N'avez-vous pas ouï parler de lui? N'avez-vous pas été invités à chercher un refuge auprès de lui? Ne vous a-t-on pas dit que son sang purifie de tout péché, — que Jésus nous délivre de la colère à venir, — que celui qui croit en lui ne vient point en jugement, — qu'il est puissant pour sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, — et qu'il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ? Je vous en conjure, allez à Jésus sans aucun retard. Peut-être, vos parents, vos frères ou vos sœurs, ou quelques-uns de vos amis sont déjà dans l'arche. Ne voulez-vous pas les y joindre au plus tôt? Pouvez-vous supporter la pensée de voir le Seigneur fermer la porte sur eux, pendant que vous seriez laissé dehors pour périr? Ah! si cette pensée est si terrible maintenant, que doit être la réalité?

Entrez dans l'arche — entrez dans l'arche,
 Venez au Sauveur plein d'amour :
 De nuit la mortalité marche,
 Et la flèche vole de jour.

Entrez dans l'arche, — le déluge
 Va bientôt élever ses flots :
 Tout près de vous est un refuge
 Pour vous garder des grandes eaux.

Entre dans l'arche — toi qui pleures,
 Du péché sous l'horrible faix !
 Entre dans les saintes demeures
 Où tout est grâce, amour et paix.

Entrez, . . . ce serait votre perte,
 De tarder encor d'y courir :
 Entrez, . . . la porte grande ouverte
 Sera fermée à l'avenir.

QUESTIONS SUR « LE PREMIER VAISSEAU. »

1. Dans quelle contrée les pluies sont-elles beaucoup plus abondantes que dans la nôtre ?
2. Quelles furent les deux grandes sources du déluge ?
3. Comment se distinguait-il d'autres inondations ?
4. Trois périodes sont mentionnées relativement à la durée du déluge et de ses effets : nommez-les et indiquez ce qui caractérise chacune d'elles. Voyez (1) Gen. VI, 17 ; (2) vers. 18 ; (3) vers. 19.
5. Dans quel but le premier vaisseau fut-il construit ?
6. Pourquoi dut-il être si grand ?
7. Pendant combien de temps les hommes furent-ils avertis du jugement qui les attendait ?
8. Qu'est-ce qui fit que Noé était différent des autres hommes ?

9. Quelle était la différence entre lui et les autres relativement à l'avertissement donné à tous ?
10. Quelle fut la durée de l'avertissement *final* ?
11. Dans quel état se trouvaient ceux qui étaient dans l'arche et ceux qui étaient dehors, quand la porte fut fermée ?
12. Par quel élément le monde d'à présent doit-il être détruit ?
13. Citez un passage qui le prouve (2 Pierre).
14. Quelle est maintenant la seule arche de sûreté ?



Réponse d'une jeune fille à son père.

Nos chers lecteurs se souviennent-ils d'une *lettre d'un père à sa jeune fille*, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, que nous avons insérée dans le numéro de mai de la *Bonne-Nouvelle*, page 117 ? Qu'ils se la rappellent ou non, nous leur conseillons de la relire pour mieux comprendre celle dont nous allons donner des fragments et qui est la vraie réponse à la première, quoique d'autres lettres aient été, dans l'intervalle, échangées entre ces deux correspondants.

Voici quelques extraits de cette réponse.

« Très-cher papa Je profite d'un petit moment avant les leçons pour te tracer quelques lignes et te dire que je suis très-heureuse, *véritablement* heureuse, car j'ai enfin trouvé Celui que je cherchais depuis plus d'une année, mon cher Sauveur. Je ne pourrais te dire exactement comment la lumière a pénétré dans mon âme. Pendant toute la semaine dernière, le péché a particulièrement pesé sur ma conscience : en me voyant

chaque jour retomber dans les mêmes fautes malgré mes efforts pour les éviter, j'ai reconnu que par moi-même je n'étais capable d'aucun bien, que le mal, toujours le mal et rien que le mal était en moi, et que quand même je ne commettrais plus aucun péché à l'avenir, je n'en étais pas moins entièrement perdue à cause des fautes précédentes, puisqu'une seule suffit pour mériter la mort. C'est alors que j'ai senti avec ardeur le besoin d'un Sauveur, d'un Rédempteur, d'un Médiateur entre Dieu et moi; et ce que je désirais si vivement, je l'ai trouvé : je puis dire qu'à côté du mal était le remède. Hier matin (dimanche), en lisant ma Bible, Dieu m'a ouvert le cœur et les yeux pour me faire comprendre que je n'avais plus à m'angoisser à cause de mes péchés, puisque son saint Fils Jésus était descendu sur la terre, monté sur la croix, avait souffert, était mort, tout cela exprès pour me sauver, et que lui, Dieu, pour montrer que sa justice était satisfaite quant au péché, l'avait ressuscité d'entre les morts et fait asseoir à sa droite dans la gloire. Quand par la foi je reçus Jésus pour mon Sauveur, quand avec assurance je pus lui dire : « J'étais perdue, mais tu m'as sauvée; j'avais une immense dette, mais tu l'as toute payée, » oh ! alors je fus et je suis bien heureuse. Parfois je sens encore les atteintes de l'Ennemi qui veut me faire croire que je me fais des illusions, alors les doutes recommencent; mais un simple regard sur Jésus, sur la croix, les dissipe entièrement, et le soleil brille de nouveau dans mon âme.

» Ce matin le *Messenger évangélique* (n° 16) est arrivé. Le dernier article, *le salut*, a surtout attiré mon attention; je l'ai lu avec avidité et je puis dire que c'est jus-

tement ce qui me convenait, j'ai été tout à fait rassurée; j'aime tant à me répéter : « Je suis un pécheur, Jésus est venu pour les pécheurs, donc il est venu pour moi, je lui appartiens. » Oh ! quelle grâce de Dieu que d'appartenir à Jésus ! quel amour incompréhensible ! Que c'est pourtant simple de croire au témoignage que Dieu a rendu de son Fils : ce que je ne puis comprendre, c'est que j'y sois restée si longtemps indifférente. Cher papa, prie beaucoup pour moi, car ma foi est très-faible, et mon incrédulité encore fort grande ; spirituellement parlant, je ne suis qu'un tout petit enfant bien timide.

..... » A. m'a aussi écrit. Elle aussi est une enfant de Dieu, j'en suis sûre. Quel beau nom que celui d'enfant de Dieu !..... Ecris-moi bientôt, tes lettres me font tant de bien. Quel privilège d'avoir des parents chrétiens !
..... J'ai *tout* en possédant Jésus ! prie pour moi. Adieu.

» Ta fille qui te chérit. »

Vous ne sauriez croire, mes chers amis, quelle joie cette lettre a procurée à celui à qui elle était adressée, et avec quel bonheur il a rendu grâce au Dieu des miséricordes qui venait ainsi de mettre encore un de ses chers enfants au nombre des brebis du Bon Berger, qui leur assure qu'elles ont la vie éternelle, qu'elles ne périront jamais et que personne ne les ravira de ses mains qui ont été percées sur la croix pour elles.

Que le Dieu d'amour et de compassion fasse à chacun de vous, mes jeunes amis, la grâce de procurer une pareille joie à ses parents ou à ses amis chrétiens, et que dans ce but il bénisse abondamment pour vos âmes la lettre que vous venez de lire !





Les Cygnes.

Voyez comme nous sommes beaux lorsque nous nous promenons le long de la rivière, ou au bord du lac, ou sur l'étang ! Rien n'égale notre blancheur ! Nous ressemblons à un vaisseau qui fend les ondes. Nos ailes lui servent de voiles et nos pieds de rames ; notre queue est le gouvernail, et nous avançons en levant la tête ! Regardez notre cou comme il est gracieux ! — Nous ne sommes pas très-habiles à marcher sur la terre ; aussi nous aimons bien quand on nous bâtit de petites maisons au bord de l'eau ; c'est là que nous venons chercher notre nourriture et prendre notre gîte pour la nuit. Chacun aime à nous voir lorsque nous sommes dans l'eau, et les enfants voudraient bien nous imiter ; mais il vous faut, petits enfants, vous contenter de marcher sur la terre ; vos pieds sont faits pour cela ; plus tard vous pourrez apprendre à nager.



Le roi Josias.**2 Rois XXII.**

Lorsque nous lisons la vie des hommes distingués de ce monde, nous trouvons toujours, à côté de qualités brillantes, des traits affligeants d'égoïsme, de cruauté ou d'oubli de Dieu. L'histoire de l'homme est une histoire de péché; la Bible nous le dit : « Ils se sont tous égarés, ils se sont tous ensemble rendus odieux, il n'y a *personne* qui fasse le bien, non pas même *un seul*. » Ceux-mêmes dont il nous est parlé dans les saintes Ecritures, nous présentent dans leurs personnes bien des imperfections, car Dieu nous montre l'homme tel qu'il est, et ne veut pas davantage en mettre en relief les qualités, qu'il ne veut en atténuer les manquements. Mais s'il est utile pour nous de voir jusqu'où le péché peut conduire la pauvre humanité, il est bien doux aussi de s'arrêter un moment sur ces pages de sa sainte Parole, où Dieu nous parle de quelques-uns de ses serviteurs dont il avait tout particulièrement disposé le cœur à l'aimer et à le servir.

De ce nombre était Josias, dont je désire vous entretenir un moment, parce qu'il est rare de trouver chez un aussi jeune enfant, autant d'amour pour son Dieu, et un aussi grand désir de lui être agréable.

Ils sont heureux les enfants, qui, de bonne heure, donnent leurs cœurs à Dieu, car ils sont ainsi à l'abri d'une infinité de maux dont ils n'ont eux-mêmes aucune idée, et de plus, ils réjouissent le cœur de ce Dieu si bon, qui prend tout son plaisir à bénir le troupeau de ses petits agneaux.

Josias était né pour occuper le trône de Jérusalem ; il n'avait que huit ans quand il commença à régner : « Il fit ce qui est juste et droit devant l'Éternel, il marcha dans toutes les voies de David son père et ne s'en détourna ni à droite, ni à gauche. » Il ne suivit point l'exemple de Saül, de Jéroboam, ou de quelque autre de ces méchants rois qui régnèrent avant lui, mais il marcha dans toutes les voies de David.

Remarquez bien cette expression, chers enfants : « il marcha dans *toutes les voies* ; » il suivit en tout point les traces de David, et sa conduite fut ainsi juste et droite devant Celui qui appelle David, un homme selon le cœur de Dieu.

De même que Josias s'efforçait de plaire au Seigneur, vous devez aussi, chers enfants, si réellement vous êtes à Jésus, marcher sur ses traces et lui demander la force de vivre pour lui, pendant votre séjour dans ce monde. Dieu répond toujours aux prières des enfants qui cherchent à lui être agréables ; vous voyez comme il bénit ce jeune Josias qui désirait s'instruire des voies de l'Éternel, et comment il lui fit retrouver le livre de la loi, perdu depuis longtemps.

Quand pareille chose serait arrivée à un homme qui n'eût point connu Dieu, il eût certainement attribué cette découverte à l'effet du hasard, mais ce ne fut point là le cas de Josias, qui comprit que Dieu lui-même lui avait mis au cœur de faire ces réparations au temple, et que lui encore avait permis que le livre égaré fût retrouvé dans ce lieu.

Cette portion de ce qui fut plus tard notre précieuse Bible, se composait seulement alors des cinq livres de Moïse : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres,

et le Deutéronome. Le jeune roi était donc infiniment moins bien partagé que vous ne l'êtes, puisqu'au lieu d'avoir comme vous, toute la sainte Parole, il n'en possédait que ces fragments.

La découverte de ces livres de la loi, fut un grand bonheur pour le jeune roi, car en les lisant, il vit que son peuple n'avait point obéi aux commandements qui y étaient renfermés, qu'au lieu de suivre les directions qui leur étaient données, ils avaient tous négligé les ordonnances établies de Dieu, et que par conséquent de terribles jugements allaient tomber sur le peuple.

Il y a deux choses que je désire vous faire remarquer dans ce qui nous est raconté du jeune Josias; d'abord que son cœur s'amollit, et qu'il s'humilia devant Dieu, et ensuite quelles furent les bénédictions qui en découlèrent.

Lorsqu'on parle, dans le monde, d'une personne sensible, on entend par là que cette personne est bonne pour tout le monde, qu'elle est toujours prête à soulager les malheureux, qu'elle fait à chacun tout le bien possible; mais on peut être tout cela et cependant n'avoir pas véritablement *du cœur* pour Dieu. Ce qui à ses yeux constitue « un cœur amolli, » c'est le besoin de lire la Parole en se l'appliquant à soi-même; car la personne qui agira ainsi, se sentira aussitôt jugée et s'humiliera en la présence de Dieu, parce qu'elle verra comment nous sommes tous coupables devant ses yeux, et combien chacun de nous a à redouter le jour du jugement, si auparavant nous n'allons à Jésus pour obtenir le pardon de nos offenses. — Quiconque sent et croit ceci, s'humiliera profondément devant Dieu, et cette humiliation sera pour lui la source d'innombrables bé-

nédiction, car le Seigneur aime les cœurs froissés et brisés. — Il résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles.

Nous avons tous par nature un cœur fier et hautain, c'est pourquoi Dieu ne peut nous bénir avant d'avoir confondu notre orgueil en nous faisant clairement voir que nous ne sommes que de pauvres misérables pécheurs, qu'en nous n'habite aucun bien, et que nous sommes entièrement indignes de ses faveurs.

Alors, et seulement alors, il peut habiter au dedans de nous et nous bénir abondamment, puisqu'il dit lui-même : « A qui regarderai-je ? à celui qui est affligé, qui a l'esprit brisé et qui tremble à ma parole » (Esaïe LXVI, 2).

Non-seulement Josias s'humilia devant Dieu et trembla à sa parole en pensant aux jugements que son peuple méritait, mais il obéit aussi à cette Parole. Et n'est-ce pas ainsi que se conduiront les véritables croyants, ceux qui appartiennent réellement au Seigneur ?

Très-certainement un enfant dont le cœur sera donné à Jésus, qui sentira tout ce que ce divin Sauveur a fait pour lui, désirera lui obéir en toutes choses, s'efforcera de lui être agréable, et lira attentivement sa sainte Parole, afin d'être guidé dans le chemin où il veut marcher.

Si le jeune roi, après avoir lu les livres de la loi, eût oublié leur contenu, s'il n'eût point pris garde aux jugements dont étaient menacés ceux qu'il gouvernait, s'il eût suivi le train des rois ses prédécesseurs, il n'eût certainement pas été béni de Dieu. Mais ce n'est pas de cette manière que se conduisit le sage enfant ; il déchira ses vêtements, tant était grande sa crainte des

jugements annoncés, puis il supplia l'Éternel de lui faire connaître s'il y avait un moyen d'y échapper.

Ne vous arrive-t-il pas quelquefois d'oublier ce que vous venez de lire dans la Bible? Lorsque vous lisez le récit des jugements que Dieu fera tomber sur tous les inconvertis, restez-vous longtemps sous l'impression sérieuse qu'une semblable prophétie doit vous faire éprouver? Dans tous les cas, pensez au jeune Josias, et rappelez-vous que son humiliation devant Dieu, son obéissance à sa Parole, et sa fidélité à se souvenir de ce qui lui avait été révélé, furent pour lui la source de grandes bénédictions de la part de Dieu.

Et maintenant, quelles furent ces bénédictions? « L'Éternel, le Dieu d'Israël dit à Josias : Parce que ton cœur s'est amolli, et que tu t'es humilié devant l'Éternel, quand tu as entendu ce que j'ai prononcé contre ce lieu-ci, et contre ses habitants, qu'ils seraient en désolation et en malédiction, parce que tu as déchiré tes vêtements et que tu as pleuré devant moi, je t'ai exaucé, dit l'Éternel. C'est pourquoi, voici, je vais te retirer avec tes pères, et tu seras retiré dans tes sépulcres en paix, et tes yeux ne verront pas le mal que je vais faire venir sur ce lieu-ci. » Quelle tendresse Dieu manifestait envers Josias en le retirant à lui avant que ses terribles jugements fondissent sur le peuple! C'est ainsi qu'il agit toujours à l'égard de ses enfants et de ceux qui s'attendent à lui; il les met à l'abri des orages et des mauvais jours, et aucun d'eux n'a à redouter les temps fâcheux.

Le récit contenu dans ce XXII^{me} chapitre des Rois, nous fait voir une fois de plus à quel point il est dangereux de négliger les saintes Écritures, et quelles sont

les tristes conséquences de cet oubli des commandements de Dieu. La Bible nous a été donnée pour que nous en fassions notre nourriture, pour que nous y puisions à chaque moment la force dont nous avons besoin pour marcher ici-bas, par conséquent nous ne nous conformons point aux pensées de Dieu, lorsque nous négligeons la lecture de sa Parole et que nous oublions qu'elle doit être la nourriture de notre âme, comme le pain est celle de notre corps.

Nous voyons que l'Éternel fit dire aux Israélites par la bouche de Moïse : « Ces paroles que je te commande seront en ton cœur, tu les enseigneras soigneusement à tes enfants, et tu t'en entretiendras quand tu demeureras en la maison, quand tu voyageras, quand tu te coucheras, quand tu te lèveras » (Deut. VI, 6, 7).

S'il est du devoir des parents d'instruire leurs enfants dans la vérité et de leur faire connaître les saintes Écritures, il n'est pas moins de votre devoir à vous, chers enfants, de vous occuper de cette bonne Parole, d'apprendre ce qu'elle contient, et surtout de soumettre vos cœurs, vos volontés, vos pensées à ses divins décrets.

Le grand péché des enfants d'Israël, celui qui attira sur eux des châtiments, fut leur oubli de Dieu et de ses commandements. — L'Éternel usa d'une grande patience à leur égard. Il supporta pendant de longues années toutes leurs transgressions et tous leurs manquements, mais lorsque vint l'accomplissement de ses menaces, ses jugements furent terribles. La colère de Dieu éclata dans toute sa force contre Jérusalem, et les Juifs furent emmenés en captivité, puis dispersés aux quatre vents des cieux.

Si donc Dieu châtia d'une manière aussi sévère et aussi effrayante ceux qui négligèrent les commandements qu'il avait donnés, que fera-t-il à ceux qui auront refusé le salut gratuit qu'il avait préparé ? De quelle manière traitera-t-il ceux qui auront fermé leurs cœurs à l'appel plein d'amour de notre bien-aimé Seigneur et Sauveur Jésus-Christ ? Ah ! chers enfants, croyez-moi, ils seront terribles les châtiments qui tomberont sur vous, si vous refusez de vous donner à Jésus, et de le prendre pour votre rédempteur ; ils seront terribles en vérité, car nous savons que ce que Dieu annonce a son accomplissement, et qu'il dit lui-même : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point » (Luc XXI, 33).

Peut-être quelqu'un d'entre vous, chers enfants, se trouve-t-il au milieu de personnes qui oublient Dieu, qui ne prennent pas garde à sa Parole, ou qui négligent les intérêts de leurs âmes. — Si tel est le cas, gardez-vous bien de les imiter, mon cher enfant, mais voyez plutôt ce que fit le jeune Josias dans de semblables circonstances.

Le roi était entouré de personnes qui s'étaient entièrement éloignées de Dieu, et qui ne se souciaient en aucune manière de lui plaire, mais il ne pensa point à les imiter ; il ne se dit pas : « moi aussi je veux suivre les désirs de mon cœur, et rechercher mon propre plaisir, » il ne pensa pas non plus qu'il pouvait donner une moitié de son cœur à Dieu, et conserver l'autre pour le monde, et les choses du monde ; mais au milieu de la perversité qui l'entourait, il se donna tout entier au Seigneur, et son seul désir, l'unique but de sa vie, fut de servir fidèlement le Dieu de David son père. A cet

effet, il fit enlever du temple tous les objets qui avaient servis au culte de Bahal, et les fit brûler hors des murs de Jérusalem, il abolit les prêtres des idoles, détruisit tous les bocages, en un mot, il dépouilla la demeure du Dieu Saint et Véritable de tout ce qui n'y avait pas été mis pour son service. Vous pouvez, du reste, lire tout ce qui nous est dit là-dessus dans le chapitre qui suit celui que je vous ai demandé de lire en commençant.

Maintenant, je supplie tous les enfants qui disent aimer le Seigneur, de suivre l'exemple du pieux Josias. Faites donc comme lui, cherchez, avec l'aide de Dieu, à vous tenir éloignés du mal, débarrassez-vous de *tout* ce qui n'est pas selon lui, comme le jeune roi débarrassa le temple de tout ce qui n'appartenait pas au service de Dieu. Rappelez-vous que son œil est constamment fixé sur vous, qu'il connaît jusqu'à la moindre pensée de vos cœurs, qu'aucune de vos actions ne peut échapper à son regard. Pensez à l'amour immense dont vous êtes l'objet, si vraiment Jésus est votre Sauveur, et efforcez-vous de marcher dans un chemin qui lui soit agréable. Lisez *journellement* sa bonne et précieuse Parole, et demandez-lui le secours de son Esprit pour la bien comprendre. Alors vous croîtrez en sagesse, vos âmes seront remplies d'une douce et ineffable paix, et la bénédiction de Dieu reposera sur vous.



Correspondance.

Nous avons reçu une lettre d'une de nos chères abonnées des montagnes de l'Ardèche, lettre qui nous a fort intéressé. Nous bénissons Dieu de ce que, là aussi, nous

avons, parmi nos lecteurs, une jeune amie qui connaît le Seigneur et qui nous écrit ces lignes :

« Cher monsieur et frère en Jésus.

» Je suis heureuse, grâce à Dieu, en faisant l'expérience du fidèle amour du Seigneur. Il est bien vrai que j'ai un cœur bien méchant, plus méchant que je ne croyais, et que je traverse un monde où tout est arrangé pour me faire oublier Dieu ; mais Dieu ne peut pas m'oublier : dans son amour, il m'a fait être son enfant et toujours il dirige mon cœur vers lui. Quelle précieuse grâce que, malgré tout, je puisse marcher avec Dieu, ce bon Père. Ce que je viens de lire dans la B. N. sur la marche avec Dieu m'a bien encouragée. Le Seigneur, comme un bon Berger, sait toujours soutenir mon cœur au milieu des difficultés de chaque jour : que son nom soit béni ! mais je me trouve bien peu reconnaissante pour tant d'amour.

» En lisant la Parole de Dieu, je trouve souvent des difficultés. Ces derniers temps, j'ai été arrêtée par les mots *justifier* et *sanctifier* ; j'aimerais pouvoir me bien rendre compte de la portée de ces expressions, et savoir pourquoi, dans quelques passages, *sanctifier* est la première chose (comme dans 1 Cor. VI, 11 ; 2 Thess. II, 13 ; 1 Pier. I, 2), tandis que, dans d'autres, c'est *justifier*. Si vous trouviez convenable de dire quelque chose là-dessus dans un n° de la *Bonne Nouvelle*, cela me ferait plaisir.

» Adieu, cher frère, recevez les salutations chrétiennes de votre jeune sœur en Jésus.

» M. P. »

Nous répondrons, s'il plait à Dieu, aux questions de notre chère correspondante, dans notre prochain numéro, le manque de place nous empêchant de le faire dans celui-ci.

Le Rédacteur.



Le premier arc-en-ciel.

Où trouverait-on un enfant, assez âgé pour lire « La bonne nouvelle, » et qui n'ait jamais vu un arc-en-ciel? Je me rappelle très-bien les sentiments mêlés de plaisir et d'admiration, avec lesquels, dans mon jeune âge, j'en contemplais les magnifiques couleurs et l'immense étendue. Avec quel regret le voyais-je se diviser en fragments, puis graduellement disparaître! Combien souvent j'ai entendu, pendant une soirée d'été, au milieu d'un groupe d'enfants, ce cri proféré par l'un d'entr'eux : Un arc-en-ciel! un arc-en-ciel! Alors tous les yeux se tournaient avec empressement vers la partie du ciel où paraissait cet arc si beau. Cher lecteur, vous êtes-vous jamais demandé, dans de tels moments, quels

sont et la signification et le but de son apparition dans les cieux. C'est dans la Bible qu'il nous est parlé du premier arc-en-ciel dont le récit nous ait été transmis, et c'est là que vous trouverez la réponse à une telle question.

« Le premier navire » dont il nous est parlé dans l'Écriture, fut destiné, comme nous l'avons vu le mois passé, à la préservation de Noé et de tout ce qui était avec lui, de ce terrible déluge par lequel tout le reste du genre humain fut détruit. Après que Noé eut été plus d'une année dans l'arche, Dieu lui commanda de la quitter. C'est ce qu'il fit, avec « ses fils, sa femme, et les femmes de ses fils, avec toutes les bêtes à quatre pieds, aussi, tous les reptiles, et tous les oiseaux. » Tous « sortirent de l'arche. » Combien peu pouvons-nous entrer dans ce que durent être leurs sentiments, quand ils portèrent leurs regards de tous côtés sur la terre désolée. Il est vrai que les eaux s'étaient retirées et desséchées; mais ce ne fut pas avant d'être devenues le tombeau de toutes les créatures vivantes qui se mouvaient sur la terre. Quel désert le monde ne dut-il pas paraître à ceux qui sortirent de l'arche? Et combien ils durent être accessibles à la crainte d'un nouveau déluge! Vous pouvez bien supposer que toutes les fois que le ciel s'obscurcissait, et que la pluie commençait à tomber, les habitants effrayés du nouveau monde aient eu la crainte qu'un nouveau déluge fût sur le point de détruire la terre. Ce fut pour ôter cette crainte — pour donner au cœur des hommes du repos à ce sujet — que Dieu mit l'arc dans le ciel. Il fit cette alliance avec Noé, qu'il ne retrancherait plus toute chair par un déluge d'eaux. « Puis Dieu dit : C'est ici le signe

que je donne de l'alliance entre moi et vous, et entre toute créature vivante qui est avec vous, pour durer à toujours; je mettrai mon arc en la nuée, et il sera pour signe de l'alliance entre moi et la terre. Et quand il arrivera que j'aurai couvert la terre de nuées, l'arc paraîtra dans la nuée. Et je me souviendrai de mon alliance qui est entre moi et vous, entre tout animal qui vit en quelque chair que ce soit, et les eaux ne feront plus de déluge pour détruire toute chair. L'arc donc sera dans la nuée, et je le regarderai, afin qu'il me souvienne de l'alliance perpétuelle entre Dieu et tout animal vivant, en quelque chair que ce soit sur la terre » (Gen. IX, 12-16). Voilà une longue citation. Mais n'est-ce pas, cher lecteur, un beau et précieux passage de la sainte Parole de Dieu? Il est si simple, que la chose parle d'elle-même, et n'a besoin d'aucune explication. Pensez-y, toutes les fois que vous verrez l'arc dans la nuée; et puissent vos cœurs être amenés à se confier en ce Dieu dont la bonté et la miséricorde sont ainsi manifestées, et à l'aimer!

Mais avant que cette alliance fut faite avec Noé, et avant que le signe perpétuel en fût établi, il s'était passé un fait de la plus grande importance. La toute première chose que fit le patriarche, quand il fut descendu encore une fois sur la terre, ce fut de bâtir un autel et d'offrir des sacrifices. « Et Noé bâtit un autel à l'Eternel, et prit de toute bête nette, et de tout oiseau net, et il en offrit des holocaustes sur l'autel » (Gen. VIII, 20). Et ce ne fut pas là un simple signe de la gratitude de Noé pour sa délivrance. Ce fut là, sans doute, en partie, la signification de cet acte; mais ce ne fut pas tout. Ces holocaustes étaient des types de Christ.

Tout comme le sacrifice d'Abraham rendit témoignage que « sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission, » de même le sacrifice de Noé proclamait qu'au temps convenable Christ devait mourir pour des impies, afin que Dieu pût être glorifié en leur faisant miséricorde. C'est à cause de cette connexion typique avec ce seul sacrifice de lui-même, par lequel Christ devait une fois pour toutes abolir le péché, et glorifier Dieu d'une manière parfaite et infinie, c'est à cause de cela qu'il nous est dit de l'offrande de Noé : « Et l'Eternel flaira une odeur d'apaisement, et dit en son cœur : Je ne maudirai plus la terre à l'occasion des hommes,.... et je ne frapperai plus toute chose vivante, comme j'ai fait. Vous voyez donc, chers enfants, que c'est à cause de la satisfaction que Dieu a trouvée dans le sacrifice de son Fils bien-aimé, que vous avez de bonnes choses en cette vie. « Tant que la terre sera, les semailles et les moissons, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront point. » Pensez donc à cela, quand les ténèbres de la nuit vous invitent à vous coucher pour prendre du repos, et quand le soleil vous réveille le matin ; quand, dans l'été, vous jouissez de vos promenades, et que, dans l'hiver, vous êtes si chaudement vêtus et si bien abrités, rappelez-vous le fait que nous considérons. « Ce n'est pas seulement parce que Dieu m'aime, mais parce que Christ est mort, que Dieu me donne en sa miséricorde ces bonnes choses ! » Puisse tel être le langage de votre cœur !

Mais si, quand le regard de Dieu était d'avance fixé sur la croix, et qu'il en flaira l'odeur d'apaisement, telle qu'elle était préfigurée par celle des sacrifices de Noé, il y trouva une satisfaction telle, qu'il put dire *en son*

cœur qu'il ne maudirait plus la terre, et qu'il mit son arc dans la nuée comme le signe de cette alliance, quelle fut l'expression de sa satisfaction infinie, lorsque Christ s'offrit en effet sans tache à Dieu? Il est vrai qu'en un tel moment le soleil fut obscurci et qu'il y eut des ténèbres sur tout le pays. Mais voici l'arc-en-ciel dans la nuée! Dieu ressuscite d'entre les morts la sainte victime, et la place à sa droite. Dieu a trouvé une telle satisfaction dans le sacrifice de Christ, qu'il peut à la fois dire en son cœur et publier en sa Parole, que tout pécheur qui croit en Jésus est pardonné et sauvé, qu'il est fait enfant de Dieu et héritier du ciel. Dieu a dit au temps de Noé : « Je ne maudirai plus la terre ; » maintenant il dit — il vous dit à vous, cher lecteur, si vous croyez en Jésus : « Je te pardonne gratuitement les péchés ; je t'ai pour agréable dans le Bien-aimé ; je te reçois comme mon enfant. » Oh ! puissiez-vous écouter cette voix, et vous réjouir dorénavant en ce grand salut !

QUESTIONS SUR « LE PREMIER ARC-EN-CIEL. »

1. Où pouvons-nous apprendre le but de l'arc-en-ciel?
2. Comment le monde dut-il paraître à ceux qui sortirent de l'arche?
3. De quoi durent-ils naturellement avoir peur?
4. Quand cette crainte devait-elle atteindre son plus haut degré?
5. Qu'est-ce que Dieu établit pour ôter cette crainte?
6. Quel fut le premier acte de Noé, lorsqu'il fut descendu de l'arche?
7. Qu'est-ce qui était préfiguré par ses holocaustes?
8. Sur quel fondement jouissons-nous chaque jour des bonnes choses que Dieu nous donne?
9. Quelles sont ces *meilleures* bénédictions que Dieu donne gratuitement sur ce même fondement?
10. Sur qui ces meilleures bénédictions sont-elles répandues?

Le véritable temple.

(Jean II, 18, 19.)

Dieu nous a donné, dans les quatre Evangiles, l'histoire du Seigneur Jésus ; chacun d'eux nous le dépeint d'une manière particulière et nous donne de nouveaux détails sur sa vie ici-bas. Néanmoins ce n'est qu'au ciel que nous comprendrons la grandeur de l'amour qu'il a déployé envers nous, et que nous pourrons le contempler dans sa parfaite beauté.

L'Evangile de Matthieu nous le présente comme Roi des Juifs. Dans le premier chapitre il nous est démontré, par la généalogie qui nous est donnée, que Jésus est bien le Fils de David, la semence promise à Abraham. C'est aussi dans cet Evangile que nous voyons l'accomplissement en Jésus, des prophéties de l'Ancien Testament, concernant le Messie.

Dans l'Evangile de Marc, Jésus se présente à nous comme serviteur de Dieu, accomplissant sa volonté, guérissant les malades, et faisant toute sorte de bien au peuple.

Luc nous le montre comme Fils de l'homme ; c'est dans cet Evangile que nous trouvons le plus de détails sur la famille terrestre du Seigneur, et sur Lui-même lorsqu'il était enfant.

L'Evangile de Jean parle de lui comme étant, *la Parole, — la Vie, — la Lumière, — Celui qui était dès le commencement, — Celui par lequel sont toutes choses.*

Plus que dans tous les autres Evangiles, nous voyons ici sa puissance comme Fils de Dieu, et c'est sous ce dernier caractère que cet Evangile nous le révèle plus

particulièrement. Le premier chapitre de Jean, ne nous dit rien de la naissance et de l'enfance du Seigneur ; mais il nous montre celui qui, étant Dieu, a bien voulu venir dans ce monde où tout était perdu, afin de sauver les pauvres pécheurs. « Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu ; mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être faits enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom. »

Dans le second chapitre nous voyons que la Pâque des Juifs était proche, et qu'à cause de cela, Jésus montait à Jérusalem ; la puissance de Dieu habitait en lui, et il le montra, lorsque ayant trouvé dans le temple des gens qui vendaient des bœufs et des brebis, il fit un fouet de petites cordes et chassa acheteurs et vendeurs en leur disant : « Otez ces choses d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père, un lieu de marché. » Il fit toutes ces choses de Lui-même, montrant ainsi que la plénitude de la divinité habitait en lui, et ses disciples en le voyant agir de la sorte, se souvinrent qu'il était écrit : « Le zèle de ta maison m'a rongé » (Ps. LXIX).

Mais les Juifs, incrédules et méchants, ne voulurent pas croire en lui, quoiqu'ils vissent les effets de sa puissance, et ils allèrent jusqu'à lui demander de quel droit il faisait ces choses, et une évidence de sa divinité. La réponse du Seigneur fut bien solennelle : « Abattez ce temple, et en trois jours je le relèverai. » — En disant cela, Jésus ne parlait pas du temple des Juifs à Jérusalem, mais de son propre corps.

Dieu habitait dans le temple que Salomon lui avait élevé, et il l'appelait sa maison ; mais plus tard il l'abandonna à cause de l'infidélité du peuple Juif. Pendant

que Jésus était sur la terre, c'était lui qui était le véritable temple de Dieu.

De même maintenant, lorsqu'un pécheur croit au Seigneur Jésus, le Saint-Esprit descend sur lui et habite au dedans de lui, comme il est écrit : « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous » (1 Cor. VI, 19)? Et encore en parlant de l'Eglise qui est la réunion de ceux qui croient en Jésus, il est écrit qu'en lui « tout l'édifice posé et ajusté ensemble, s'élève pour être un temple saint au Seigneur » (Eph. II, 21), et de ceux qui entrent ainsi dans la construction de l'édifice, il est encore écrit : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous » (1 Cor. III, 16)? Cependant, si celui qui croit au Seigneur Jésus peut, en vertu des promesses et de la puissance de Dieu, être assuré de sa résurrection, Jésus seul a pu dire en parlant de son propre corps : « Je le relèverai ; » et même il peut fixer le jour et le moment de sa résurrection, parce que la divine puissance habite en lui.

Par le péché la mort est entrée dans le monde, et tous nous y étions assujettis, mais Jésus qui est « la vie, » a vaincu la mort, et l'a dépouillée de son aiguillon. Aucun de ceux donc qui lui appartiennent, n'ont à la redouter, puisqu'il dit : « Celui qui croit en moi a la vie éternelle ; » ceux-là donc qui croient en Jésus n'ont aucune raison de craindre et de s'inquiéter ; pour eux la mort n'existe plus, car ils sont à Celui qui l'a vaincue par sa mort, et qui lui-même est la vie.

Lorsque le Seigneur Jésus dit : « Abattez ce temple, et en trois jours je le relèverai, » les disciples ne comprirent pas tous ce qu'il entendait par là, mais après sa

résurrection, ils se souvinrent de ce qu'il leur avait dit, et ils crurent à ces paroles. Croire à l'Écriture qui est la parole de Dieu, *c'est avoir la foi*. Si nous croyons seulement ce que nous sentons, ou ce que nous voyons, nous sommes sur un terrain mouvant. Recevoir et croire la Parole de Dieu comme étant la vérité, *c'est être bien appuyé*, alors nous ne pouvons être ébranlés, car Dieu ne change pas et il ne peut mentir.

Nous ne devons pas juger des pensées de Dieu à notre égard, par ce que nous sentons nous-mêmes. En agissant de la sorte, bien des personnes ont été troublées et rendues incertaines dans leurs voies, et ce regard jeté sur elles-mêmes ne pouvait que leur donner de l'abattement et de la tristesse.

Lorsqu'elles se sentaient heureuses, elles se disaient : « Je suis un enfant de Dieu, il m'aime ; » puis lorsque leur conscience leur reprochait quelque péché, elles pensaient : « Je ne suis pas un enfant de Dieu, il ne peut m'aimer. » — C'est là un triste état, et le seul moyen d'être en paix, c'est de croire que notre nature est aussi méchante que la Bible la dépeint, mais que par la mort de Christ nous sommes tenus comme justes, car : « Il n'y a maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ » (Rom. VIII). Tous leurs péchés ont été effacés par son sang.

Lorsque Jésus était à Jérusalem, une grande multitude crut en lui, parce qu'elle voyait ses miracles ; mais ce n'était pas là, la véritable foi ; ils ne recevaient pas Jésus comme le Fils de Dieu, leur conscience ne fut pas atteinte et ils oublièrent bientôt ses actions. La foi croit ce que Dieu dit, parce que c'est Dieu qui le dit.

J'espère, mes chers enfants, que vous mettrez toute

vosre confiance en Dieu, et que vous croirez tout ce qu'il vous dit de Jésus. Ne vous attendez pas à voir des signes et des miracles, mais croyez la Parole de Dieu ; alors vous serez parfaitement heureux, vous aurez en Jésus un ami tendre et puissant, vous pourrez lui faire connaître toutes vos pensées, comme à Celui qui comprend notre misérable nature, et qui, étant juste, a souffert pour les injustes, afin de les racheter à Dieu par son précieux sang.



La porte de fer
ou l'orgueilleuse pensée.

Le Seigneur Jésus dit : « Apprenez de moi, car je suis doux et humble de cœur. » Oh ! qu'il était, en effet, doux et humble Celui qui descendit du trône de Dieu pour être couché comme un pauvre petit enfant dans une crèche, et qui, étant trouvé en figure comme un homme, s'abassa lui-même jusqu'à la mort de la croix. Dieu s'humilia ; mais l'homme s'exalta lui-même, parce que l'orgueil est le défaut naturel de son cœur, duquel dérivent tous les autres vices. Dans les enfants surtout, nous pouvons voir l'orgueil agissant et se manifestant de mille manières différentes. Vous direz qu'il en est vraiment ainsi, mon cher jeune lecteur, quand je vous parlerai de l'orgueilleuse pensée que j'entrepris de mettre à exécution alors que j'étais un enfant pas plus haut qu'une table. La Bible nous dit : « L'orgueil va devant l'écrasement, et la fierté d'esprit devant la ruine. » Combien je fus près de réaliser la vérité de cette parole, dans ce que je vais vous raconter.

Mes parents étaient sortis, et nous demeurions dans

un ancien château. Pour y arriver il fallait traverser une avenue de châtaigniers, au bout de laquelle étaient deux lourdes portes de fer, toujours grandes ouvertes. Comme enfant, j'aimais à errer seul. Je me laissais alors aller à beaucoup de pensées qui m'exaltaient et remplissaient mon cœur d'imaginations orgueilleuses. « Trompeur par-dessus toutes choses et désespérément méchant, » est le cœur d'un enfant, qui est tout trempé d'orgueil. Il arriva un jour, qu'ayant couru jusqu'au bout de l'avenue, j'allais passer les portes de fer dont j'ai parlé. Avant de le faire, j'observai que la porte de droite était hors de ses gonds, et qu'elle reposait sur un support provisoire, en s'appuyant contre le pilier de pierre taillée qui portait les gonds. Vous me croirez à peine, mon cher jeune lecteur, si je vous dis quelle fut la pensée qui surgit immédiatement dans mon esprit; savoir d'essayer de soulever cette énorme porte et de la replacer sur ses gonds, ce qui me paraissait aussi facile que de ramasser quelque jouet par terre. Après avoir mesuré la porte de mon œil, je commençai à mettre cette orgueilleuse pensée à exécution. Avec la plus entière confiance en mon pouvoir pour le faire, je saisis hardiment dans mes petites mains l'épais barreau, et appuyant fermement ma petite épaule et mon genou, j'essayai de toute ma force de la soulever. J'en eus juste assez pour l'ébranler de manière à la faire tomber par terre; et n'eût été l'amour de Celui qui prend soin des petits enfants, elle eût dû m'écraser et me tuer. Mon pied seul y fut pris et pendant longtemps je restai couché par terre sous le fer pesant qui me causait une douleur affreuse. Comme je déplorais amèrement ma folie et mon orgueil! Un ouvrier, retournant à son ouvrage,

me vit à la fin, me délivra, et me porta dans ses bras à la maison. Je méritais peu la compassion et les soins qui me furent prodigués par mes tendres parents. Je ne doute pas que leur étonnement dût avoir été bien grand, à la pensée de l'orgueil manifesté par leur folâtre enfant. Pendant plusieurs semaines je dus rester immobile sur une couche, et il se passa bien du temps avant que je recouvrasse l'usage de ma cheville. Même alors, le Seigneur travaillait à m'attirer à lui, et de cette manière il m'enseigna une leçon que je ne devais jamais oublier. Je l'apprends encore; mais mon grand Précepteur m'a enseigné, avec un amour et une patience infinis, deux leçons bénies. La première est qu'en ma chair n'habite aucun bien; — la seconde, que *Christ* est ma *force*, et que par *Christ* je puis faire des choses beaucoup plus difficiles que de soulever une porte de fer. « Je puis tout par *Christ* qui me fortifie. »

Le Seigneur vous a-t-il enseigné, mon cher petit lecteur, que vous avez un cœur trompeur et désespérément méchant? Avez-vous encore appris que le sang de Jésus-Christ a été répandu sur la croix, pour laver tout péché provenant de ce cœur-là? Sans la foi en ce précieux sang, vous auriez à attendre quelque chose d'infinitement plus terrible que d'être écrasé par une porte de fer. « Le lac ardent de feu et de soufre, » qui est appelé « la *seconde mort*, » est la condamnation finale de tous ceux qui, jusqu'à la fin, méprisent et négligent le sang de Jésus. Chers enfants, hâtez-vous de chercher un refuge dans ce sang-là; et puis apprenez de Jésus, et prenez sur vous son joug béni. Son joug est aisé et son fardeau léger.





Le chêne et les ormeaux.

Vois ce grand chêne abattu par l'orage,
Jonchant au loin le sol de ses débris ;
Combien d'oiseaux, dans son vaste feuillage,
Cherchaient et trouvaient des abris !

Avec orgueil, il s'élevait de terre,
En méprisant ses hôtes, les oiseaux ;
Dans sa hauteur, il vivait solitaire,
Loin des modestes arbrisseaux.

Tout allait bien pour le superbe chêne...
Mais l'ouragan tout à coup fond sur lui,
Le vent mugit, il souffle, il se déchaîne...
Et le grand arbre est sans appui.

Pendant longtemps, il tient bon, il résiste...
Mais à la fin, le fort a succombé,
De l'orgueilleux, oh ! que le sort est triste !
Il était seul, il est tombé.

Vois ces ormeaux battus par la tempête,
 Sous sa fureur, leurs rameaux sont ployés ;
 Mais chacun d'eux va relever la tête :
 L'un l'autre ils se sont appuyés.

Malheur ainsi, malheur sur cette terre
 A l'orgueilleux d'âme et d'entendement !
 Hélas ! il marche, aveugle et solitaire,
 Au-devant de l'écrasement.

Il peut se croire inébranlable et sage
 Tant que pour lui le ciel demeure bleu :
 Mais attendons, — voici, voici l'orage
 Et le malheureux est sans Dieu.

Il doit tomber, et grande est sa ruine....
 Mais l'humble enfant qui croit en son Sauveur,
 Est soutenu par la force divine
 Même au milieu de la douleur.

A son repos le Seigneur vous convie.
 Cherchez-le donc, confiez-vous on lui.
 Et dans les maux, les peines de la vie
 Il sera votre sûr appui.



Lucy ou la première pensée.

(Suite et fin de la page 207).

J'ai promis de vous donner quelques détails sur le livre, dont la lecture fut bénie pour l'âme de la petite Lucy ; car vous vous rappelez que c'est Dieu qui, par la puissance du Saint-Esprit, l'appliqua à sa conscience. Elle avait lu beaucoup de petits livres auparavant, mais

sans fruit. Dans celui dont je parle, il était question d'une enfant qui demandait un jour à sa tante, chez qui elle demeurerait, comment elle pouvait lire la Bible continuellement sans en être fatiguée. La tante lui répondit que c'était la nourriture de son âme, et demanda à son tour à Annette comment il se faisait qu'elle n'était pas ennuyée de manger chaque jour de nouveau. La petite Annette ne comprit rien à cette comparaison, parce que la Bible, au lieu d'être pour elle comme de la nourriture pour l'âme affamée, ne faisait que l'attrister. Sa tante lui dit encore qu'une âme morte ne pouvait pas plus goûter la Parole de Dieu, qu'un corps mort ne pouvait manger. Cela frappa l'enfant, et après lui avoir montré ensuite, d'après Ephés. II, 1, que par nature les âmes de tous les hommes sont mortes dans leurs fautes et dans leurs péchés, la tante lui exposa l'œuvre que Jésus a accomplie en mourant sur la croix, afin que, par la foi en son précieux sang, de pauvres pécheurs morts puissent avoir la vie en lui. Elle lui dit comme Jésus aimait les petits enfants, et voulait qu'on les laissât venir à lui; et ces paroles, avec beaucoup d'autres que sa tante lui adressait de temps en temps, pénétrèrent, par la puissance du Saint-Esprit, si profondément dans le jeune cœur d'Annette, qu'elle commença à penser beaucoup à Jésus. Par la même puissance elle fut amenée à reconnaître qu'elle était une grande pécheresse, quoiqu'elle fût encore bien jeune; et elle se mit à crier à Jésus, afin qu'il lui fît connaître que son sang l'avait réellement purifiée de tous ses péchés. Au bout de quelque temps, Jésus, l'ami des enfants, lui donna la réjouissante assurance du pardon de ses péchés. Cette assurance remplit son cœur d'une

telle paix, d'un tel bonheur, et cela était si bien décrit dans le petit livre, que Lucy, tout en le lisant, désirait ardemment de ressembler à Annette, et de posséder aussi cette paix dont le cœur de celle-ci était rempli. « Je ne savais pas, pensa-t-elle, que j'avais une âme morte. » Quel moment solennel dans la vie d'un enfant ou d'une personne adulte, que celui où *la première pensée* au sujet de l'âme immortelle est réveillée dans la conscience par l'Esprit de Dieu ! Tel fut ce moment pour Lucy. Cette *première pensée* était maintenant fixée dans son cœur par la puissance de l'Esprit saint. La pensée qui lui vint ensuite fut que, lorsqu'elle avait répété le nom de Jésus de ses lèvres, ou lorsqu'elle avait lu le récit de ses souffrances et de sa mort sur la croix, elle n'avait jamais compris que le sang, qui coulait des mains, des pieds et du côté percé du Seigneur, avait été répandu pour la laver de *ses péchés*. Elle n'avait jamais compris que la face de Dieu était alors cachée à son Fils bien-aimé, parce qu'il portait nos péchés en son corps sur le bois, subissant la colère de Dieu pour ces péchés, afin qu'elle n'eût jamais à l'éprouver *elle-même*.

Et d'où vient que Lucy n'avait jamais compris ces choses ? Parce qu'elle était morte dans ses fautes et dans ses péchés. C'est Dieu, « qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, » qui avait vivifié ou rendu vivante l'âme de Lucy, en lui faisant voir et comprendre ce que précédemment elle n'avait jamais vu ni compris. Et Jésus, le bon Berger, qui voulait presser doucement sur son sein cet agneau, pour lequel il était mort, entendit le premier cri de son cœur,

lorsqu'elle se mit à genoux dans sa petite chambre. Elle ne savait pas en quels termes exprimer les besoins de ce cœur, que maintenant elle sentait être « rusé et désespérément méchant par-dessus toutes choses. » Lucy, avec la foi simple d'un petit enfant, attendait une réponse *immédiate* à sa prière ; et elle me dit qu'elle pensait que Jésus ne l'avait pas entendue, parce qu'elle n'éprouva pas à l'instant même la joie qu'elle espérait recevoir. Elle en fut découragée ; une triste et mauvaise pensée s'ensuivit en elle, c'est que l'histoire de la petite Annette n'était peut-être pas *vraie*. Elle demeura dans un état bien malheureux jusqu'à ce que, par la volonté du Seigneur, elle allât demeurer chez une personne qui aimait Jésus ; là, au bout de peu de temps, cette bonne amie découvrit l'état d'esprit de la pauvre Lucy, et l'encouragea doucement à prier de nouveau et sans cesse le Seigneur.

« Est-ce qu'un pauvre affamé, lui disait-elle, qui vient à votre porte, cesse de vous demander du pain, parce que vous avez l'air de ne pas l'entendre ? Ou plutôt ne demande-t-il pas toujours de nouveau et à plus haute voix, et en redoublant d'importunité, jusqu'à ce que vous lui donniez ce dont il a besoin ? Il demande, parce qu'il *connait* et *sent* sa misère, et qu'il est assuré que nous *pouvons* l'aider si nous le *voulons*. La *foi* est le don de Dieu, qui se plaît à la donner aux pécheurs « sans argent et sans aucun prix ; » mais il ne la donne ordinairement qu'autant que le désir du pécheur de la posséder est *réel* et *sérieux*, parce qu'il lui a été accordé, par la puissance du Saint-Esprit, de sentir que, sans la *foi*, il doit être perdu pour toujours ? Ainsi Lucy

fut encouragée à crier encore au Seigneur, et bientôt elle fut entendue par Celui qui aime à donner.

La croyance que ses péchés étaient pardonnés eut sur elle le même effet béni que sur la petite Annette; son cœur fut rempli d'une paix et d'une joie qu'elle n'avait jamais connues autrefois. « Etant justifiée *par la foi*, elle avait la paix avec Dieu, et pouvait trouver toute sa joie dans l'amour de son Père céleste. Auparavant elle craignait la mort, mais maintenant elle n'y pensait plus que comme à un fait par lequel elle serait prise pour être *avec Jésus*. Et si vous lisez la fin du quatrième chapitre de la première Épître aux Thessaloniens, vous y verrez ce que Lucy aime à attendre, plutôt que la mort, savoir la venue du Seigneur Jésus-Christ dans les nuées pour enlever ses rachetés. Lucy désire ardemment de voir son Sauveur, et d'être par lui revêtue d'un corps glorieux comme le sien. Avez-vous jamais considéré comme une réalité le fait, que le Seigneur Jésus peut venir *très-prochainement, aujourd'hui même*? Oh! s'il en est ainsi, êtes-vous prêts à aller à sa rencontre? Pouvez-vous dire: « Viens, Seigneur Jésus, » ou aimez-vous ce monde plus que le ciel, et les choses du monde plus que le Seigneur? S'il en est ainsi, quand il viendra, vous serez laissés en arrière pour subir le jugement de ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile, « lesquels seront punis d'une perdition éternelle de devant la présence du Seigneur et de devant la gloire de sa force » (2 Thess. I, 8, 9).

La chère Lucy vit encore; elle continue, j'en ai la confiance, à manifester son amour pour Celui qui l'a aimée et lavée de ses péchés dans son sang, en portant les fruits du Saint-Esprit qui habite en elle; car ce n'est

que par la puissance de l'Esprit que Lucy, qui par nature est volontaire et passionnée, peut devenir, à l'exemple de Jésus, *douce et prévenante, patiente et obéissante.*

L. B.



Le pendule mécontent.

Fable.

Une vieille pendule, qui était restée pendant cinquante ans dans la cuisine d'un fermier, sans donner à son propriétaire aucun sujet de plainte, s'arrêta tout à coup un matin d'été avant que la famille fût levée.

Là-dessus le cadran alarmé (si nous pouvons ajouter foi à la fable) changea de couleur : les aiguilles firent de vains efforts pour poursuivre leur marche, les roues restèrent immobiles de surprise ; les poids, suspendus et muets : chaque membre semblait disposé à jeter le blâme sur les autres. A la fin le cadran procéda à une enquête formelle pour découvrir la cause de la stagnation ; les aiguilles, les roues, les poids protestèrent unanimement de leur innocence. Alors on entendit un faible *tic* venant d'en bas ; c'était le pendule qui parla ainsi :

— J'avoue être la seule cause de l'arrêt actuel, et pour la satisfaction générale, je veux en indiquer les raisons. Le fait est que je suis fatigué de faire tic-tac.

En entendant cela, la vieille pendule devint si enragée qu'elle fut sur le point de frapper.

— Fil paresseux ! exclama le cadran, en levant les mains.

— Très-bien, répliqua le pendule; c'est bien facile à vous, maître Cadran, qui, comme chacun le sait, vous êtes toujours placé au-dessus de moi, — c'est bien facile à vous, dis-je, d'accuser autrui de paresse. Vous qui n'avez rien eu à faire tous les jours de votre vie qu'à regarder les gens en face, et à vous amuser à épier tout ce qui se passe dans la cuisine! Pensez, je vous prie, si vous aimeriez à être enfermé pour la vie dans cet obscur cabinet, et à vous balancer en arrière et en avant, année après année, comme je le fais.

— Quant à cela, dit le cadran, n'y a-t-il pas une fenêtre dans votre maison, par laquelle vous pouvez voir au dehors?

— Il n'en fait pas moins très-sombre ici, répondit le pendule, quoiqu'il y ait une fenêtre, et je n'ose d'ailleurs pas m'arrêter, ne fût-ce qu'un instant, pour regarder au dehors. En outre je suis réellement fatigué de mon genre de vie; et si vous désirez, je vous dirai comment j'ai pris ce dégoût de mon emploi. Il m'arriva ce matin de calculer combien de fois j'aurais à faire tic-tac seulement pendant le cours des vingt-quatre heures prochaines; quelqu'un d'entre vous pourrait-il m'en donner le total exact?

L'aiguille à minutes, qui était *habile* en arithmétique, répondit immédiatement: — Quatre-vingt-six mille quatre cents fois.

— Parfaitement juste, répliqua le pendule; eh bien! j'en appelle à vous tous, la seule pensée d'un tel chiffre ne suffirait-elle pas pour fatiguer quelqu'un? et quand je me mis à multiplier les coups d'un jour par les jours d'un mois et d'une année, il n'est vraiment pas étonnant que je me sente découragé à cette perspective.

Ainsi après avoir beaucoup réfléchi et hésité je pensai en moi-même : Je veux m'arrêter.

Le cadran put à peine se contenir pendant cette harangue, mais reprenant sa gravité, il répliqua :

— Cher monsieur Pendule, je suis vraiment étonné qu'une personne aussi utile et aussi industrielle que vous l'êtes, ait pu se laisser surmonter par cette soudaine réflexion. Il est vrai que vous avez fait beaucoup d'ouvrage dans votre vie ; nous tous aussi, nous pouvons tous être fatigués en y *pensant*, mais la question est de savoir si cela nous fatiguera de le *faire*. Voudriez-vous maintenant me faire la faveur de frapper environ une demi-douzaine de coups, à l'appui de mon argument ?

Le pendule y consentit et frappa six fois de son pas habituel. — Maintenant, reprit le cadran, permettez-moi de vous demander, si cette opération a été fatigante ou désagréable pour vous ?

— Pas le moins du monde, dit le pendule, ce n'est pas de six coups que je me plains, ni de soixante, mais de *millions*.

— Très-bien, reprit le cadran, mais rappelez-vous que, quoique vous puissiez *penser* à un million de coups en un instant, vous n'êtes appelé qu'à en *exécuter* un dans cet instant-là, et que quoique ensuite vous puissiez avoir souvent à vous balancer, un moment vous sera toujours donné pour le faire.

— Cette considération me fait vaciller, je l'avoue, dit le pendule.

— Eh bien ! j'espère, reprit le cadran, que nous retournerons immédiatement à notre devoir ; sinon les servantes resteront jusqu'à midi au lit si nous demeurons ainsi oisifs.

Là-dessus les poids, qui n'avaient jamais été accusés de légèreté, usèrent de toute leur influence pour le presser de se remettre à l'œuvre. Alors comme d'un même accord les roues commencèrent à tourner, les aiguilles à se mouvoir, le pendule se balançant faisait entendre son tic-tac, aussi haut que jamais, tandis qu'un rayon doré du soleil levant, perçant à travers un trou du volet de la cuisine, resplendissait en plein sur le cadran comme si de rien n'eût été.

Quand le fermier descendit ce matin-là pour déjeuner, et regarda la pendule, il déclara que sa montre avait avancé d'une demi-heure pendant la nuit.

MORALE.

Un célèbre écrivain moderne a dit : « Prenez bien soin des *minutes*, et les *heures* se garderont elles-mêmes. » C'est une belle et remarquable pensée, qu'il est bien opportun de nous rappeler quand nous commençons à « nous relâcher en faisant le bien » par la pensée que nous avons trop à faire. Ce n'est pourtant au fond que dans le moment présent que nous avons à faire : le passé est irrévocable ; l'avenir est incertain ; il n'est donc pas convenable de mettre sur un moment la charge du suivant, à chaque moment suffit sa peine. Si nous avons à faire cent lieues à pied, nous n'aurions néanmoins qu'un seul pas à faire à la fois, et en continuant de le faire nous arriverions infailliblement au terme de notre voyage. La fatigue commence, en général, et va toujours croissant dès que l'on calcule en une minute l'ouvrage à faire pendant des heures.

Ainsi, en regardant en avant dans l'avenir, rappelons-nous que nous n'avons pas à soutenir toutes ses fatigues,

à endurer toutes ses souffrances ou à porter toutes ses croix à la fois. Un moment vient, chargé de ses propres *petits* fardeaux, puis il s'enfuit, et il est remplacé par un autre qui n'est pas plus lourd que le précédent ; si l'un a pu être supporté, le second peut aussi l'être, de même le suivant et le suivant !

Même en regardant en avant à un seul jour, l'esprit peut quelquefois défaillir à la prévision de tant de devoirs, de travaux, d'épreuves auxquels on peut s'attendre. Eh bien ! c'est là mettre mal à propos le fardeau de plusieurs milliers de moments sur *un* seul. Que chacun se décide toujours à bien faire *maintenant*, en laissant le moment à *venir* faire comme il pourra ; et s'il devait atteindre l'âge de Méthuséla, il ne serait jamais le mal. Mais l'erreur générale, c'est de se décider à bien faire après déjeuner ou après dîner, ou demain matin, ou la prochaine fois ; mais *maintenant*, *précisément* maintenant, voilà ce qui demeure toujours le même pour nous.

Il est facile, par exemple, à quelqu'un qui est naturellement emporté, de prendre la résolution, que la prochaine fois qu'il sera provoqué, il ne se laissera pas dominer par son caractère ; mais la victoire consisterait à soumettre son caractère à la *présente* provocation. Si, sans nous charger du fardeau de l'avenir, nous faisons toujours l'effort *unique* au moment présent, ce qui nous donnerait toujours moins à faire pour les moments subséquents, par ce simple procédé continu, tout serait fait à la fin.

Il semble plus facile de faire bien demain qu'aujourd'hui, uniquement parce que nous oublions que quand demain sera venu *alors* il sera *maintenant*. Ainsi la vie

se passe pour plusieurs en résolutions pour l'avenir, que le présent n'accomplit jamais.

Il n'en est pas ainsi des enfants de Dieu vraiment fidèles qui, « par la patiente persévérance à bien faire, cherchent la gloire, l'honneur et l'immortalité » : jour par jour, minute par minute, ils exécutent la tâche assignée, à laquelle la mesure requise de temps et de force est proportionnée, et ainsi, ayant travaillé à point nommé pendant qu'il est dit : « aujourd'hui, » ils se reposent à la fin de leurs travaux et « leurs œuvres les suivent. »

Puissions-nous donc, quoi que ce soit que nos mains trouvent à faire, le faire de tout notre pouvoir, en nous rappelant que *maintenant* est le temps favorable, que *maintenant* est le jour du salut.

EXPLICATION DE PASSAGES.

Nous ne pourrions répondre, d'une manière complète, aux questions de notre jeune abonnée M. P. (voir la page 240) sans sortir du cadre d'un journal destiné à des enfants de tout âge. Nous renverrons donc notre jeune sœur à un article sur *la sanctification* qui, s'il plaît à Dieu, ne tardera pas à paraître dans le *Messager évangélique*, et pour le moment nous nous bornerons à dire que la sanctification fait partie du salut, aussi bien et en même temps que la justification. *Sanctifier* signifie *mettre à part*. Nous sommes sanctifiés, ou mis à part de ce monde pour appartenir à Dieu, par la foi, ou dès l'instant que nous croyons ; par l'habitation en nous du Saint-Esprit, qui est richement donné à tous les croyants ; par notre union avec Jésus, qui nous a été fait, de la part de Dieu, sanctification, aussi bien que justice et rédemption. Nous devons marcher dans la sainteté, non pas *pour* être saints, mais *parce que* nous sommes saints. — De là vient, sans doute, l'ordre varié des termes qui embarrasse notre correspondante. *Justifier*, c'est rendre *juste*, ou tenir pour juste.



La première tour.

J'espère que vous comprendrez, chers enfants, qu'en appelant Babel « la première tour, » tout ce que nous voulons dire, c'est qu'elle fut la première tour dont il nous soit parlé. Il nous est parlé d'une ville avant le déluge ; et il est assez vraisemblable qu'il y avait d'autres villes, et que ces villes avaient des tours, soit comme ornements, soit comme moyens de défense. La manière dont les hommes parlèrent de bâtir « une ville et une tour » fait supposer que l'une et l'autre leur étaient familières, et se trouvaient liées ensemble dans leur pensée. Mais, quoi qu'il en soit, la tour dont il nous est parlé dans Gen. XI, est la première dont la description

nous ait été transmise. Dieu ne permit pas qu'elle fût achevée, et il arrêta l'ouvrage; et le moyen qu'il employa pour cela a eu un effet très-important sur tout le genre humain — effet qui continue jusqu'à ce jour. C'est là ce que nous verrons, pendant que nous examinons le récit que Dieu nous a donné de ces événements.

Les hommes avaient multiplié rapidement après le déluge; mais, quelque nombreux qu'ils fussent devenus, ils avaient tous « un même langage et une même parole. » A mesure qu'ils augmentaient en nombre, ils eurent besoin d'une plus grande étendue de terrain pour leur procurer la nourriture et autres choses nécessaires; et de cette manière, étendant peu à peu leurs limites, « ils trouvèrent une campagne au pays de Sinhar, où ils habitèrent. » Le lieu était propice pour faire des briques, et ils proposèrent l'un à l'autre de bâtir « une ville, et une tour de laquelle le sommet [fût] jusqu'aux cieux. »

Y avait-il quelque chose de mauvais dans cette proposition? Le résultat semblerait montrer qu'elle renfermait ce que Dieu désapprouvait entièrement. En premier lieu, la pensée semble avoir pris naissance en eux-mêmes. Elle ne venait pas de Dieu. Dieu ne leur avait aucunement parlé de bâtir cette ville et cette tour. Et rappelons-nous toujours, chers enfants, que nous n'avons pas seulement à obéir à ce que Dieu a commandé, quand il nous a parlé, mais que nous devons attendre qu'il nous parle — ou tout au moins attendre pour voir comment ce qu'il a commandé s'applique à nos circonstances et à notre conduite. Quand Satan voulait que Jésus fit que des pierres devinssent du pain, Jésus ne lui répondit pas que Dieu lui avait défendu de le faire, mais seulement que Dieu ne lui avait pas com-

mandé de le faire. *Il n'avait reçu de Dieu aucune parole qui l'autorisât à le faire ; or le faire sans une parole venant de Dieu, c'eût été péché.* Si les hommes de Sinhar avaient ressemblé à Jésus, ils n'auraient pas essayé de bâtir la tour.

Puis, en second lieu, leur but était mauvais. Ainsi qu'ils l'exprimèrent eux-mêmes, ils se proposaient de s'acquérir de la réputation, et d'éviter d'être dispersés sur toute la terre. Or Dieu avait clairement exprimé sa volonté, que les hommes fussent dispersés. Dieu avait dit à Adam : « Croissez et multipliez, et remplissez la terre ; et l'assujettissez » (Gen. I, 28). Ce commandement, quant à sa substance, avait été répété à Noé après le déluge (Gen. IX, 1, 7). Mais les hommes de Sinhar cherchèrent à l'empêcher. « Bâtissons-nous, » dirent-ils, «...de peur que nous ne soyons dispersés sur toute la terre. » Mais le pire de tout c'est qu'ils cherchèrent à s'acquérir de la réputation. « Or ça, bâtissons-nous une ville, et une tour de laquelle le sommet [soit] jusqu'aux cieux ; et acquérons-nous de la réputation, de peur que nous ne soyons dispersés sur toute la terre. » Hélas ! que c'est une chose ordinaire, de la part de l'homme déchu, de chercher à s'acquérir de la réputation ! Chers enfants, est-ce là ce que vous cherchez, ou ce que vous espérez bientôt chercher pour vous-mêmes ? Il importe peu que ce soit la science, ou l'éloquence, ou les succès dans le commerce, ou ceux de l'ambition, ou la philanthropie, ou même la religion, par lesquels vous désiriez vous acquérir de la réputation ; si c'est de la réputation, ou un nom pour vous-mêmes que vous cherchez, vous suivez les pas de ces hommes qui ont bâti Babel. Oh ! pensez à Celui dont le nom est saint —

à celui qui est haut élevé et exalté, qui habite l'éternité, — qui pourtant s'est abaissé pour devenir le fils de la vierge, et la victime de propitiation pour nos péchés sur la croix. Pensez au « Christ Jésus, lequel étant en forme de Dieu, n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes; et étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix. » Seigneur Jésus, daigne accorder et à l'auteur et aux lecteurs, ton esprit d'humilité qui anéantit le moi!

Il y a un autre point, quant à ces hommes de Sinhar, qui réclame l'attention. Ce fut par l'union de leurs efforts qu'ils cherchèrent à bâtir la tour. Gen. XI nous parle de la première *association* qui soit rapportée. Aucun de ces hommes n'aurait pu entreprendre cet ouvrage, qu'ils espérèrent d'accomplir en combinant leurs efforts. Ils agirent d'après la maxime si populaire de nos jours que l'union fait la force. Et il en est ainsi, chers enfants, quand Dieu le permet; mais le résultat de cette première association prouve que c'est en vain que l'homme se ligue contre Dieu. En parlant à une autre confédération de ses ennemis, Dieu dit: « Peuples, alliez-vous, et soyez froissés » (Esaïe VIII, 9). Le plan de Dieu pour associer les personnes aujourd'hui, c'est de sauver leurs âmes par Jésus-Christ, et d'unir à Christ ceux qui sont sauvés, par le Saint-Esprit. Chers enfants, faites-vous partie de l'assemblée des sauvés, de l'assemblée de Dieu? Heureux ceux qui sont compris dans cette association céleste! Malheur à ceux qui vivent et meurent en dehors d'elle!

Mais que devint la tour que les hommes avaient commencé à bâtir? Il ne nous est pas dit jusqu'à quel point ils purent accomplir leur ouvrage. Mais pendant qu'ils étaient tous occupés, les uns à faire des briques, d'autres à les faire parfaitement cuire au feu, d'autres enfin à bâtir avec ces briques, il y avait un témoin invisible de leur ouvrage, dont ils semblent n'avoir jamais tenu aucun compte. Mais quoiqu'ils se fussent mis à l'œuvre sans aucun commandement de la part de Dieu, et même sans le consulter, il ne demeura pas spectateur indifférent de leurs actes. « Et l'Eternel descendit pour voir la ville et la tour que les fils des hommes bâtissaient. » Cher lecteur, ce que vous faites peut-il soutenir l'examen de Dieu? Si le Seigneur descendait pour voir ce que vous avez fait pendant tout le cours de la journée où cette question aura été mise sous vos yeux, que verrait-il? Il voit tout, soyez-en sûr. Il n'y a pas une seule pensée de nos cœurs qu'il ne connaisse entièrement. Et non-seulement « l'Eternel descendit pour voir la ville et la tour, » mais il déclara sa détermination d'arrêter l'ouvrage. « Or ça, descendons, et confondons là leur langage, afin qu'ils n'entendent pas le langage l'un de l'autre. » Quel jour ce dut être, lorsque des pères et des fils, des oncles et des neveux, des voisins et des compagnons de travail, vinrent à trouver qu'ils ne pouvaient plus comprendre le langage l'un de l'autre! Un maître ou un surveillant voulait donner un ordre aux ouvriers, mais hélas! les seuls sons que pussent proférer ses lèvres, étaient dans un langage que les ouvriers ne pouvaient comprendre. Les ouvriers voulaient parler l'un à l'autre, ou à leurs surveillants; mais une semblable calamité les avait atteints, et ils ne pouvaient

exprimer leur surprise que par des paroles qui les rendaient comme des étrangers l'un à l'égard de l'autre. « Ainsi l'Éternel les dispersa de là par toute la terre, et ils cessèrent de bâtir la ville, c'est pourquoi son nom fut appelé Babel. » Babel signifie confusion. Ces hommes en bâtissant avaient cherché à élever un centre d'unité, autour duquel les hommes pussent toujours se rassembler; mais « l'Éternel les dispersa de là par toute la terre. » Dans leur orgueil et leur ambition, ils avaient cherché à s'acquérir de la réputation. Dieu écrit un nom sur eux et sur leur ouvrage inachevé; mais c'est un nom qui exprime la confusion dont il les avait confondus. Et ce nom sert proverbiallement à indiquer la confusion jusqu'à ce jour.

Les effets de cet événement se font encore universellement sentir. Tous les langages et les dialectes divers du genre humain sont la preuve du jugement de Dieu qui frappa ces orgueilleux qui aspiraient à s'acquérir de la réputation. Ceux qui pouvaient se comprendre l'un l'autre, se mirent, sans doute, à voyager dans la même direction; tandis qu'un autre groupe, pouvant se parler les uns aux autres de manière à être compris, prenaient une autre route. C'est ainsi que commença la division du genre humain en nations. Cette division, avec toute la diversité de langage par laquelle les nations se distinguent l'une de l'autre, est donc le fruit du péché de l'homme, quoique Dieu ait eu la haute main sur toutes ces choses pour le bien. Toutes les fois que vous rencontrez un étranger, dont le langage est inintelligible pour vous, ou que vous prenez un livre dont vous ne pouvez comprendre la langue, vous pouvez vous rappeler que toute cette confusion découle des

vains efforts de l'homme pour être plus sage et plus fort que Dieu

Il y a eu un événement qui présente un beau contraste avec le péché de l'homme à Babel, et avec le jugement de Dieu dont il fut visité. A la Pentecôte, quand la bonne nouvelle du salut par Christ allait être proclamée à un monde perdu, par le Saint-Esprit descendu du ciel, de quelle manière pensez-vous que sa présence fut démontrée? Il se posa sur les disciples sous la forme de « langues divisées, comme de feu, » et rendit ces premiers croyants capables de prêcher l'Évangile dans des langues qu'ils n'avaient jamais apprises. Des hommes de tous les pays durent s'écrier : « Nous les entendons annoncer dans nos langues les choses magnifiques de Dieu. » Et maintenant, chers enfants, quoique le don des langues ait cessé, l'Esprit de Dieu, le Saint-Esprit, demeure. C'est par son inspiration que la parole de Dieu a été écrite. C'est par sa puissance que la « bonne nouvelle » est appliquée de nos jours au cœur des hommes, des femmes, et des enfants. Et toutes les fois que le cœur de quelqu'un est ouvert pour croire cette « bonne nouvelle » à l'égard de Jésus et de son sang précieux, le Saint-Esprit vient et fait sa demeure dans ce cœur. Puisse telle être la portion bénie de chacun de vous, à cause de Christ! Amen!

QUESTIONS SUR « LA PREMIÈRE TOUR. »

1. Qu'est-ce qui rend probable qu'il y avait eu des tours, avant la première dont il nous soit fait mention?
2. Où cette tour commença-t-elle à être élevée?
3. Quelles furent les circonstances qui favorisaient un tel dessein?

4. Quelle est la première preuve que les hommes faisaient mal en bâtissant la tour ?
5. Quel fut le motif de Christ pour ne pas dire que des pierres devinssent du pain ?
6. Quelle est la seconde preuve que les hommes faisaient mal en bâtissant la tour ?
7. Que se proposaient-ils en la bâtissant ?
8. Qu'est-ce qui offre le grand contraste avec leur orgueil en cherchant à s'acquérir de la réputation ?
9. De quoi parle Gen. XI ?
10. Quand est-il vrai que « l'union fait la force ? »
11. Quel est le plan de Dieu pour réunir les hommes ?
12. A quoi les hommes de Sinhar semblent-ils n'avoir jamais pensé ?
13. Comment Dieu arrêta-t-il leur ouvrage ?
14. Quel fut le nom que Dieu écrivit sur cet ouvrage ?
15. Quels sont les effets de ce jugement de Dieu, qui subsistent toujours ?
16. Qu'est-ce que le Nouveau Testament nous présente comme offrant un contraste avec cela ?



Le petit Joseph et son écureuil.

Il y a quelques années que vivait, près de L....., un petit garçon que j'appellerai Joseph; il avait le bonheur d'avoir des parents pieux, qui lui enseignaient à craindre Dieu. Ils prenaient surtout garde à son caractère et lui montraient comment il pourrait apprendre à se contenir lui-même, devoir qui est souvent prescrit dans les saintes Ecritures. Vous savez qu'il y est dit que nous devons « rendre le bien pour le mal, » que « la réponse

douce apaise la colère. » Plusieurs autres expressions semblables sont employées pour nous montrer que nous ne devons pas nous abandonner à nos propres sentiments et à nos mauvaises passions, mais, au contraire, les combattre; et nous pouvons y être encouragés en nous rappelant que Jésus-Christ « a souffert patiemment une grande contradiction de la part des pécheurs. »

Ces bons parents s'efforçaient surtout de faire sentir profondément à leur petit garçon l'importance de dire toujours la vérité. Sa maman lui disait souvent : « Joseph, lorsque tu fais quelque mal, viens tout de suite vers moi pour me l'avouer; je ne serai pas fâchée contre toi. » Un jour, Joseph avait commis une faute; il vint vers sa maman et lui dit : « O maman ! j'ai mal fait, je le sais; mais tu m'as dit que, lorsque je viendrais immédiatement vers toi pour te l'avouer, tu ne me gronderais pas. » Sa mère s'informa de ce que c'était et lui pardonna. En voyant sa bonne maman si disposée à lui pardonner, son plus grand désir devint d'éviter de la mécontenter, et il faisait tout son possible pour se conduire comme elle le souhaitait. Il y a encore une autre chose à son sujet que j'aimerais vous raconter. Il avait souvent entendu ses parents parler de l'importance de la prière et de l'exercice de la foi. L'incident suivant montrera comment il se souvenait des choses qu'il avait entendues et comment il les mettait en pratique.

Un bon ami lui avait fait cadeau d'un écureuil apprivoisé; il était très-attaché au vif petit animal et s'amusa beaucoup de ses gambades; il le nourrissait avec soin et le regardait, assis sur ses jambes de derrière, avec sa belle queue en forme de brosse, remontant le

long de son dos, tenant gracieusement entre ses pattes de devant une noisette mûre ou sa faine favorite : ou lorsqu'il voulait le régaler, il lui donnait un morceau d'écorce d'arbre, surtout du hêtre ; alors Joseph l'observait secrètement et regardait ses yeux brillants, d'abord fixés sur l'écorce, puis levés de côté et d'autre pour voir si quelqu'un le voyait, en semblant dire : « Voyez-vous, mon maître, comme je m'amuse ! » Les choses allaient de cette manière depuis quelque temps, lorsqu'un matin, Joseph venant, comme de coutume, pour regarder Kyri (tel était le nom qu'il lui avait donné), il trouva la cage vide et le pauvre petit animal parti. Des recherches furent faites dans toutes les directions, mais on ne put en avoir aucune nouvelle. Lorsque Joseph eut séché ses larmes, — car cela n'avancait à rien de pleurer la perte de son favori, — il dit à la domestique, à laquelle il était très-attaché : « Nanette, je suis sûr que Kyri reviendra ; ne le croyez-vous pas aussi ? » La servante dit qu'elle l'espérait, mais qu'elle craignait plutôt que cela n'arrivât pas ; il pouvait avoir été enlevé par quelqu'un ou tué ; peut-être s'était-il enfui à une si grande distance qu'il avait été incapable de retrouver le chemin de la maison ; plusieurs choses pouvaient être survenues qui empêchaient son retour. Cependant Joseph assurait que Kyri reviendrait ; et on remarqua qu'il ne s'affligeait plus au sujet de son favori, tant il était persuadé qu'il le reverrait bientôt. Le jour se passa et le matin revint, mais on n'apprit rien de Kyri ; toutefois la confiance de l'enfant ne chancela pas. Deux ou trois jours après, une personne vint dire qu'à une grande distance de la maison, elle avait trouvé un écureuil, qu'elle pensait devoir ap-

partenir à Joseph. Ce fut, sans doute, une bonne chose pour l'écureuil d'être ramené à sa confortable maisonnette, mais je ne peux pas vous exprimer la joie de Joseph, lorsqu'il le revit. « Ah ! Nanette, dit-il, ne vous avais-je pas dit que Kyri reviendrait ? » — « Maman, je croyais que Dieu me renverrait mon cher petit Kyri ; je savais qu'il le ferait ; et maintenant tu vois qu'il l'a fait. » Toute simple qu'est cette circonstance en elle-même, elle montre cependant suffisamment quelle était la direction de l'esprit du petit garçon. Ses parents lui avaient enseigné que, dans *chaque* épreuve et lorsqu'il perdrait quelque chose qui lui était cher, il devait mettre sa confiance en Dieu, qui a dit qu'il délivrera ceux qui l'invoquent. C'était là un des premiers chagrins de Joseph et, probablement, sa première perte ; il pensa immédiatement à ce qui lui avait été dit, il se confia en Dieu et l'épreuve fut éloignée.

Quelques personnes pourraient trouver que cet incident ne valait pas la peine d'être raconté ou même remarqué ; mais en considérant que c'étaient les pensées d'un très-jeune enfant, cela ne peut pas être d'un moindre intérêt que la chute d'un passereau, ni rester inaperçu par Celui qui veut bien regarder d'un œil approbateur « le temps des petits commencements, » et qui dit à ceux qui croient en lui : « En vérité, je vous dis que tous les cheveux mêmes de votre tête sont comptés. »



Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui la donne à tous libéralement, et qui ne la reproche point ; et elle lui sera donnée.



« Vous y arriverez »

ou ne vous découragez pas.

En lisant, dans notre dernier numéro, l'article intitulé : « La porte de fer, » j'ai craint qu'il ne fût mal compris par quelques-uns de mes jeunes lecteurs. Je suis bien sûr que l'ami qui écrivit cet article n'eut pas l'intention de pousser qui que ce soit à la paresse, ou de décourager qui que ce soit dans ses efforts pour faire le bien. Voici pourquoi L. B. avait tort d'essayer de soulever la lourde porte : 1° Personne ne lui avait enjoint de le faire; ni Dieu, ni ses parents, ni qui que ce soit. 2° Son motif était l'orgueil. Il agissait ainsi pour montrer comme il était fort. 3° La tâche que L. B.,

par orgueil, s'était imposée était disproportionnée à sa force. 4^o Il est plus que probable, que quelques instants de réflexion lui eussent fait sentir que, si ses parents avaient été là, ils auraient désapprouvé son essai de soulever la porte. Il n'est pas étonnant qu'elle lui tombât sur la cheville, et le fit tant souffrir. Le Seigneur est bien bon d'avoir dirigé les circonstances pour son bien ; et les leçons qui en découlent, et qui sont exprimées dans le dit article, méritent d'être pesées par tous.

Mais, outre les pensées orgueilleuses et égoïstes, il en est d'autres dont nous pouvons nous effrayer. Il y a des pensées de paresse et d'oisiveté, contre lesquelles nous devons nous mettre en garde ; et c'est dans la crainte que Satan ne tentât quelqu'un de vous à abuser de l'histoire de « la porte de fer, » en se laissant aller à de telles pensées et à de tels sentiments, que je prends la plume pour vous préserver d'une telle erreur. L. B. aurait trouvé la porte tombée déjà sur quelque autre enfant, et l'écrasant sous son poids, nul ne l'aurait blâmé d'employer toute sa force pour la soulever. Dieu nous ordonne d'aimer tous les hommes, et L. B. aurait, dans ce cas, obéi à Dieu. Ou, si les parents de L. B. lui avaient ordonné de soulever la porte, il n'aurait alors pas été question de sa pesanteur. L'obéissance à ses parents aurait été un motif suffisant pour essayer de la soulever, et en essayant il aurait vu s'il pouvait le faire ou non. Satan essaye souvent de nous faire croire que telle ou telle chose ne peut pas se faire, même quand Dieu le commande, ou que nos parents le désirent, et que nos propres consciences nous disent que nous devrions le faire. Dieu ordonna à Israël d'aller prendre possession du pays de Canaan. Satan, par le

moyen des espions, poussa le peuple au découragement et à la désespérance. « Montons hardiment, dit Caleb, et possédons ce pays-là, car certainement nous y serons les plus forts. » « Nous ne saurions monter contre ce peuple, dirent les autres espions, car il est plus fort que nous. » Vous pouvez lire ce récit dans Nombres XIII et XIV ; et vous verrez quelles furent les terribles conséquences de ces conseils timides et décourageants. Assurez-vous seulement que ce que vous faites est fait pour plaire à Dieu, dans l'obéissance à vos parents, vos maîtres ou supérieurs ; alors soyez sûrs que c'est une chose juste, faite par un bon motif, et ne désespérez pas de l'accomplir, quelque rude qu'elle puisse paraître.

Je me souviens qu'une fois je dus faire à pied 8 kilomètres (1 lieue et $\frac{2}{3}$) en une heure. Ce n'était pas pour me complaire à moi-même, ou pour montrer comme je pouvais marcher vite. Il s'agissait d'affaires importantes, pour lesquelles il fallait absolument que je prisse un train de chemin de fer. Il sonnait onze heures comme je traversais le cimetière de l'endroit d'où je partais, et je devais être à la station, distante de cinq milles, à midi précis, pour rejoindre le train. La route montait et descendait, et la plus grande difficulté était que le dernier mille était une montée. C'était un chemin solitaire et peu fréquenté, sauf pour aller à la station. Comme je descendais en grande hâte jusqu'à l'endroit où commençait la dernière colline, je rencontrai un cavalier. Il vit que j'allais au convoi, tira sa montre, et s'écria : « Vous y arriverez ! » « Merci, Monsieur, » dis-je, sentant comme si une vie et une force nouvelles m'étaient communiquées par cette assurance. Si le monsieur avait secoué la tête en disant : « C'est inutile — vous ne pou-

vez arriver à temps, » je ne crois pas que j'eusse atteint le train. Mais, encouragé par ses paroles, je redoublai d'ardeur et arrivai à la minute ; je pris ma place dans le convoi, au moment où il commençait à se mettre en mouvement pour quitter la station.

Dès lors, bien souvent ces mots : « Vous y arriverez » me sont revenus à la mémoire, comme pour m'encourager à des efforts et à l'espérance ; et maintenant que l'histoire vous est racontée, chers enfants, puisse-t-elle, par la bénédiction de Dieu, avoir le même effet sur vous. Je ne vous la dis pas pour vous exciter à entreprendre de soulever des portes de fer, ou de faire quoi que ce soit pour montrer que vous pouvez le faire. Mais si jamais l'ouvrage qui vous est ordonné par vos parents ou vos supérieurs vous semblait trop pénible, si la leçon à apprendre vous semblait trop difficile, la tentation trop grande, le devoir trop rude, regardez au Seigneur, mettez votre confiance en lui, pensez aux paroles : « Vous y arriverez » et persévérez dans vos efforts. « Tout ce que tu auras moyen de faire, fais-le selon ton pouvoir. » « Toutes choses sont possibles à celui qui croit. » « Je puis tout par Christ qui me fortifie. »



Une lampe à nos pieds.

Mes chers enfants !

J'ai eu la pensée de vous écrire une petite lettre. Mon sujet, cependant, vous parlera d'une grande lettre de Dieu, que chacun de vous possède sans doute.

Je sais que vous aimez beaucoup recevoir une lettre

de quelqu'un de vos amis ; vous la relisez souvent plusieurs fois, surtout quand elle vous donne des directions sur ce que vous avez à faire, ou bien quand elle vous dit où vous devez aller, comment tel ouvrage doit être fait, ou qu'elle vous informe du meilleur chemin pour aller à votre destination, dont elle vous donnera peut-être une description, ce qui vous intéressera encore beaucoup plus.

C'est justement ce que Dieu a fait dans sa bonté, et encore bien au delà, en nous parlant de choses d'une importance infiniment plus grande. Au moment de notre naissance, nous commençons un voyage, qui se terminera soit dans le bonheur, soit dans la misère, et nous avons ainsi besoin d'instructions. La question : « Où est-ce que je vais ? » doit s'élever et s'élève en effet dans le cœur. La réponse peut seulement se trouver dans la parole de Dieu. Quel bonheur, donc, chers enfants, que nous puissions lire et relire cette merveilleuse lettre. Elle nous dit ce que nous sommes et où nous allons, en nous montrant le vrai chemin pour arriver au bon but. Si nous étions laissés à nous-mêmes, nous prendrions tous la mauvaise route, la route qui mène à la mort. Dans la parole de Dieu, nous pouvons apprendre à connaître le bon chemin, et par sa grâce nous sommes rendus capables d'y marcher.

Dieu nous dit que sa Parole est aussi une lampe à nos pieds et une lumière à nos sentiers ; de sorte qu'il ne nous montre pas seulement le chemin, mais la lumière luit sur la route, nous guidant dans notre marche.

Je me souviens d'avoir été une fois, avec quelques amis, visiter une caverne naturelle. Il y a des cavernes

qui se trouvent à plusieurs centaines de pieds sous la surface de la terre ; l'entrée en est sombre et étroite, longue et tortueuse, de manière que les étrangers ne peuvent s'y rendre sans un guide. Nous étions fort contents de la lumière que portait notre guide afin d'éclairer le sentier ; et j'ai pensé depuis que c'était une belle explication des passages qui parlent de la parole de Dieu comme d'une lampe ou d'une lumière.

Le guide marchait le premier avec une lampe à la main ; à d'égales distances, il plaçait, dans les parois des passages, une lumière qui éclairait le sentier ; et lorsque nous arrivions à quelque endroit difficile de la descente ou vers quelque obstacle sur lequel nous aurions pu trébucher, il tenait la lampe près de nos pieds. Or c'est justement ce que la Bible fait : elle nous montre le chemin de la vie ; puis lorsque nous avons pris ce sentier, elle devient notre guide tout le long du voyage.

Mon projet, en vous écrivant, n'était pas tant de vous parler sur ce que Dieu dit dans sa Parole, que d'encourager vos jeunes cœurs à la lire pour vous-mêmes. « L'entrée de tes paroles illumine. »

Puissiez-vous être trouvés étudiant les Ecritures, et qu'on puisse dire de vous comme de Timothée : « Dès ton enfance, tu as la connaissance des saintes lettres, qui peuvent te rendre sage à salut par la foi en Jésus-Christ. »



« Est-ce tout ? »

— « Est-ce tout ? » Telle était la demande d'un petit garçon qui était allé écouter un pieux serviteur de

Christ, parlant simplement de l'amour de Dieu pour les pauvres pécheurs. « Crois au Seigneur Jésus-Christ, avait-il dit et répété, et tu seras sauvé. » « Est-ce tout ? » dit le petit garçon. — « Oui, » fut la réponse, « c'est tout. » Et le petit garçon s'en alla.

Maintenant, le récit de ce simple fait me fournit l'occasion de vous parler, chers jeunes lecteurs, de la simplicité du fait du salut par la foi en notre Seigneur Jésus-Christ.

— « Comment donc pouvez-vous être sauvés ? » Je m'adresse à ceux d'entre vous qui ne croient pas encore en Jésus. Il y en a quelques-uns parmi vous (et pendant que j'écris ceci, mon cœur se tourne avec affection vers eux), qui sont aussi cohéritiers de la grâce de la vie. Vous savez comment et par qui vous êtes sauvés. Mais je répète ma question aux lecteurs inconvertis de ce journal : « Comment pouvez-vous être sauvés ? »

Mais peut-être devrais-je d'abord demander : « Savez-vous que vous êtes perdus ? » car parler de salut à ceux qui ignorent leur danger, c'est comme si l'on donnait de la nourriture à quelqu'un qui est déjà rassasié. Il n'en a pas besoin. Sans une conviction du danger où l'on est, il ne peut point y avoir de vrai désir d'être sauvé. Personne ne s'enfuirait d'une maison pour échapper à l'incendie, s'il ignorait que la maison est en feu ; de même personne ne recherchera le salut, s'il n'a pas la conviction d'être *perdu*.

Mais supposons que vous vous reconnaissez pour un pécheur — comment pouvez-vous être sauvé ? Il y a de pauvres païens aveuglés, dans des pays étrangers, qui font des centaines de lieues et pratiquent beaucoup de choses horribles et épouvantables, afin, comme ils le

croient, de sauver leurs âmes. Et même dans notre propre pays, qu'on appelle chrétien, on trouve bien des personnes qui vous disent de faire un grand nombre d'œuvres, afin que Dieu soit miséricordieux envers vous. Mais l'Écriture ou le Seigneur Jésus vous dit simplement ceci : « En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole, et croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle, et il ne viendra point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie » (Jean V, 24).

« Est-ce tout ? » demandez-vous, et, appuyé sur les Écritures, je répons : « C'est tout. » Et comme il est doux de le savoir ! S'il y avait quelque chose à *faire*, alors assurément les petits garçons et les petites filles seraient dans une bien mauvaise condition. Mais le fait béni est que Christ a *tout* fait. Il y a 1800 ans, il souffrit à la place des coupables ; et maintenant, tous ceux qui croient en lui sont entièrement justifiés — en un mot, sauvés.

Et beaucoup de chers enfants sont des témoins de ce fait. « O maman ! » disait un petit garçon qui avait été converti pendant une prédication de l'Évangile, « ô maman ! » disait-il en retournant à la maison, « je suis si heureux. J'ai la paix avec Dieu. Je croyais toujours que c'était si difficile d'être converti, mais, oh ! c'est si facile. Pourquoi n'y en a-t-il pas davantage de convertis ? Je ne peux pas le comprendre. » Dieu, vous le voyez, l'avait simplement amené à se reposer sur Christ — à écouter sa parole et à croire en Celui qui l'avait envoyé, et il avait la vie éternelle. Oui, « c'est tout. »

Oh ! venez donc tous à Jésus. Il sauve des multitudes de chers enfants. Pouvez-vous être content de rester

sans salut, sans bénédiction, sans pardon ? Non, cela ne peut pas être. Quelques-uns de vos frères ou de vos sœurs sont peut-être convertis. Aimeriez-vous à être laissés en arrière, lorsque Jésus viendra pour les prendre à lui ? Vous ne le voudriez pas. Venez donc à Jésus, croyez en lui ; et alors, ayant la vie, dites à tous ceux qui vous entourent, que la foi au Seigneur Jésus-Christ sauve l'âme. Simple récit, et cependant aussi vrai que simple. Est-ce tout ? pourront-ils vous demander. Répondez-leur : « C'est tout. »



Un trait de la jeunesse de Washington.

Washington avait pris la résolution de devenir marin. Le vaisseau, sur lequel on lui avait offert une place, se trouvait à l'ancre près de la maison de ses parents. Tout était prêt pour le départ ; un petit bateau était sur la rive pour l'emmener et sa malle y avait déjà été déposée ; il ne voulait plus que saluer sa mère. Mais lorsqu'il vit ses larmes couler sur ses joues, quoiqu'elle ne se fût pas précisément opposée à son projet, il sentit cependant en ce moment qu'il n'y aurait plus de joie pour elle, après leur séparation. Prenant soudainement une détermination, sans rien dire à sa mère, il s'adressa au domestique en ces termes : « Va, et dis qu'on me renvoie ma malle ; je ne veux plus partir, je ne veux pas briser le cœur de ma mère. » Celle-ci, étonnée, le regarda longtemps et lui dit : « Georges, Dieu a promis de bénir les enfants qui honorent leurs parents ; aussi je crois qu'il te bénira. »

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
A nos jeunes lecteurs.	1, 92
La cloche d'avertissement ou la voix de la nouvelle année	4
Extraits du journal d'un jeune garçon	9, 71
Le couteau perdu	15
La première semaine	17
Encore un mot aux jeunes lecteurs.	25
Les cerises	27
Le premier homme	29
La prière d'un enfant exaucée	37
Les temps des Gentils ou des nations	41
Le petit Succat	49
L'entrée du péché.	50
Christ, la lumière des Gentils ou des nations	56
Passages	60
Le rouge-gorge reconnaissant	61
Une conversion. Carletta	64
Comment apprenez-vous vos leçons?	70
Le péché effacé	73
Ce qu'est le péché	74
Babylone et l'Antichrist	78, 111
Extrait d'une note au crayon	84
Jésus au milieu	85
La prière exaucée.	90
La résurrection	97
Ce que fit le péché	101
Dieu pense continuellement à nous.	108
La petite fille qui trouve que Dieu ne répond pas	114
Lettre d'un père à sa jeune fille	117
La première mort.	121
Les trois jardins	129
Le petit semeur ou Flora Lane	136
Le pavot et la tige de froment. <i>Fable</i>	145
Le Roi qui a envoyé son portrait à ses sujets	147
M'aimes-tu?	154
Auquel ressembles-tu?	155
La première ville	157

	Pages.
Siméon	163
Fragment	168
Le chariot et le grand parapluie	169
Le lépreux	172
La clef perdue	180
La famille de Seth	183
Grave danger où s'est trouvée une de nos jeunes lectrices et sa délivrance	188
Une fleur moissonnée.	193
Le bon Berger	198
Lucy ou la première pensée.	204, 254
La marche avec Dieu.	207
Lettre à Amélie	215
La petite fosse.	217
Le premier vaisseau	220
Réponse d'une jeune fille à son père	228
Les Cygnes	231
Le roi Josias	232
Correspondance	239
Le premier arc-en-ciel	241
Le véritable temple	246
La porte de fer ou l'orgueilleuse pensée	250
Le pendule mécontent. <i>Fable</i>	259
Explication de passages	264
La première tour	265
Le petit Joseph et son écureuil	272
Vous y arriverez, ou ne vous découragez pas	276
Une lampe à nos pieds	279
Est-ce tout?	281
Un trait de la jeunesse de Washington	284

Poésies.

Appel aux chers enfants	11
Avec le Père	47
Prière de parents chrétiens en faveur de leurs enfants	72
La prière d'un enfant.	126
Jairus et sa fille	178
Entrez dans l'arche	227
Le chêne et les ormeaux.	255